Sévérien de Gabala

Six discours
sur la Création du monde





et une
Homélie sur le serpent d'Airain

Publiés dans le tome 6
des Oeuvres complètes
de
St Jean Chrysostome
(à qui elles furent longtemps attribuées)
par l'abbé Bareille

1872

En guise de présentation

Le nom de Sévérien de Gabala, lorsqu'il n'est pas ignoré, suscite la méfiance, invite à la suspicion.
Il faut dire qu'il est principalement connu pour ses démêlés avec l'archevêque Jean de Constantinople, St Jean Chrysostome. Il fait partie de ces gens dont Théodoret écrivait "lorsque j'entreprends d'écrire les injustices que ce grand homme a souffertes, je suis en quelque sorte retenu par le respect des autres vertus de ceux qui ont commis ces injustices, et c'est ce qui m'obligera à passer leurs noms sous silence autant qu'il me sera possible de le faire."
Cependant, puisqu'il s'agit d'homélies justement restituées à Sévérien, il convient de présenter un peu l'homme.

Pour quelque raison, il délaissa vers 400 son obscur évêché de Gabala pour se rendre (avec, dit-on, dans ses bagages de nombreuses homélies prêtes à être prononcées) à Constantinople, capitale de l'empire.
Bien accueilli par l'archevêque Jean dont il sut gagner la confiance, il put prêcher dans la Grande Eglise et devant la famille impériale.
Son accent très provincial (ce syrien ne sut jamais parler grec avec élégance) nuisait à son éloquence, mais sa connaissance des Ecritures compensait ce handicap : il fut un orateur apprécié du peuple et de l'empereur.
Aussi, lorsque – pour régler la succession de l'évêque Antonin d'Ephèse accusé de simonie – Jean dût quitter Constantinople, il partit confiant, laissant toute liberté à Sévérien de prêcher, lui "confiant" son église.
Hélas, Sévérien (qui ne se souciait peut-être pas trop de son propre diocèse) pouvait-il comprendre le rôle de réformateur moral et religieux que s'était assigné Jean ? Ajoutons à cela le goût de plaire, des relations difficiles avec Sérapion, diacre de la Grande Eglise et un tempérament un peu vif, et nous avons toutes les conditions pour que Jean, après une absence de plus de 3 mois, trouve une situation... compliquée.
C'est un incident somme toute mineur qui fit basculer cette situation à l'équilibre de plus en plus précaire :Sérapion qui "omet" (peut-être volontairement) de se lever en signe de respect au passage de l'évêque Sévérien, ce dernier (dont l'humilité n'est peut-être pas la vertu première) qui s'en émeut excessivement au point de prétendre excommunier Sérapion en s'écriant "Si Sérapion finit ses jours en tant que chrétien, c'est que le Christ n'est pas incarné !".
L'affaire est portée devant Jean qui trouve que, décidemment, cette fois c'en est trop. Et l'archevêque, qui n'est pas l'homme des demi-mesures et des compromis chasse cet hôte qui se montre par trop importun. La nouvelle fait le tour de la ville, et déjà l'on chansonne l'évêque trop mondain qui – peut-être – se voyait déjà archevêque.

Il faudra toute l'insistance personnelle de l'impératrice Eudoxie pour que, dans une homélie à la rhétorique prudente, Jean invite ses paroissiens – au nom de la paix – à recevoir à nouveau Sévérien.
De fait, cependant, la rupture est consommée.
Et Lorsque Théophile d'Alexandrie s'en prendra à Jean pour le faire déposer au Synode du Chêne (en 403), on verra Sévérien siéger parmi les juges-accusateurs.
Il sera encore présent comme accusateur au second Synode qui se tint à Constantinople, et qui devait réhabiliter Chrysostome et aboutit à son exil définitif.
Il mourut en 408, ou peu après.

Son attitude lui valut une réputation d'habile intrigant, de rancunier, de prédicateur de talent mais sans âme et de courtisan des puissants.
Jugement dur, mais pas totalement infondé.

Son nom, couvert d'opprobre après la réhabilitation posthume de Jean Chrysostome, posa problème aux copistes qui mirent plusieurs de ses homélies sous le nom de... Chrysostome.
C'est donc, ironie de l'histoire, celui qu'il avait contribué à faire exiler qui préserva les textes de Sévérien.
Les études entreprises depuis quelques siècles en occident ont permis de restituer un certain nombre de ces écrits à son auteur.

Mais le jugement moral sur l'homme influa le jugement sur l'oeuvre. C'est peut-être injuste.
En tous les cas, si Sévérien ne fut pas un ascète, il ne fut pas non plus hérétique : prédicateur populaire, entré dans les bonnes grâces de l'Empereur, il défend la foi de Nicée et combat avec ardeur les hérésies. S'il n'était pas réputé pour son éloquence, il était jugé favorablement sur sa connaissance des Ecritures. Cet exégète selon la stricte école antiochienne (appliquant son exégèse littérale même aux parties poétiques de l'Ancien Testament) a une prédilection pour la Genèse et les épîtres de saint Paul.

Dans les homélies que nous publions ci-après, ce n'est pas l'adversaire de Chrysostome qui nous intéresse, mais l'exégète, le prédicateur qui d'ailleurs fut si bien accueilli par Jean Chrysostome lui-même.

Albocicade, 2009

DISCOURS DE SÉVÉRIEN

ÉVÊQUE DE GABALES

SUR

LA CRÉATION DU MONDE

AVANT-PROPOS

Les discours suivants, que le manuscrit du Vatican et plusieurs autres manuscrits donnaient comme des discours de saint Chrysostome, sont incontestablement de Sévérien, évêque de Gabales. Cosmas l'Egyptien en fournit dans sa Topographie chrétienne une preuve péremptoire; il y cite de longs fragments extraits des œuvres de Sévérien. Or, ces fragments se retrouvent exactement dans les discours qui suivent. Il ne faut pas y chercher l'éloquence des œuvres de Chrysostome, encore que Sévérien ait été sous ce rapport comparé par ses contemporains à notre grand orateur. Ce n'est pas de l'éloquence que nous offrent les discours sur la création; c'est plutôt du verbiage : l'ineptie, la futilité éclatent à chaque pas. Ainsi l'orateur prouve par le texte : « Voici l'os de mes os,... » qu'Adam avait l'esprit de prophétie, de la manière suivante : « Comment pouvait-il savoir qu'il avait des os, sans le secours de l'esprit prophétique, puisque ses os il ne les avait jamais vus? » De même, d'après lui, le premier homme fut nommé Adam, parce que les lettres de ce nom sont les premières des mots qui désignent en grec les quatre points cardinaux, ἀνατολή, orient; δύσις, occident; ἄρκτος, septentrion; μεσημβρία, midi. Ces discours ont été prononcés pendant le carême, ainsi que le donne à entendre, dans le premier, Sévérien lui-même.

DISCOURS I.

Du premier jour de la Création.

1. Il n'est point de sujet de piété qui ne produise l'édification de nos âmes, et c'est à procurer notre salut que concourent tous les enseignements de la religion. Le salut, voilà ce qu'opère la parole de Dieu, ce que recommande la loi de Moïse, ce que prêchent les langues spirituelles des prophètes, ce que proclament sans relâche les apôtres. Tout est pour nous, tout est en vue de nous, afin que, travaillant de toute façon à notre amendement, nous acquérions la vraie piété. Comme je le disais tout à l'heure, il n'est pas de livre saint qui n'ait pour but le salut de nos âmes. Or, ce livre sur la création du monde est le principe, la source et le fondement de tout ce que renferment la loi et les prophètes. Si un édifice ne peut pas subsister sans fondements solides, les diverses créatures

Dignité et utilité de la Sainte Ecriture.



ne sauraient non plus briller dans tout leur éclat si la création n'était point à l'origine. Je n'ignore pas que plusieurs de nos saints Pères ont traité ce sujet de la création du monde, qu'ils ont dit là-dessus de grandes et de belles choses, conformément à la mesure de grâce que leur dispensait l'Esprit saint. Quelque nombreuses, grandes et admirables qu'aient été leurs considérations, nous ne devons pas garder pour cela le silence, et ne pas exposer les pensées que nous suggérera la grâce du même Esprit. De même que nos prédécesseurs n'ont point gardé le silence par égard pour ceux qui les avaient précédés, de même nous ne le ferons pas davantage par égard pour les auteurs appartenant aux générations précédentes; d'autant plus que pour nous comme pour eux et pour leurs prédécesseurs, c'est une seule et même grâce qui nous confère la vertu de l'Esprit divin. « Toutes ces choses, est-il écrit, un seul et même Esprit les opère, lequel les répartit à chacun selon qu'il l'entend. » I *Cor.*, XII, 11. Donc, sans rejeter ce que nos pères ont pu dire, nous exposerons nos propres réflexions. Encore que leur œuvre soit grande et la nôtre petite, nous concourons tous à la construction d'un même édifice. Si une pierre considérable employée dans une construction vient à remuer, il suffit d'une petite pierre placée au-dessous pour la consolider; c'est ainsi que les enseignements de nos pères, auxquels se joignent nos faibles apports, assurent l'agrandissement de l'édifice de l'Eglise. Je supplie votre charité de considérer surtout le fond de notre discours; examinez, non si les pensées en sont nouvelles, mais si elles sont solides; car ce qui est vieux n'est pas toujours vrai pour cela, et ce qui est nouveau n'est pas par cela même toujours faux : en toute circonstance il faut rechercher si ce que l'on avance est une vérité ou une erreur. Ce que je vous demande, c'est de ne pas accepter sans contrôle notre langage, comme le ferait un ami, ni de le rejeter à cause de ce qu'il pourrait avoir d'étrange, comme le ferait un ennemi, mais de vous demander toujours si nos paroles expriment la vérité.

Plusieurs saints Pères ont parlé de la création du monde.

2. « Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre. » *Genes.*, I, 1. Ce récit est l'ouvrage du législateur Moïse et une révélation de l'Esprit saint. Il raconte la création du monde opérée par la puissance de Dieu, et dont Moïse avait été instruit par une révélation et une grâce prophétiques. Car Moïse, dans ce livre, ne parle pas en historien, mais en prophète : ce qu'il affirme, il ne l'a pas vu; ce qu'il raconte, il n'en a pas été le témoin. Nous avons naguère distingué trois sortes de prophétie : l'une en parole, l'autre en œuvre, l'autre à la fois en œuvre et en parole : de même, nous en distinguerons aujourd'hui trois espèces particulières : l'une concernant le présent, l'autre l'avenir, la troisième le passé. Ainsi, tel prophète, par exemple Isaïe, n'assistait point aux faits accomplis du temps de Moïse; cependant, comme l'esprit de Moïse était en lui et les lui révélait, Isaïe en parlait en prophète. De même, quant à la prophétie concernant le présent : par exemple, lorsqu'en présence d'un prophète on cherche à lui cacher quelque pensée, et que le prophète le devine, comme il advint à Giézi, dont Elisée découvrit la pensée secrète et auquel il annonça l'avenir. Moïse a prophétisé touchant le passé, comme d'autres touchant l'avenir; et voilà pourquoi il faut écouter son récit, non comme une histoire ordinaire, mais comme une prophétie véridique, dont l'auteur est le Saint-Esprit même. Quel est le dessein du prophète? Moïse se propose deux choses, d'exposer une doctrine et de formuler des lois. Bien que législateur, il commence non par développer sa législation, mais par raconter la création. Et pourquoi veut-il tout d'abord nous montrer en Dieu l'auteur et le souverain de l'univers? C'est que, s'il n'avait pas montré d'abord en Dieu l'auteur du monde, il n'aurait pu établir son autorité comme législateur du monde : imposer des lois à ceux qui ne sont pas vos sujets, c'est de la tyrannie; tandis qu'il est naturel que l'on marque à ses sujets les règles qu'ils doivent suivre. Aussi l'évangéliste Jean n'expose-t-il la législation du Christ qu'après avoir établi sa souveraineté en ces termes : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes les choses par lui ont été faites, et sans lui rien absolument

n'a été fait. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu. » *Joan.*, I, 1-11. Ce n'est qu'après l'avoir montré comme l'auteur et l'artisan de la création, qu'il le montre comme le docteur et le législateur universel.

On peut signaler dans Moïse un autre dessein. Le bienheureux prophète parle bien du ciel, de la terre, de la mer, des eaux et des êtres qui en sont sortis; pourquoi des anges, des archanges, des séraphins, des chérubins, ne fait-il aucune mention? Parce qu'il voulait que sa législation fût en harmonie avec les circonstances dans lesquelles il vivait. Il connaissait trop bien ceux à qui elle était destinée, à un peuple récemment sorti d'Egypte et instruit des erreurs dont en ce pays le soleil, la lune, les étoiles, les fleurs, les fontaines, les eaux étaient le sujet. Laissant donc de côté la création des êtres invisibles, il ne s'occupe que des êtres visibles, afin d'enseigner à ceux qui les adoraient que ces êtres, loin d'être des dieux, étaient au contraire l'ouvrage d'un Dieu unique. Il n'y avait donc aucune nécessité de les entretenir des anges et des archanges; cela eût plutôt alimenté leur maladie. Si, quoiqu'ils ne les eussent point vus, les Hébreux parlèrent des anges, à plus forte raison, si on les eût entretenus des anges et des archanges, les eussent-ils pris pour des dieux. Il s'occupe donc du ciel, de la terre, des eaux, des montagnes et de tous les êtres qui les peuplent, afin de conduire ses auditeurs de la connaissance des choses visibles à celle de l'Invisible, de l'œuvre à l'Auteur. Telle fut également la façon d'agir des trois enfants à Babylone. Se trouvant au milieu d'un peuple ennemi de Dieu, dans un pays où le Dieu véritable était inconnu et les idoles adorées, ils chantaient parmi les flammes de la fournaise: « Œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur. » *Dan.*, III, 57. Pourquoi ne disaient-ils pas: Anges, cieux, terre, feu, froids, eaux, chaleurs, etc.; pourquoi ne pas énumérer toutes les parties de la création entière? Pour purifier toutes les créatures, tous les ouvrages du Créateur, et ne pas laisser une étincelle d'impiété. C'est ainsi que Moïse, dans le texte cité, voulant extirper du milieu des Juifs toutes les erreurs de l'Egypte, rappelle que le ciel et la terre ont été créés, afin de mettre ainsi en regard les œuvres et leur auteur. « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

3. Prêtez-moi ici votre attention: une chose me frappe, c'est que Jean et Moïse commencent de la même manière. « Au commencement Dieu créa, » dit celui-ci; « au commencement était le Verbe, » dit celui-là. Langage opportun dans un cas, extrêmement précis dans l'autre. S'agit-il de la création, Moïse emploie le terme: « fit; » s'agit-il du Créateur, l'Evangéliste dit: « était. » Or, il existe évidemment une notable différence entre ces expressions, « fit » et « était. » « Au commencement Dieu fit. — « Au commencement était le Verbe. » Dieu est, les créatures sont faites, comme le marque très-pertinemment l'Evangéliste. C'est du Sauveur qu'il dit: « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Cela était au commencement. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. » Jusqu'à six fois l'écrivain sacré répète le mot « était, » pour bien faire comprendre l'être de Dieu. Après avoir annoncé celui qui était, et être arrivé au serviteur, après avoir parlé de Jean, il ajoute: « Il s'est fait homme. » Il était Dieu, et il s'est fait homme. Si l'on osait s'exprimer au sujet du Sauveur dans ces termes: Le Sauveur lui aussi a été fait, on l'assimilerait à la terre. Appliquez-vous, je vous en prie. Si un hérétique parle de la sorte: Le Christ a été fait, il n'était pas avant d'être fait, en quoi le Fils l'emporterait-il sur la terre? Car Moïse dit également: « La terre était. » Si donc on entend ces mots: « Au commencement était... » d'une création véritable, et non d'une nature éternelle, le Sauveur ne sera pas de meilleure condition que la terre. Et le Verbe Dieu était, et la terre était: seulement l'un était au commencement, n'ayant point été fait, existant de toute éternité; tandis que la terre avait été créée. En effet, l'historien n'a pas dit: La terre était, avant d'avoir dit: « Au commencement Dieu fit le ciel et la terre. » Il a commencé par mettre: « Dieu fit, » avant de mettre: « était. » Nous savons bien, mes frères,

Réfutation des Ariens et des Anoméens.

que ces considérations subtiles sont peu goûtées de plusieurs ; mais il convient que dans les jours de jeûne, alors que les âmes sont plus vigilantes, on s'entretienne de sujets plus élevés.

« Au commencement était... ; au commencement Dieu fit... » Je me suis proposé, en faisant ressortir l'identité de ces deux débuts : « Au commencement... au commencement, » de vous montrer qu'il n'y a pour la religion qu'une seule et même source, et que la même lumière qui a conduit le législateur a éclairé aussi le théologien. Les deux Testaments sont frères; ils sont issus du même père, et c'est pour cela qu'ils s'expriment dans les mêmes termes. C'est à peu de chose près la même physionomie, ce sont les mêmes traits. De même que l'on note de nombreux points de ressemblance entre deux frères, auxquels le même père a donné le jour ; de même des rapports étroits unissent les deux Testaments, dont l'origine est la même. Dans l'Ancien Testament, la loi a paru d'abord, suivie par les prophètes ; dans la grâce nouvelle, l'Evangile précède et les apôtres suivent. Là nous trouvons douze prophètes, à savoir, Osée et les autres ; puis les quatre fameux, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel. Le Nouveau Testament nous offre, de son côté, douze apôtres et quatre Evangélistes. C'est à des frères que la voix de Dieu dans l'Ancien Testament se fait entendre ; car Moïse et Aaron furent les premiers chargés de promulguer les volontés du Seigneur : de même, dans l'Evangile, les premiers qui furent appelés étaient Pierre et André. Là il n'y avait qu'une grâce ordinaire, ici une grâce deux fois plus précieuse. Là deux frères furent appelés, Aaron et Moïse ; ici deux frères à deux reprises, Pierre et André, Jacques et Jean. C'était le dessein du Sauveur de nous offrir une image de la charité selon l'Esprit saint, et de nous rendre frères à la fois par le sentiment et par l'esprit : en conséquence il prend pour fondement la nature ; il y joint les entrailles de l'humanité, et là-dessus il bâtit les fondements de son Eglise. Dans l'Ancien Testament, le premier miracle qui apparaît est le changement des eaux d'un fleuve en sang; le premier miracle que nous voyons dans le Nouveau est le changement de l'eau en vin. Mais comme ce n'est point le moment de pousser jusqu'au bout ce parallèle, nous reprendrons le sujet proposé. « Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre. » En six jours Dieu fit toute chose. Toutefois, il existe une différence profonde entre le premier jour et les suivants : le premier jour, Dieu tira tout du néant ; à partir du deuxième jour, il ne tira plus rien du néant, et il se contenta de modifier comme il l'entendait les éléments créés le premier jour. Maintenant à vous qui désirez vous rendre compte de ce que l'on dit, d'y donner votre assentiment, si vous y découvrez la vérité ; à vous de l'incriminer, au contraire, si vous n'y découvrez pas le vrai, et je répondrai à vos attaques, d'autant plus qu'il m'est extrêmement facile de me justifier.

Les deux Testaments sont frères.

4. Le premier jour donc, le Seigneur créa la matière des créatures; les autres jours il leur donna leur forme et leur parure. Par exemple, il fit le ciel qui auparavant n'existait pas, non pas le ciel actuel, mais le ciel qui est au-dessus ; car l'autre, il le fit le deuxième jour. Il fit le ciel supérieur duquel David chantait : « Le ciel du ciel est au Seigneur. » *Psalm.* CXIII, 16. Ce ciel forme en quelque façon l'étage supérieur au firmament. De même que dans toute maison à deux étages, il y a un étage intermédiaire; de même dans cet édifice qui est le monde, le Créateur a disposé ce ciel comme un étage intermédiaire, et il a mis au-dessus les eaux ; d'où ce passage de David : « C'est vous qui couvrez d'eau sa partie supérieure. » *Psalm.* CIII, 3. Ainsi, Dieu fit le ciel qui n'était pas auparavant, la terre qui n'existait pas davantage, de même que les abîmes, les vents, l'air, le feu et l'eau. Le premier jour, la matière de tout ce qui parut ensuite fut créée. Ici l'on se récriera certainement : Oui, dira-t-on, il est écrit que Dieu fit le ciel et la terre ; mais il n'est pas dit qu'il ait fait l'eau, l'air et le feu. Et d'abord, mes frères, par cela seul qu'il est question du ciel et de la terre, il est question de ce qu'ils renferment. De même qu'en disant : « Dieu fit l'homme d'un peu de poussière empruntée à la terre, » *Genes.*, II, 7, l'Ecriture indique tout l'homme évidemment, encore qu'elle n'énumère pas ses membres et

qu'elle n'ajoute pas : Dieu fit les yeux, les oreilles, le nez; toutes ces parties étant suffisamment comprises dans la notion d'homme; de même en disant que Dieu fit le ciel et la terre, elle embrasse tout, et elle indique suffisamment la création des ténèbres et des abîmes. « Les ténèbres étaient sur la face de l'abîme. » *Genes.*, I, 2. Abîme désigne ici les grands amas d'eau. Or, que les abîmes aient été créés, l'Ecriture l'affirme dans ce passage : « ... Avant qu'il formât les abîmes, avant qu'il créât la terre. » *Prov.*, VIII, 24-26. Par conséquent, les abîmes ont été créés. Quant à la création de l'air, écoutez ceci : « Et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » *Genes.*, I, 2. Il ne s'agit pas ici de l'Esprit saint, car on ne met pas ensemble le créé et l'incréé; il s'agit du mouvement de l'air. Nous lisons à propos du prophète Elie, « qu'il obscurcit le ciel par des nuages et par l'esprit, » III *Reg.*, XVIII, 45, à savoir par le vent; ainsi présentement, le mot esprit désigne l'air. Reste à montrer la création du feu.

« Dieu dit: Que la lumière soit, » *Genes.*, I, 2, et le feu dès lors fut créé. Le feu de la terre n'est pas le seul qui existe; les puissances d'en haut sont de feu également, et il y a d'étroits rapports entre le feu d'en haut et celui d'ici-bas. Cependant, pourquoi l'un s'éteint-il et non pas l'autre? Dieu a fait esprits les anges, esprits aussi nos âmes; seulement nos âmes sont unies à des corps, tandis que les anges n'ont point de corps. Or, ce que nous remarquons dans nos âmes et dans les anges se remarque pareillement dans le feu; celui d'en haut est séparé de la matière, celui d'en bas en est inséparable; celui d'en haut se rapproche de la nature angélique comme nos âmes elles-mêmes; car, si les anges sont spirituels, nos âmes sont spirituelles, conformément à ces mots des trois enfants : « Bénissez-le, esprits et âmes des justes; » *Dan.*, III, 86; et à ces autres: « C'est lui qui fait de ses anges des esprits. » *Psalm.* CIII, 4. Mais l'âme ne se révèle qu'au moyen du corps, de même que le feu au moyen d'étoupes, de sarments ou de toute autre matière inflammable. Quant à savoir si ce feu est d'une nature étrangère, les faits eux-mêmes l'indiquent : bien des fois, effectivement, on se servira de la chaleur du soleil pour allumer du feu, et on en obtiendra ; or, si le feu céleste était d'une nature différente, comment pourrait-il nous communiquer le feu terrestre? Du reste, il y a dans le ciel une telle quantité de feu immatériel que, le Sinaï étant un jour couvert de flammes, évidemment le Seigneur avait détaché de ce feu immatériel une parcelle pour la donner en spectacle, puisque ces flammes n'étaient entretenues par aucun aliment. Aussi Moïse disait-il : « Le Seigneur a fait entendre du haut du ciel sa voix, et il a montré ses trésors de feu, » *Deut.*, IV, 36; déclarant par là combien le feu du Sinaï était peu de chose en comparaison. Conséquemment, les étoiles, la foudre, le soleil, la lune, ne sont que feu, et feu d'une nature analogue à celle du feu terrestre. Il n'y a pas jusqu'aux mots par lesquels la foudre et les astres sont désignés, qui ne participent à cette ressemblance naturelle, ἀστραπή et ἀστέρες, ἀστραπή et ἄστρα. A l'appui de cette affinité entre l'éclair et le feu, le Sauveur disait en son Evangile : « L'œil est le flambeau du corps; si votre œil est net, votre corps sera dans la lumière. » *Matth.*, VI, 22. Et ailleurs il ajoute : « De la sorte, ce flambeau vous illuminera par son éclair, » *Luc.*, XI, 36, appelant éclair de flambeau la clarté qu'il projette.

Le soleil, la lune et les étoiles ne sont que du feu analogue au feu de la terre.

5. Tout donc a été fait; le feu a été fait, les abîmes aussi, les vents aussi, les quatre éléments aussi, à savoir la terre, le feu, l'eau, l'air. Ce qu'il a omis de désigner, Moïse l'exprime plus tard d'une étrange façon : « En six jours, dit-il, Dieu fit le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment. » *Exod.*, XX, 11. Car, de même qu'il n'a pas nommé tous les membres du corps, de même il n'a pas énuméré toutes les créatures, bien qu'elles aient été faites en même temps que l'univers. Si le feu n'eût point été donné à la terre, on n'extrairait pas aujourd'hui le feu soit de la pierre, soit du bois, le frottement du bois faisant jaillir la flamme. Soutenez votre attention. « Les ténèbres étaient sur la face de l'abîme. » *Genes.*, I, 2. Le Seigneur a donc créé les ténèbres? demanderez-vous. Il s'agit, je le sais, d'une question difficile; mais puisque nous

Le frottement du bois fait jaillir la flamme.



sommes en présence d'une assemblée dont une partie écoute avec bienveillance et dont une autre serait bien aise de nous surprendre en défaut, il est indispensable d'examiner ce texte, afin de ne pas donner peu, après avoir promis beaucoup. D'où viennent donc les ténèbres? Dieu ne les a pas faites, dit-on; il n'est l'auteur ni des ténèbres, ni de l'obscurité. Et d'abord, que sont les ténèbres? L'ombre du ciel, répondent quelques-uns. Quand le ciel supérieur fut créé, disent-ils, comme les astres n'existaient pas encore, la terre se trouva dépouillée de tout et les ténèbres envahirent tout. Mais le ciel supérieur était lumineux et non voilé de ténèbres; et s'il n'y avait point alors le soleil, la lune, les étoiles, il resplendissait suffisamment par lui-même; et, comme il se déployait au-dessus de la terre, et qu'il brillait sur elle et l'éclairait de sa lumière, les ténèbres ne pouvaient venir de ce côté. Voici quel est mon sentiment : la terre étant couverte entièrement par l'eau, des brouillards et des vapeurs obscures devaient s'amonceler au-dessus des eaux, comme il arrive aujourd'hui encore au-dessus des fleuves; ces vapeurs interceptaient la lumière, formaient des nuées, lesquelles en s'épaississant produisaient les ténèbres. Que les nuages produisent de l'obscurité, l'Ecriture l'affirme en ce passage : « Et le ciel fut obscurci par les nuages. » III *Reg.*, XVIII, 45.

Il ne faut pas cependant passer sous silence les fables des hérétiques. Quelques-uns d'entre eux ont osé dire que les ténèbres c'était le diable, et l'abîme les démons. Lorsque Dieu dit : « Que la lumière soit, » c'est du Fils qu'il parlait. En sorte que non-seulement il est son égal en dignité, mais qu'il est même plus ancien. Cette fable impie ne méritait assurément pas la peine d'être rapportée; si nous en avons parlé, c'est pour que vous soyez au courant de ce qui a été dit. Les ténèbres étaient donc alors produites par les nuages. De même les ténèbres d'Egypte ne venaient point de la nuit, mais de l'obscurité qui avait pris la place du jour. De même encore sur le Sinaï, les ténèbres dont il fut couvert provenaient non de la nuit, mais de l'obscurité produite par les nuages. De même enfin les ténèbres qui couvrirent la terre lorsque le Christ était sur la croix, tenaient à l'interposition d'un obstacle entre la terre et la lumière, et non à l'arrivée de la nuit. Il ne faut donc pas toucher sans y réfléchir aux textes sacrés.

« Et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » *Genes.*, I, 2. Le terme *esprit* désigne ici le vent, comme dans ce passage : « Par la violence de votre esprit, vous briserez les navires de Tharsis ; » *Psalm.* XLVII, 8; passage où le mot *esprit* signifie clairement le mouvement des airs. Car n'imaginez pas que l'air soit une chose et le vent une autre ; c'est l'agitation de l'air qui produit le vent, comme le prouve l'expérience. Il suffit d'un peu de linge pour agiter l'air, et, en l'agitant, produire le vent. C'est pour montrer que le vent n'est que l'air mis en mouvement, que l'écrivain sacré emploie l'expression « était porté sur... » Etre porté au-dessus du monde est, en effet, une chose qui caractérise le vent. « Dieu dit : Que la lumière soit. » Pourquoi Moïse n'a-t-il pas ajouté : « Dieu dit : Que le ciel soit, que la mer soit ; » pourquoi dans un cas : « Dieu fit, » et dans l'autre : « Dieu dit? » Chez nous, la parole précède toujours l'action ; nous disons d'abord ce que nous voulons faire, et puis nous le faisons. C'est que Dieu commence par agir ; c'est que le monde a été fait en moins de temps qu'il n'en faut pour prononcer n'importe quelle parole. Le Seigneur crée-t-il par sa puissance la matière, Moïse met : « Dieu fit. » Le Seigneur veut-il seulement embellir son œuvre, — et la lumière en est le principal ornement, — alors Moïse emploie des termes en rapport avec ce dessein. Le premier de ces ouvrages étant la lumière, et le dernier l'homme, Dieu fait le premier par sa parole, et le dernier de ses propres mains, commençant ainsi et terminant par la lumière.

6. Comment l'homme est-il lumière ? Le voici : La lumière est ce qui rend les choses visibles. Or, l'homme est la lumière du monde. A peine y est-il entré qu'il a fait briller à vos regards la lumière de l'art, la lumière de la science. La lumière nous révèle le blé ; l'intelligence de l'homme en fait du pain : la lumière nous révèle

le raisin, l'intelligence transforme le jus du raisin en vin : la lumière nous montre la laine; l'intelligence la transforme en vêtements : la lumière nous montre la montagne; l'intelligence en extrait le diamant. Le Sauveur n'appelle-t-il pas ses apôtres une lumière, quand il leur dit: « Vous êtes la lumière du monde? » *Matth.*, v, 14. Pourquoi les appelle-t-il de la sorte? Ce n'est pas seulement pour leur faire honneur, c'est de plus pour fortifier l'espérance de la résurrection. De même que la lumière, en disparaissant le soir, ne s'évanouit pas, et qu'elle se montre de nouveau après avoir été quelque temps cachée; de même l'homme ne se couche dans le sépulcre, au soir de sa vie, que pour participer au grand bien de la résurrection. « Que la lumière soit. » Moïse affirme le fait de la création; quant au mode, il ne l'indique pas, il ne l'a même pas su. Que la lumière ait été faite, je le sais à n'en pas douter, nous dit-il; comment a-t-elle été faite, c'est un point que je ne connais pas. Aussi le Sauveur disait-il à ses Apôtres : « Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père a marqués dans sa puissance. » *Act.*, I, 7. S'il ne nous appartient pas de connaître ces temps et ces moments, comment la raison humaine pourrait-elle comprendre le Souverain du temps et le Créateur des siècles? « Dieu dit : Que la lumière soit; et la lumière fut. » *Gen.*, I, 3. O puissance toute sainte et sans bornes! O prodiges ineffables! « Et la lumière fut. Et Dieu appela jour la lumière, et les ténèbres nuit. » *Ibid.*, 5.

Pourquoi ce nom de jour, ἡμέρα? Le mot ἥμερον sert à désigner tout ce qui est riant et aimable; de là le nom de ἡμερότης pour désigner la bienveillance et de ἥμερα donné aux animaux domestiques. « Et Dieu appela jour la lumière, et les ténèbres nuit. » Pourquoi nuit? Parce que la nuit rappelle l'homme à la pensée de la mort, dont le sommeil est l'image. Apprends, ô homme, ce que tu es. Tu es mortel, asservi à la loi du sommeil; pourquoi te préoccuper de ce qui est au-dessus de toi? La nuit, c'est la componction; et voilà pourquoi David a dit : « Ce que vous dites dans vos cœurs, pleurez-le avec componction sur votre couche. » *Psalm.* IV, 5. En vérité, pendant la nuit, l'homme est étendu dans un état qui n'est ni la vie ni la mort? Demandez à l'hérétique : En quel état se trouve-t-il? Est-il mort ou vivant? S'il vous répond, vivant : comment se fait-il, objectez-lui, qu'il n'entende ni parler ni marcher? Et, s'il répond qu'il est mort, observez ceci : cependant il respire; or, ce qui respire n'est pas mort. D'un autre côté, ce qui ne sent pas n'étant pas vivant, il s'ensuit que vous ne vous comprenez pas vous-même, et que vous vous préoccupez de ce qui est au-dessus de vous. Mais en voilà bien assez sur le premier jour; voici le soir. Quelque difficile qu'en fût l'explication, nous avons exposé de notre mieux ce qui se rapporte au premier jour. Aux fidèles d'approfondir ce qui leur a été dit, et d'en rechercher la suite.

7. Pour nous qui sommes les nourrissons du jeûne sacré, et qui au milieu des privations corporelles goûtons les délices célestes, appliquons-nous à observer la sainte abstinence. « Sanctifiez le jeûne, » est-il écrit. *Joël*, I, 14. Est-ce nous qui le sanctifions, ou est-ce lui qui nous sanctifie? C'est pour que nous l'observions saintement que le prophète s'exprime de cette manière. De même, lorsque dans nos prières nous disons : « Que votre nom soit sanctifié, » *Matth.*, VI, 9, nous ne prions pas en faveur du nom divin, lequel au contraire est la source de toute sainteté; mais, parce que ce nom nous a été appliqué, puisque l'on nous appelle chrétiens, du nom même du Christ, nous disons : « Que votre nom soit par nous sanctifié. » Tout doit être saint pour celui qui est saint; les choses qui ne sont point saintes n'ont pas d'accès auprès de Dieu; car Dieu est saint, et il aime à se reposer au milieu des saints. Le ciel qu'il habite est lui-même saint : « Il l'exaucera du haut de son ciel qui est saint, » dit le Psalmiste. *Psalm.* XIX, 7. Les anges aussi sont saints, selon ce mot évangélique : « Le Fils de l'homme viendra dans sa gloire avec ses saints anges. » *Marc.*, VIII, 38. La terre sur laquelle Dieu est honoré est sainte. « Il viendra détruire son alliance sur la terre sainte qui lui appartient. » David parle des saints parvis du Seigneur : « Adorez le Seigneur dans ses saints parvis. » *Psalm.* XCV, 9.

Comment le jeûne est-il sanctifié?



Isaïe qualifie de saint le temple de Dieu. « Votre temple est saint, est-il dit encore, et admirable d'équité. » *Psalm.* LXIV, 5-6. Les brebis qu'on lui offrait en sacrifice sont également qualifiées de saintes, bien que dépourvues de raison : « Comme vos saintes brebis dans Jérusalem. » Le Testament est saint. « Et il confirmera avec plusieurs son saint Testament. » *Ezech.*, XXXVI, 38. Jérusalem était appelée la ville sainte : «... Et sur la sainte cité de nos pères, Jérusalem. » *Dan.*, IX, 24-27. Encore une fois, rien n'approche de Dieu qui ne soit saint; voilà pourquoi l'Apôtre parle de « la sainteté sans laquelle personne ne verra Dieu. » *Hebr.*, XII, 14. Nous nous sommes abstenus du pain, abstenons-nous de l'iniquité. Vous ne mangez pas de pain ; ne dévorez pas non plus les entrailles du pauvre, de crainte que Dieu ne dise aussi de vous : « Ils dévorent mon peuple comme ils dévoreraient du pain. » *Psalm.* XIII, 4. Vous ne buvez pas de vin; que la colère ne vous enivre pas davantage, afin que le législateur ne vous applique point ce texte : « Leur fureur les rend semblables au serpent; — leur vie est l'écume des dragons. » *Psalm.* LVII, 5 ; *Deut.*, XXXII, 33. Lorsque vous avez opprimé et contraint le pauvre de gémir, il a été trouvé mangeant devant Dieu le pain de ses larmes; et de là ce que dit le Seigneur : « Vous inondiez de larmes mon autel. » *Malach.*, II, 13. Est-ce que Dieu s'emporte contre ceux qui pleurent devant son autel, lui qui a dit : « Prêtres, entrez et pleurez? » *Joël.*, I, 3. Non, Dieu ne s'emporte pas contre ceux qui pleurent, mais parce qu'il voit devant son autel des opprimés, des orphelins et des veuves. Pour montrer que c'est d'eux qu'il s'occupe, il ajoute : « ..... Avec larmes, gémissements et douleur. » *Joël.*, II, 12.

Nous devons également jeter un coup d'œil sur les offrandes. Devant nous se présente l'aliment de l'âme, la divine parole. Si le jeûne sanctifie le corps, la privation de nourriture cause la perte de l'âme. Que le corps jeûne quant aux péchés; que l'âme au contraire se repaisse des divins enseignements. Vous ne pouvez pas manger en même temps le pain du Christ et le pain des larmes; c'est Paul qui vous le dit : « Vous ne pouvez pas vous asseoir à la table du Christ et à la table des démons. » I *Cor.*, X, 21. Que celui qui jeûne s'abstienne donc de nourriture, mais surtout qu'il s'abstienne du péché. Tous les jours les anges notent ceux qui se proposent de renoncer à l'avarice, à l'impureté, à l'iniquité. Ces jeûnes, les anges en tiennent compte et Dieu les renferme dans son trésor. De même que les officiers chargés de recevoir les suppliques adressées à l'empereur, lui communiquent toutes leurs informations; ainsi les anges dénoncent au Seigneur tout ce qui se passe, non certes pour lui apprendre ce qu'il ignore, mais pour remplir les devoirs que leur rang dans la création leur impose. A mon avis, celui qui ne jeûne pas est incomparablement au-dessus de celui qui, tout en jeûnant, commet l'iniquité ; ce que je dis, non pour déprécier le jeûne, mais pour recommander la piété. Ce n'est pas un mal en soi que de manger; c'en est un de pécher. Aussi le Seigneur a-t-il dit d'un juste : « Est-ce que ton père, tout en prenant de la nourriture, ne faisait point ma volonté? — Le quatrième, le cinquième, le dixième jeûne seront pour vous un sujet de joie, de contentement et de fête; seulement aimez la vérité. » *Zach.*, VIII, 19. La lumière sensible a lui pour proclamer l'auteur de la lumière. Le soir est venu mettre un terme à la course du jour. Bon a été le principe; qu'il en soit de même de la fin. Ne repoussez pas la vérité; prêtez l'oreille à ce conseil de David : « A la fin, ne vous donnez point à la corruption. » *Psalm.* LXXIV, *titul.* Que le Dieu de la lumière qui nous éclaire nous illumine par sa parole, sa loi et sa foi, par la justice et la chasteté; en Jésus-Christ Notre-Seigneur, par lequel et avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS II.

Du second jour de la création. — Réponse à cette objection faite à l'orateur, qu'il ne fallait pas que les chrétiens ajoutassent au cantique : Saint, Saint, Saint, les mots : « Dieu des armées. »

1. La parole de Dieu réveille au fond de l'âme

les désirs ; tel qu'un flambeau, en l'inondant de joie, elle éclaire la raison, illumine l'entendement, efface les péchés, et porte la lumière au milieu des pensées. Telle est la divine parole; ce que fait pour le fer la pierre à aiguiser, la divine parole le fait pour notre âme. L'action de la pierre sur le fer n'est point bornée à une seule chose : elle le dépouille d'abord de la rouille; puis elle l'amincit, elle l'affile, elle lui donne de l'éclat, de la propreté, du brillant, du tranchant. De même la parole divine dépouille elle aussi l'âme de la rouille du péché, et lui communique de la pénétration, de la perspicacité et de l'éclat; car elle veut que nous soyons resplendissants, selon ce mot de l'Apôtre : « Soyez dans le monde comme des flambeaux, portant en vous la parole de vie. » *Philipp.*, II, 15-16. Dieu veut que nous ayons de la pénétration. « La parole de Dieu, est-il écrit, est vivante, agissante et plus pénétrante que n'importe quel glaive à deux tranchants. » *Hebr.*, IV, 12. Dieu ne veut pas que nous soyons appesantis, mais que la subtilité caractérise nos pensées et notre intelligence. Il n'y a rien de commun entre les instincts grossiers et la divine parole; la subtilité la rapproche au contraire de la loi du Seigneur. Aussi l'Ecriture disait de ces âmes épaissies : « Israël a mangé, et il s'est rassasié; appesanti, épaissi, engraissé, il a abandonné Dieu son créateur. » *Deuter.*, XXXII, 15. Puisse la divine parole éclairer nos âmes, surtout en présence de ce jeûne sacré qui, en réduisant nos corps, ravive nos sentiments. En effet, le jeûne est le père de toute sainteté, le principe de la piété véritable. Il ne s'agit pas de savoir comment nous jeûnons, mais si la piété anime notre jeûne. Bien des personnes jeûneront à cause d'une nécessité publique; et ce jeûne, il ne leur en sera point tenu compte; c'est l'intention et non la nécessité qui mérite récompense. Moïse était dans cette sainte disposition lorsque, sur la montagne, il recevait la loi, et qu'il était instruit de la création.

Nous avons dit hier que Dieu, ayant à donner la loi par l'entremise de Moïse, se révèle comme créateur, avant de se poser comme législateur. Comment les Juifs eussent-ils cru en Dieu, créateur du ciel, de la terre et de tout ce qui existe, s'ils n'avaient eu sous les yeux, en Egypte, les miracles qui dénotaient en lui le Créateur de l'univers? Nous enseignons, nous, pour persuader; Dieu persuade pour enseigner. Moïse devait, je le répète, présenter le Seigneur comme ayant donné l'existence au ciel, à la terre, à la mer, à tout ce qui y est contenu; et voilà pourquoi, si le Seigneur n'eût opéré des prodiges en Egypte, et n'eût ainsi prouvé sa puissance créatrice, le peuple n'eût point ajouté foi à la parole de son chef. Moïse étend ses mains vers le ciel, et en fait descendre la grêle et le feu; cet acte de ce fidèle serviteur apprend au peuple que la droite du Tout-Puissant a dû établir le ciel et la terre sur des bases inébranlables, puisqu'il suffit d'un bras mortel mis en mouvement par la parole divine, pour répandre le trouble dans les airs et bouleverser le monde. Il faut, pour ébranler l'univers, lui avoir donné l'existence. Il fallait montrer encore en Dieu le créateur de la terre : Moïse étend sa main sur la terre, et les moucherons paraissent. Il fallait montrer en Dieu le créateur du feu : Moïse prend une étincelle dans une fournaise, la jette, et aussitôt les Egyptiens voient leur corps se couvrir d'ulcères brûlantes comme le feu. Il fallait montrer en Dieu le créateur de l'eau : Moïse changea l'eau en sang. Il fallait montrer en Dieu le créateur de la mer : et la mer se dresse comme un rocher, et le peuple passe à travers ses flots. Ainsi Moïse commence à établir par les faits sa souveraineté en Dieu, afin d'affirmer ensuite en paroles la puissance créatrice.

2. Le Sauveur aussi dans l'Evangile commença par opérer des prodiges avant que d'exposer sa doctrine. Le premier miracle est le changement de l'eau en vin; et avant de l'accomplir il ne paraît pas avoir jamais enseigné; il convenait que les œuvres fussent les premières et que la parole ne vînt qu'après. C'est pourquoi l'écrivain sacré s'exprimait comme il suit : « Je vous ai d'abord, ô Théophile, entretenu de tout ce que Jésus se mit à faire et à enseigner. » *Act.*, I, 1. Comment le divin Maître aurait-il affirmé qu'il était le créateur de l'univers, s'il n'eût commencé par ouvrir les yeux de l'aveu-

gle? On n'eût point ajouté foi à cette parole qu'il prononçait : « Je suis la lumière du monde. » *Joan.*, IX, 5. S'il n'eût point ressuscité Lazare, ses auditeurs ne l'eussent pas cru quand il disait : « Je suis la résurrection et la vie. » *Joan.*, XI, 25. S'il n'eût oint les yeux de l'aveugle d'un peu de poussière détrempée avec de la salive, on n'aurait point cru qu'il avait formé vraiment le corps d'Adam d'un peu de terre. S'il n'avait point marché sur les eaux, il n'eût point passé pour le maître de la mer ; s'il n'avait point imposé silence aux vents, on n'eût point vu en lui le maître des éléments; car les disciples étaient frappés de stupeur, et ils se disaient : « Quel est donc celui auquel obéissent les vents et la mer? » *Matth.*, VIII, 27. Il leur fait donc voir en premier lieu les éléments soumis à sa voix, et ensuite seulement il enseigne que toutes les choses ont été faites par lui. Il fallait montrer la créature exécutant ses ordres pour faire accepter sans hésitation le mot de Jean l'évangéliste : « Toutes les choses ont été faites par lui. » *Joan.*, I, 3. Comment les apôtres ont-ils pu persuader au monde la vérité de cette doctrine sur le Verbe de Dieu, créateur, sauveur, source de toute sagesse et de toute doctrine? C'est que la langue des apôtres, c'étaient les miracles ; la bouche des apôtres, c'était un mort ressuscité, un paralytique rendu au mouvement. Que leurs miracles aient eu pour conséquence la foi, l'Ecriture l'atteste quand elle dit : « Des prodiges et des miracles extraordinaires étaient opérés au milieu du peuple par la main des apôtres. Et tout le monde était dans la stupéfaction, et le nombre des hommes et des femmes fidèles augmentait chaque jour. » *Act.*, V, 12-14; II, 7.

Les miracles ont pour conséquence la foi.

Ainsi l'éclat des miracles précédait celui de la doctrine. Pareillement sous la loi, les miracles d'Egypte avaient précédé, afin de prouver le Dieu créateur de l'univers. Mais Dieu, dont la bonté est sans mesure, ne voulut pas être seul glorifié ; il communiqua une partie de sa gloire à Moïse lui-même. Et de même que les œuvres divines montrent ce que Dieu est, de même la gloire communiquée à Moïse fit voir ce qu'il était. Au moment où celui-ci va descendre de la montagne, portant entre ses mains les tables de la loi, Dieu ne veut pas que l'on voie en lui un mortel ordinaire ; en conséquence il fait resplendir son visage, suppléant par l'abondance de la grâce à la faiblesse de la nature. Il était naturel de penser qu'un homme ainsi glorifié ne pouvait être éloigné de Dieu. De la même manière, le Sauveur fit resplendir la face d'Etienne, le premier martyr. Et pourquoi renditil sa face éblouissante? On allait le lapider comme blasphémateur parce qu'il avait dit : « Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu; *Act.*, VII, 55; et alors le Seigneur couronna son visage d'une gloire angélique, enseignant à ces malheureux que les prétendus blasphèmes dont on l'accusait étaient le principe de sa gloire.

Nous avons dit hier que le Seigneur avait tiré du néant tout ce qui existe. Chose admirable, non-seulement les œuvres de Dieu prouvent qu'il est l'auteur de l'univers, mais de plus elles confondent l'impiété des hérétiques. Je leur demanderais volontiers comment ce qui n'était pas a pu être fait, à eux qui demandent comment Celui qui était a été engendré. Si les créatures n'étaient pas, qu'ils nous disent comment elles ont été faites. Ce qui n'est point ne saurait être fait, s'il faut s'en rapporter à l'humaine raison, au lieu d'en juger par la puissance divine. Quelquefois l'hérétique répondra : Dieu a dit, et tout a été fait. — Mais vous affirmez la chose; vous n'en dites pas le comment. Dieu dit : « Que la lumière soit ; » et ce qui n'était pas existe : la parole est suivie de l'effet. Croyezvous que ce soit la parole qui ait été transformée en lumière ? Alors ce n'est point du néant qu'elle a été tirée, mais d'une chose qui déjà existait; car qui oserait soutenir que le Verbe n'existait pas? Donc il n'aurait rien tiré du néant ; il aurait tiré tout de lui-même ; et de la sorte les créatures lui sont consubstantielles, elles sont élevées à un rang que l'on refuse au Fils lui-même. Embarrassés sur ce point, ils répliquent : C'est la volonté de Dieu qui a fait les choses qui n'étaient pas. La volonté, ajoute-t-on, produit ce qui n'était pas, tandis que la nature ne produit pas ce qui est. Assurément c'est là une chose surprenante : je m'explique à

l'aide d'un exemple. Voici devant moi une fontaine et un rocher : laquelle de ces deux choses produira plus aisément de l'eau, la fontaine ou le rocher ? Si la fontaine en produit elle donnera de l'eau qu'elle avait auparavant ; le rocher au contraire donnera celle qu'il n'avait pas; et de la sorte le rocher produit ce qui n'était pas au moyen d'une chose qu'il n'avait pas, au lieu que la fontaine ne produit pas ce qu'elle possédait, à savoir une source d'eau. — Mais comment ce qui n'était pas a-t-il été fait? Est-ce fortuitement? — En somme, le néant n'est qu'un nom, et il n'est rien par lui-même. Ne croyez donc pas, si je parle de choses qui n'existaient pas, que le néant soit quelque chose. Après cela, puisque vous êtes dans l'impuissance d'expliquer comment ce qui existe a été fait de ce qui n'existe pas, oseriez-vous scruter le secret de la génération de l'Être né de l'Être ? Car aucune créature n'était dès le principe; toutes ont été faites : le Verbe, le Fils unique, l'Auteur du monde, n'a point été fait dès le principe ; il était. Les premières n'étaient pas et furent faites ; elles n'étaient pas dès le commencement, et elles furent créées ; le Verbe au contraire n'a point été fait et il était dès le commencement.

3. « Or, la terre était invisible. » Qu'est-ce à dire, invisible? J'ai entendu plusieurs de nos saints pères disant : La terre était invisible, parce qu'elle était cachée sous les eaux. Bien des opinions peuvent être fort religieuses sans être vraies pour cela. Les trois amis de Job, par exemple, en le voyant environné d'épreuves, condamnèrent ce saint homme : à leur avis, il avait mérité son malheureux sort. Si vous n'aviez point opprimé les veuves, lui disaient-ils, si vous n'aviez pas dépouillé les orphelins, le Seigneur ne vous aurait pas traité de cette manière. Ignorant les desseins de Dieu, ils condamnèrent Job et dirent que ses souffrances étaient méritées, ne voulant pas accuser Dieu d'agir injustement. Eh bien ! quoiqu'ils soutiennent la cause de Dieu, Dieu même les blâme et leur dit : « Pourquoi n'avez-vous pas parlé avec droiture au sujet de mon serviteur ? » *Job*, XLII, 7. Leur sentiment était inspiré par la piété ; et néanmoins il n'était pas juste. Que signifie maintenant le texte proposé : « La terre était invisible et sans beauté ? » Les interprètes en ont donné une claire explication. La terre, disent-ils, est appelée invisible, non parce qu'on ne la voyait pas, mais parce qu'elle était dépouillée de tout ornement. Elle n'avait encore ni l'éclat de ses fleurs, ni la couronne de ses fruits, ni la variété de ses ornements, ni sa ceinture de fleuves et de fontaines; elle était invisible, n'ayant pas encore été douée de sa merveilleuse fécondité. L'Écriture a dit d'un de ses héros : « N'est-ce pas lui qui a frappé l'Égyptien visible ? » II *Reg.*, XXIII, 21. Y a-t-il donc des hommes invisibles? Non ; mais celui-là était digne de fixer les regards : c'est dans un sens analogue que la terre est dite invisible.

Le second jour Dieu dit : « Que le firmament apparaisse au milieu de l'eau et qu'il sépare les eaux les unes des autres. » *Genes.*, I, 6. Dieu fit donc le ciel, non le ciel supérieur, mais ce ciel que nous voyons formé d'eaux en quelque façon réduites à l'état de cristal. Je veux vous mettre la chose sous les yeux ; car les yeux expliquent une foule de choses mieux que la parole. Supposez l'eau élevée de trente coudées au-dessus de la terre. Dieu dit : « Que le firmament apparaisse au milieu de l'eau. » A sa parole, les eaux se solidifient à la façon du cristal, et le Seigneur enlève et place une moitié de la masse liquide dans les airs et laisse l'autre moitié sur la terre, comme l'indique ce texte : « Que le firmament apparaisse au milieu de l'eau et qu'il sépare les eaux les unes des autres. » Et pourquoi l'appelle-t-il firmament ? Parce qu'il est formé d'éléments liquides dissous et vaporisés. De là ce mot de David : « Louez le Seigneur dans le firmament de sa puissance. » *Psalm.* CL, 1. Pour employer encore une comparaison, de même que la fumée, lorsqu'elle sort du feu et du bois, est plus légère et plus diaphane, au lieu que parvenue dans les airs elle forme d'épaisses nuées ; de même le Seigneur, après avoir élevé dans les airs les éléments liquides réduits à un état de légèreté extrême, les y a consolidés. La justesse de cette comparaison nous est confirmée par Isaïe, qui dit : « Le ciel s'est af-

Création du firmament et du ciel suivant Sévérien.



fermi comme la fumée. » *Isa.*, LI, 6. Ainsi le ciel, tout en se formant au milieu des eaux, en a transporté la moitié dans les régions supérieures.

Pourquoi des eaux dans les régions supérieures, et quelle en est l'utilité? Peuvent-elles servir à désaltérer ou à transporter les créatures? Qu'il y ait des eaux au-dessus du ciel, David l'atteste dans ce passage : « ..... et l'eau qui est audessus du ciel. » *Ps.* CXLVIII, 4. En ceci, admirez la sagesse du Créateur : le ciel dont l'eau avait fourni le principe, était un ciel en quelque sorte de cristal ; or, comme il devait être exposé aux ardeurs du soleil, de la lune, et d'une infinité d'étoiles, qu'il devait être pour ainsi parler couvert de feu, afin qu'il ne fût pas dissous et consumé par de telles ardeurs, le Seigneur l'a chargé d'immenses quantités d'eau propres à lui conserver sa flexibilité et sa solidité, et à lui permettre de résister à la flamme et de n'être pas réduit en cendres. En voici sous vos yeux une preuve : mettez un vase sur le feu; si ce vase est rempli d'eau, il résiste au feu; s'il n'en renferme pas, il est brisé par la flamme. C'est ainsi que Dieu a opposé au feu l'eau, et a donné au firmament, dans les eaux superposées, un principe de durée. Chose étonnante : telle est cette quantité d'eau qui baigne le ciel que, malgré les ardeurs auxquelles il est exposé, elle peut se déverser sur la terre. Car d'où vient la rosée? Point de nuage, point d'eau dans les airs; c'est le ciel qui donne de sa surabondance; et voilà pourquoi le patriarche Isaac bénissant Jacob, disait : « Que Dieu vous donne de la rosée du ciel et de la graisse de la terre. » *Genes.*, XXVII, 28.

4. On dit, mes frères, qu'au jour du jugement cette eau supérieure s'évanouira, que le firmament, privé de ce principe conservateur, sera la proie de la dissolution, et que les étoiles tomberont, n'ayant plus rien qui les dirige et qui les fixe. Ce langage, nous ne le tenons pas sans motifs; c'est l'Ecriture qui nous l'inspire : « Le ciel, dit-elle, s'enroulera comme un livre » consumé; car en se consumant le livre s'enroule; « et les étoiles tomberont comme des feuilles de vigne. » *Isa.*, XXXIV, 4. Remarquez, je vous en prie, une autre utilité de ces eaux. Non-seulement elles servent à la conservation des cieux, mais encore elles renvoient à la terre les ardeurs du soleil et de la lune. En effet, supposez le ciel diaphane, toute cette chaleur gagnerait les régions supérieures, puisque le feu tend à s'élever toujours, et la terre serait laissée froide et déserte. Aussi le Seigneur a-t-il condensé au-dessus du ciel une immense nappe d'eau, afin d'arrêter les chauds rayons des astres, et de les diriger vers la terre. Admirez encore la sagesse du Créateur; vous avez en vous-mêmes une image de son art infini; car Dieu a mis en vous comme une image des quatre éléments. Remarquez-le, en effet : la tête vous représente le ciel supérieur; la partie audessus de la langue représente l'autre ciel, à savoir le firmament; de là le nom de petit ciel, οὐρανίσκος, qui lui est donné. Au-dessus, dans une invisible retraite, se trouve le cerveau; audessous la langue, que l'œil peut apercevoir. Ainsi le ciel supérieur occupe une région où il est invisible, tandis que le monde occupe les régions dont nous parlons : pareillement, de même que le plus lourd des éléments est la terre, que l'eau vient après, plus légère que la terre, plus lourde que le feu, et enfin l'air, plus léger que l'eau, plus lourd que le feu; de même il existe chez nous une différence entre nos sens, qui sont le goût, l'odorat, l'ouïe et la vue. Faitesen l'essai : désirez-vous goûter quelque chose, force vous est d'approcher la langue, sans quoi vous ne sentirez rien. C'est que ce sens a peu de délicatesse et ne peut rien sentir à distance. L'odorat au contraire saisit de loin les odeurs; par exemple, vous sentirez en traversant une maison un parfum que vous ne verrez pas. Plus prompte que l'odorat est encore la vue; car on aperçoit du haut d'une montagne l'étendue de la plaine. L'esprit est encore plus pénétrant que l'œil; car sa pensée embrasse à la fois le ciel, la terre, la mer; en tout lieu on la trouve : voilà pourquoi il est l'image de Dieu. L'esprit pense et bientôt il crée des forum, il les couvre d'une foule et d'un peuple considérable. Aux hérétiques de rougir : comment, telles étant les agitations de l'esprit, le Créateur de l'intelligence,

celui dont aucun sens ne saurait égaler la pénétration, n'aurait-il pas une action beaucoup plus prompte, une force créatrice plus rapide, une incompréhensible nature? Je veux vous raconter aujourd'hui, mes frères, un trait nouveau quant à l'impiété, mais utile à la piété si on l'examine sérieusement, afin de vous mettre au courant des nouveautés monstreuses que le diable met en œuvre, des choses étranges qu'il invente et qu'il suggère aux hérétiques, ou plutôt que les hérétiques lui suggèrent à lui-même.

Aujourd'hui un hérétique nous aborde dans la société de plusieurs dignes et saints personnages, et nous dit : — je vous rapporte ces propos, de crainte qu'ils ne vous soient rapportés différemment et ne produisent sur vous une impression fâcheuse. — Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont une seule et même divinité, une seule et même puissance, une seule et même royauté. Il faut donc bien se garder de dire, non pas seulement à l'autel, mais même en son âme : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées. » Si vous ne renoncez à ce langage, vous n'êtes plus chrétiens. — Avez-vous jamais vu une pareille audace, une pareille fureur de la part du démon? Avez-vous jamais vu la lutte contre Dieu aussi acharnée, le blasphème aussi impudent? Il voulait décapiter la religion, enlever aux mystères toute leur force, ruiner la foi, en détruire les fondements. Et notez son artifice : il met d'abord dans la bouche de son suppôt ces paroles : « Le Père, le Fils, le Saint-Esprit, n'ont qu'une seule et même foi, une seule et même puissance, une seule et même royauté. » Il cache le poison sous le miel. C'est que l'erreur, quand elle veut séduire, s'applique à se revêtir des dehors de la vérité, sans quoi elle n'obtient aucune créance. Pourquoi? je vais vous le dire : quoiqu'il n'y ait rien de commun entre l'exemple que j'emprunte et le sujet présent, je n'hésite pas à m'en servir. On demande à la courtisane Rahab, qui a reçu chez elle les espions : « Des hommes sont-ils entrés chez toi? » Elle répond : « Oui; » réponse qui est vraie; « mais ils sont partis, » ajoute-t-elle; *Jos.*, II, 4-5; et cette seconde partie était fausse. Elle dit la vérité d'abord, pour incliner ses interrogateurs à croire en sa parole; elle ajoute un mensonge, pour les induire en erreur. Ainsi en est-il du démon : quand nous demandons pourquoi cette mutilation du cantique de la sainteté, — vous dites, répond-il : « ... le Seigneur Dieu des armées; » or, ce n'est pas le nom de Dieu, ce n'est ni celui du Christ, ni celui du Père. Voyez-vous cette bouche impure et misérable! Elle ignore dans sa grossièreté que le mot Sabaoth n'est point le nom de Dieu, mais qu'il affirme Dieu comme le Seigneur des armées et des vertus. Je vous expose la cause de toute cette conduite; mais avant de finir je vous ferai connaître quelle en fut l'issue heureuse. Le prophète se repentit, il tomba à genoux, il dit anathème à son erreur, il pria, il fut pardonné.

5. Soutenez votre attention : puisque l'occasion s'en est présentée, exposons pourquoi le bienheureux Isaïe entendit ce trisagion en l'honneur de Dieu. C'était un homme admirable qu'Isaïe, un homme plein de zèle, de hardiesse, d'une hardiesse qu'inspirait non l'effronterie, mais le zèle lui-même. En ce temps-là régnait un roi nommé Ozias. Peu content de la dignité royale, ce prince voulut usurper le sacerdoce. Les prêtres savaient bien quelle en serait la conséquence : un grand nombre d'entre eux néanmoins n'osèrent s'opposer à la tentative du roi; ils étaient paralysés par sa haute dignité, par le respect dû au trône, par la crainte de l'armée. Isaïe lui-même garda le silence et n'opposa aucune résistance à Ozias. Lorsque Dieu vit ses prêtres intimidés, son prophète hésitant, le roi poursuivant son entreprise sacrilége, il frappa Ozias de la lèpre au visage pour le punir d'avoir osé porter les mains sur les choses saintes; en sorte que ce malheureux prince fut à la fois exclu du sacerdoce et de la royauté, et qu'il demeura couvert de ce mal hideux. Dieu avait tiré vengeance de sa gloire outragée; mais il était indigné contre les prêtres, et principalement contre Isaïe, parce qu'il avait trahi devant le roi la cause de sa religion. C'est pourquoi il resta vis-à-vis du prophète dans un silence profond, et il ne lui fit entendre sa parole que lorsque l'impie Ozias fut mort. A ce propos, Isaïe s'exprime en ces termes : « Et il arriva dans l'année

Ozias frappé de la lèpre pour avoir osé porter les mains sur les choses saintes.



où mourut le roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône élevé. » *Isa.*, VI, 1. Pourquoi Dieu apparaît-il sur un trône élevé? Comme un roi visible avait intimidé le prophète, Dieu qui est invisible lui montre sa gloire céleste, pour lui faire bien apprécier quel trône il avait outragé, quel trône il avait honoré, à quelles milices célestes et angéliques on avait refusé les honneurs qui leur étaient dus, n'y songeant même pas, pour se laisser intimider par quelques hommes armés.

« Et le temple était rempli de la gloire du Seigneur, et les Séraphins se tenaient debout autour de lui. » *Ibid.*, 2. Les Chérubins sont le trône, les Séraphins la garde de Dieu; car le mot Chérubin signifie simplement une parfaite sagesse. Or, de même qu'un trône quelconque permet à celui qui en use d'y prendre du repos, en même temps que c'est pour lui un honneur de s'y asseoir; de même le trône de Dieu est la sagesse et Dieu y trouve son repos. De là ce mot de David : « Vous qui êtes assis sur les Chérubins; » *Psalm.* LXXIX, 3; XCVIII, 1; comme s'il disait : Vous qui vous reposez dans la plénitude de votre sagesse. Aussi les Chérubins sont-ils couverts d'yeux, sur le dos, sur la poitrine, parce que la sagesse sort de toute part et que rien ne se dérobe à sa vue. « L'un d'eux avait six ailes et un autre avait six ailes : parmi les ailes, deux leur servaient pour se voiler le visage, deux pour voiler leurs pieds, et deux pour voler. Et ils criaient l'un à l'autre : Saint, saint, saint est le Seigneur Sabaoth, » c'est-à-dire, « le Seigneur Dieu des armées. » — « Chacun avait six ailes. » *Isa.*, VI, 2-3. Huit gardent le repos, quatre seulement s'agitent.

Que nous enseigne l'Ecriture? A ne pas soumettre Dieu et les choses divines à l'examen de notre raison : il y a des choses qu'il faut proclamer par le silence; il y en a d'autres qu'il faut glorifier et publier par la voix. Et pourquoi les Séraphins voilent-ils leurs pieds et leur tête? Parce qu'on ne saurait trouver en Dieu ni commencement ni fin. Avec deux de leurs ailes ils se voilaient la tête; avec deux autres, les pieds; des ailes du milieu, non des ailes de la tête ou de celles des pieds, ils se servaient pour voler. Et nous aussi, quand nous parlons du Seigneur, nous ne devons pas parler de ce qui se dérobe à nos regards; nous devons rappeler sa divinité, sa souveraineté, sa vertu créatrice, sa bonté infinie : tout cela est présenté à nos yeux. Mais si vous demandez : Comment a-t-il engendré? vous découvrez la tête que voilent les Chérubins; si vous demandez : Où se trouve la fin de Dieu? vous découvrez les pieds que voilent les Chérubins. Ils se voilent la tête et les pieds, non pour les cacher, mais pour vous enseigner que ce sont là des mystères incompréhensibles et insondables. Saisissez-en le sens figuratif. Il y avait six ailes et six ailes, douze ailes en tout : huit dans le repos, et quatre en mouvement. C'est une figure des apôtres : les apôtres sont douze, mais quatre seulement élèvent la voix; ce sont les Evangélistes. Et que crient-ils? le mot que Satan s'est efforcé de dénaturer. Faites bien attention, je vous en prie, ils ne se contentaient pas de dire comme nous le faisons : « Saint, saint, saint; » mais ils disaient alternativement, « ils criaient l'un à l'autre, » comme le marque le texte. Nous ne devons dire qu'une fois saint, prétendent nos adversaires, l'autre répondra saint, et le premier ajoutera saint une troisième fois. Et parce que nous l'avons dit à trois reprises, n'en concluez pas qu'il y a trois dieux. Pourquoi donc répéter : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées ? » N'avons-nous pas un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême? De même que dans le chant des psaumes on chante les versets qui les composent à deux ou plusieurs chœurs se répondant les uns aux autres; de même les puissances célestes forment des chœurs qui se répondent, et célèbrent, par une mélodie répétée tour à tour, la gloire de Dieu. « Le temple, poursuit le prophète, était rempli de sa gloire. Et à leurs voix le seuil du temple chancela, et le temple fut rempli de fumée. » *Isa.*, III, 4.

6. Etrange spectacle! La doxologie chantée, alors que la gloire eût semblé devoir redoubler d'éclat, elle s'évanouit pour faire place à de la fumée. La fumée est l'image de la désolation. Quelle en est la raison? C'était une chose prévue

du divin Esprit que ce trisagion serait chanté au monde avec la prédication des apôtres, et qu'il ne devait pas retentir dans le temple de Jérusalem. En conséquence, il annonce que la fumée et la désolation devaient remplir la synagogue après la prédication de l'Evangile. « Et la partie au-dessus de la porte, et non la porte elle-même, fut élevée. » Appliquez-vous. Toute porte repose sur un seuil, et s'appuie à des montants reliés entre eux par une pièce transversale : les montants ne pourraient rester droits s'ils ne reposaient sur le sol : ils ne pourraient non plus rester fixes et solides si une pièce transversale ne les consolidait. La partie supérieure de la synagogue a donc été élevée, non point la synagogue entière ; car, si elle a des portes, elle n'a pas de dessus de porte : le dessus de la porte, c'est la vertu qui vient d'en haut. Cette partie élevée, la synagogue a été dépouillée de la grâce. Et vraiment, dès que la partie supérieure à la porte fut élevée, il devint facile d'ébranler à la moindre secousse les montants. C'est pourquoi quelque main que ce soit suffit à ébranler l'édifice judaïque ; ce qui faisait dire à un prophète : « Et je ferai de Jérusalem un vestibule que l'on ébranle. » *Zach.*, XII, 2.

« Et le temple fut rempli de fumée. » Que devint la gloire? Ecoutez bien, je vous prie. Isaïe dit : « Et le temple fut rempli de gloire. » Ensuite il ajoute : « Il fut rempli de fumée. » La fumée s'y introduisant, la gloire a dû nécessairement se transporter ailleurs. Et où s'est-elle transportée? Pas dans une seule maison ; ce sont toutes les églises de l'univers qui en ont été remplies. Pour indiquer ce qu'est devenue la gloire dont le temple était tout à l'heure rempli, les Chérubins s'écrient : « Toute la terre est remplie de sa gloire. » Une nation est dépouillée, et la lumière brille jusqu'aux extrémités de la terre. Or, cette parole sainte du Seigneur, cette doxologie royale, cette initiation divine, une bouche diabolique nous disait de la ravir à l'autel. N'est-il pas évident que ce blasphème atteint le Christ lui-même? Qui donc Isaïe a-t-il aperçu sur le trône? « J'ai ouï, dit-il, la voix du Seigneur qui disait : Qui enverrai-je? qui donc ira trouver ce peuple? » *Isa.*, VI, 8. Quoique réconcilié avec son serviteur, il lui reste comme une pointe d'indignation. Ainsi nous-mêmes, après avoir pardonné à un esclave, nous ne lui montrons pas sur-le-champ un visage riant, et nous nous dérobons quelque temps encore à ses regards. Voilà pourquoi Dieu, qui ne veut pas découvrir toute sa face au prophète, dit en sa présence : « Qui enverrai-je ? » C'est comme si un maître, ayant ses serviteurs debout devant lui, et voulant leur faire sentir leur nonchalance, disait : Qui vais-je envoyer? Je n'ai personne capable de s'acquitter de cette mission, non pas qu'il n'en ait pas absolument, mais parce qu'il n'en a pas qui soit parfaitement disposé. De même le Seigneur dit : Qui donc vais-je envoyer à sa place? car pourrai-je envoyer celui qui a gardé le silence devant l'usurpateur du sacerdoce? Et que répond Isaïe? Tel qu'un serviteur pris en faute, repentant et désireux d'effacer sa défaillance : « Me voici, dit-il, envoyez-moi. » *Ibid.* Mais où trouverons-nous la preuve qu'il s'agit en ce passage de la gloire du Christ? « Quoique Jésus eût opéré de si grands prodiges, écrit Jean l'Evangéliste, les Juifs ne crurent point en lui, afin que fût accomplie la parole d'Isaïe : Vous entendrez de vos oreilles et vous ne comprendrez pas. Ainsi parla le prophète quand il vit sa gloire et qu'il écrivit sur lui. » *Joan.*, XII, 37-41.

Le trisagion est la clef de notre salut.

Voyez-vous dans ce trisagion la clef de notre salut? Point de trisagion, point de consommation des mystères. En voici une image : Les Chérubins se bornent à dire : « Saint, saint, saint est le Seigneur, » et le sacrifice est sanctifié. « Et l'un des Chérubins fut envoyé vers moi, et il avait dans ses mains un charbon qu'il avait retiré de l'autel avec des tenailles. » *Isa.*, VI, 6. Tant que le sacrifice ne fut pas sanctifié, il ne le prit pas. « Et il toucha mes lèvres. » Pourquoi les lèvres? Parce qu'elles sont comme le vestibule des mystères. Que disons-nous, fidèles? Ce mystère efface nos péchés. Les Chérubins disent aussi : « Voilà que j'ai effacé tes péchés. » *Ibid.*, 7. Voyez-vous le type, voyez-vous en même temps la vérité briller? Glorifions donc sans relâche celui qui est assis sur un

trône élevé et sublime. Rendons-lui grâce pour cette âme qui avait été séduite, que le loup avait ravie et que le pasteur a ramenée, que le diable avait ravie et qu'a reprise le miséricordieux Sauveur; et que toute bouche hérétique et vouée à la fureur du blasphème chante désormais le Père, le Fils, le Saint-Esprit, dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS III.

Sur le troisième jour de la création. — De la résurrection.

1. L'auteur du monde a donné au ciel pour parure le soleil, la lune et les étoiles; il a donné pour ornement à la terre les arbres et les fleurs; à toute créature il a donné une parure également brillante et variée : à nous, en reprenant ce sujet de la création du monde, d'admirer l'œuvre et d'en adorer l'ouvrier. Cette œuvre n'a pas été racontée seulement pour que nous en connaissions l'origine, mais pour que nous en admirions l'auteur. Le premier jour, a-t-il été dit, le Seigneur produit la matière de toutes les créatures; le second jour, il forme le firmament au moyen d'éléments liquides extrêmement subtils, et il lui donne pour cette raison ce nom de firmament. Le Christ aussi rassembla les éléments de la terre, qui avaient perdu toute consistance, toute vigueur, et que l'erreur idolâtrique avait brisés et dispersés comme autant de matières différentes; il les rassembla, dis-je, et en fit une seule et même foi, que l'Apôtre qualifie de firmament en ce passage : « C'est le second firmament de la foi dans le Christ. » *Coloss.*, II, 5. L'abîme fut donc divisé; il y eut l'abîme formé par les eaux qui restèrent en bas, et l'abîme formé par les eaux transportées dans les régions supérieures. Et où en est la preuve? Dans ce texte de David : « L'abîme invoque l'abîme par la voix de vos cataractes. » *Ps.* XLI, 8. L'abîme fut divisé, et le firmament produit. Cependant la terre était couverte par les eaux. « Et Dieu dit : Que toutes les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'élément aride apparaisse. » *Genes.*, I, 9. Puisque ces hérétiques insensés ont la prétention de tout comprendre, et de pénétrer dans le mystère de la nature infinie, qu'ils nous disent comment les eaux ont été rassemblées, et une fois rassemblées, en quel lieu elles ont été reçues. D'après vous, il ne faut pas simplement s'en rapporter au texte, il faut se rendre compte des choses. « Dieu dit : Que les eaux se rassemblent. » Où ce rassemblement a-t-il été accompli? dans la mer? Alors la mer n'était donc pas remplie? La terre l'était, comment la mer ne l'eût-elle pas été? Où donc ont-elles été réunies? Ainsi, voilà des hommes incapables de comprendre ce qu'ils voient à leurs pieds, qui scrutent d'un regard téméraire l'abîme sans fond, les profondeurs incompréhensibles de la divinité; et la mer qu'ils ne comprennent pas ne les détourne pas du dessein de sonder la nature du Créateur de toute chose! Certes, le prophète pourrait bien leur dire : « Rougissez, hérétiques, » comme il disait : « Sidon, rougis, a dit la mer. » *Isa.*, XXIII, 4.

En quel lieu les eaux se sont-elles donc rassemblées? Ecoutez : Lorsque Dieu créa la terre, les dépressions formées par les montagnes n'existaient pas; mais aussitôt que le Seigneur eut prononcé cette parole : « Que les eaux soient rassemblées, » la terre se brisa et des bassins se formèrent. Ce qui prouve que la terre se brisa, ce sont les îles et les montagnes dont elle est parsemée. Dieu a laissé les montagnes et les îles, pour vous apprendre que dès le commencement elles n'étaient pas isolées les unes des autres; c'est la divine parole qui opéra cette séparation. « Que les eaux se rassemblent; » la terre se montra tout à nu. Il est bon de savoir que l'élément par nous appelé la terre n'avait point été formé encore par le Seigneur, et n'en avait point reçu le nom; dès le principe, il fut nommé l'élément aride. « A lui est la mer, s'écrie David; c'est lui qui l'a créée, et ses mains ont façonné l'élément aride. » *Psalm.* XCIV, 5. L'élément aride ayant été formé fut appelé terre, de même que le firmament une fois formé fut appelé ciel. Quand les eaux eurent été séparées de la terre, l'élément aride apparut encore

tout ruisselant d'eaux; car elles venaient à peine de se retirer. La terre mise à découvert, le Créateur parle en ces termes : « Que la terre produise des herbes verdoyantes avec leur semence et leurs espèces diverses; qu'elle produise des arbres à fruit avec leur semence en eux-mêmes, chacun selon son espèce et sa ressemblance. » *Genes.*, I, 11. N'y a-t-il pas là de quoi confondre les hérétiques? L'herbe, les arbres, le foin, engendrent des êtres semblables à eux, et Dieu aurait engendré un fils qui ne lui serait pas semblable! — Pour la création des quadrupèdes, des reptiles, et des oiseaux, le Seigneur s'exprima de la sorte : « Que les eaux produisent des reptiles à âme vivante, et des volatiles qui volent sur la terre, chacun selon son espèce. » *Genes.*, I, 20. Bêtes sauvages, reptiles, volatiles, poissons, herbe, foin, arbres, tous ces êtres produisent selon leur espèce et à leur ressemblance; et Dieu seul aurait un fils qui ne lui ressemblerait pas! Lorsqu'il nous créa, Dieu dit également : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » *Genes.*, I, 26. L'œuvre ressemblerait à l'ouvrier, et quand il s'agit du Créateur même, la ressemblance n'existerait pas!

2. Mais notez cette particularité singulière; car bien souvent la perversité des hérétiques trouve où se retrancher. Si vous parlez de la ressemblance du Fils, nous disent-ils, dans le même sens que nous, soit, nous y consentons. — Autre est la ressemblance que donne la nature, autre celle que donne la grâce. Nous sommes, nous, faits à la ressemblance de Dieu; le Fils est cette ressemblance même : « Celui qui me voit, disait-il, voit mon Père. » *Joan.*, XIV, 9. Mais nous, je le répète, nous ne sommes qu'à sa ressemblance. Il convient que les serviteurs de Dieu se rendent compte de la différence qui résulte des mots. Dieu dit : « Que la terre produise le germe des herbes verdoyantes, et des arbres à fruits produisant des fruits. » Après cela il ajoute : « Que la terre produise des quadrupèdes et des bêtes. » Pourquoi là : « Que la terre produise le germe des herbes... » et ici : « Que la terre produise... » simplement? Chaque année les arbres et les fruits reproduisent des germes. Or, la semence devant rester dans le sein de la terre et multiplier ensuite les espèces respectives, à cause de cela il est dit : « Que la terre produise... » En ce qui regarde les animaux, Dieu se borne à cette parole : « Que la terre produise... » parce qu'une fois sortis de la terre, les animaux devaient se perpétuer par générations successives. « Et il fut fait ainsi. » La parole est aussitôt exécutée. La terre ayant reçu sa parure, il faut donner la sienne au firmament. Et pourquoi le ciel n'est-il orné qu'après la terre? A cause des erreurs sur la multiplicité des dieux, dont le soleil, la lune, les astres devaient être l'occasion. « Et Dieu dit : Qu'il y ait dans le firmament du ciel des corps lumineux. » *Genes.*, I, 14. Pourquoi ne fit-il pas le soleil et la lune le premier jour? Le firmament où ils devaient être fixés n'était pas encore fait; de plus, les fruits qu'ils devaient féconder n'existaient pas encore : ils ne parurent que le troisième jour. Comme l'on pouvait attribuer à l'influence du soleil leur création, le Seigneur attend qu'ils existent pour produire le soleil, la lune et les étoiles. Et de quoi s'est-il servi pour les produire? Le premier jour, avons-nous dit, Dieu tira tout du néant; les autres jours il se servit de ce qui existait déjà. Comment donc le soleil a-t-il été formé? Au moyen de la lumière, qui avait été créée le premier jour : le Créateur la modifie à son gré et lui imprime différentes formes; il en fit tantôt la lumière même, tantôt les astres, semblable à l'ouvrier qui d'une masse d'or tirerait de quoi frapper des pièces de monnaie. Ainsi Dieu en usa-t-il avec la lumière pour l'embellissement de l'univers. L'abîme, qui formait une seule masse d'eau, lui servit à former les mers, les fleuves, les fontaines, les lacs, les citernes : pareillement, en divisant la lumière réunie alors en une masse compacte et uniforme, il fit le soleil, la lune et les étoiles. Examinons maintenant comment Dieu forma ces corps lumineux.

Pourquoi Dieu n'a point créé le soleil et la lune le premier jour.

Il semblerait qu'il les ait façonnés à part, avant de les fixer dans le firmament. Tel qu'un artiste mettant la dernière main à un tableau avant de le fixer à la muraille, Dieu aurait formé



les étoiles en dehors du ciel, et il les y aurait ensuite seulement placées : « Dieu fit deux corps lumineux, dit à ce propos l'Ecriture, et les plaça dans le ciel. » *Genes.*, I, 16-17. Et comment les y fixa-t-il? Y furent-ils fixés tous deux en même temps? Il serait absurde d'avancer le contraire. Que se passa-t-il alors? C'est à la voix de Dieu même qu'ils prirent la place désignée. « Et Dieu plaça les deux corps lumineux, le plus grand pour présider au jour, le plus petit pour présider à la nuit. » De la sorte, le soleil fut placé à l'orient, et la lune à l'occident, puisque celle-ci devait présider à la marche de la nuit, et celui-là à la marche du jour. La lune fut donc formée, et dès le premier jour elle parut dans tout son plein. Il ne convenait pas que l'œuvre divine se montrât mutilée, il fallait que ce corps lumineux fût vu tel que Dieu l'avait fait. Après cela, il devait par ses changements marquer la différence, le caractère et la succession des temps. La lune fut donc produite telle que nous la voyons le quinzième jour après son lever. Quant au soleil, il se leva le matin; au moment où la lune parut dans le ciel, vers l'une des premières heures du jour, le soleil se montra à l'orient; de même quand le soleil termina sa course vers l'occident, la lune se leva du côté de l'orient; justification de cette parole : « Qu'ils président au jour et à la nuit. » *Ibid.*, 18. Autre question maintenant : Pourquoi Dieu a-t-il formé la lune dans son plein? Soutenez votre attention, car l'explication à donner n'est pas sans difficulté. La lune ayant été faite le quatrième jour, elle aurait dû apparaître telle qu'elle est le quatrième jour. Mais, s'il en eût été ainsi, elle n'aurait point apparu à l'extrémité de l'occident. En conséquence, elle se présenta comme ayant onze jours de plus; elle fut faite le quatrième jour, et elle se montra comme existant depuis quinze jours. La lune avait donc sur le soleil une avance de onze jours, sinon quant à la création, du moins quant à l'éclat. C'est pourquoi les jours que la lune avait de trop sur le soleil ont été rendus à cet astre. Les mois lunaires se composant tous de vingt-neuf jours et demi, les douze mois de l'année forment un total de trois cent cinquante-quatre jours. Or, d'après ce calcul, qui porte les jours du mois à vingt-neuf et demi, et ceux de l'année à trois cent cinquante-quatre, les jours que la lune avait en plus sont rendus au soleil dans le cours de l'année. Aux hommes spéciaux d'apprécier.

Pourquoi Dieu a formé la lune dans son plein.

3. « Qu'il y ait des corps lumineux dans le firmament du ciel, afin qu'ils brillent sur la terre. » *Genes.*, I, 14-15. Le feu tendant naturellement à s'élever, Dieu lui impose un frein et le contraint à diriger ses rayons au-dessous de lui et non au-dessus; car, je le répète, la nature du feu se porte plutôt vers les régions supérieures que vers les régions inférieures. Prenez une torche et renversez-la; malgré la direction que vous lui imprimerez, vous verrez la flamme s'élever toujours vers les airs. Or, comme le Seigneur connaissait cette loi, il obligea les corps lumineux à briller, non pas conformément à leur nature, mais conformément à ses ordres. Avez-vous observé ce qui se passe dans une lampe, lorsque l'huile s'éloigne de la flamme entraînée par sa pesanteur? Le feu étant au contraire entraîné vers les airs, il fait entendre une sorte de plainte, comme si on lui faisait violence; et ainsi, toutes les fois qu'on lui impose une direction contre nature, il crie en quelque façon comme s'il subissait une contrainte, comme s'il était jeté hors de sa voie. Et vraiment, lorsque l'on agit contrairement à la nature d'un élément, il réclame. Comment? Jetez de l'huile sur le feu, vous n'entendrez pas de bruit; jetez-y de l'eau, vous entendrez un frémissement. Pourtant l'huile et l'eau sont également humides; mais l'huile naît du bois, elle a l'olive pour principe nourricier, et, comme le feu n'est point ennemi du bois, il ne l'est pas non plus des choses qui ont avec lui une étroite affinité. S'il frémit lorsqu'on y jette de l'eau, c'est parce que l'eau est un élément ennemi. En effet, l'air et l'eau ont des relations très-étroites l'un avec l'autre. Vous soufflez sur une lampe, le feu s'évanouit au contact de l'air, et il n'y a plus que de la fumée; le principe ami du feu a été emporté. Telle est la sagesse du Créateur, telle est sa puissance. Il place dans le ciel des corps lumineux, afin qu'ils éclairent la terre : « et qu'ils servent de signes, ainsi que pour marquer

les jours et les années. » Qu'est-ce à dire « de signes? » Vaines sont les espérances des trafiquants d'astrologie; vaines sont leurs conjectures. Que ces astres ne servent de rien pour ce qui se rapporte aux événements de la vie humaine, Isaïe le déclare en ces termes : « Qu'ils se lèvent, les astrologues, qu'ils lisent dans le ciel; et les observateurs de signes, qu'ils t'annoncent ce qui doit arriver? » *Isa.*, XLVII, 13. Ainsi, ne cherchez point dans le ciel de signe indicateur touchant la vie de l'homme. Voulez-vous savoir ce qu'il annonce? Il annonce la pluie, le vent, les orages, le beau temps. Voilà ce qu'annoncent les étoiles, grâce aux bienfaits de la Providence, afin que le nautonnier averti par ce signe échappe au péril, afin que le cultivateur soit prévenu de l'approche du mauvais temps, et qu'il laboure par avance la terre. C'est encore un signe de paix et de guerre. Ces choses simples et de facile vérification, le Sauveur les constatait quand il disait aux Juifs : « Hypocrites, quand vous voyez des nuages se lever à l'occident, vous dites : Voici l'orage, et vous ne vous trompez pas. Quand le soir vous voyez le ciel rouge, vous dites : Le temps sera serein; et il l'est en effet. Et quand vous voyez le soir le ciel obscurci, vous dites : La tempête arrive. » Puis il ajoute : « Vous savez bien distinguer ce que signifient les apparences du ciel et de la terre, et le temps vous ne le connaissez pas! » *Matth.*, XVI, 2-4; *Luc.*, XII, 54-56. Tels sont donc les faits que l'on peut sans danger conjecturer : l'été, l'hiver, la pluie, le temps serein; ils n'ont rien de contraire à la religion, ils dépendent de Dieu même. Il serait aisé de nous étendre davantage sur l'astrologie; mais il faudrait pour cela une voix plus forte, un organe plus puissant; la pensée suivant l'allure de la parole, et le raisonnement participant de la faiblesse de la langue. Revenons donc à des sujets moins élevés.

« Qu'ils servent pour les signes et pour les temps. » Les mots χρόνος et καιρός ne signifient pas la même chose : le premier signifie le temps, le second l'opportunité; l'un exprime la durée, l'autre une circonstance favorable. Nul n'emploiera le premier à propos des vendanges à faire, d'une jeune fille à marier; mais on se servira du second. Salomon s'est servi de ce dernier quand il parlait du temps d'enfanter, de celui de mourir, de celui de bâtir, de celui de détruire. Et par ce mot il entend l'opportunité. La portée significative des astres peut donc se formuler comme il suit : Les pléïades se lèvent, la moisson va commencer; les pléïades disparaissent, il faut commencer les semailles. Ces choses, je le répète, n'ont rien de commun avec l'impiété, et se concilient très-bien avec la piété. On donne aussi le nom de καιροί aux fêtes du Seigneur. En effet, Dieu a dit : « Vous fêterez trois époques chaque année en mon honneur, τρεῖς καιρούς : la fête des Azymes, la fête de la Pentecôte, la fête des Tabernacles. » *Deuter.*, XVI, 16. Voilà donc les signes et les temps. La lune marque les jours de la semaine et les mois; le soleil marque les saisons de l'année, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Ces lois demeurent inébranlables; Dieu a dit, et elles ont été arrêtées; il a ordonné, et elles ont été consolidées. Appliquez également ici votre intelligence. Quel est l'auteur de ces œuvres? Qui les a produites? Est-ce le Père? Nul ne le nie. Est-ce le Fils? Les hérétiques en conviennent également, quoique à tort. Ils disent, en effet : le Père a fait le Fils, et le Fils a fait tout le reste. Souscrirai-je à ce langage impie? Puisque d'inextricables liens enserrent la raison des hérétiques, interrogeons les prophéties. L'auteur de toutes ces œuvres reconnaît-il un être supérieur à lui, ou bien est-il le plus élevé de tous les êtres? Il suffit de leur propre langage pour déterminer leur chute.

4. Le Fils a tout fait, disent-ils; mais lui-même a été fait par le Père. — Dieu nous pardonne ce blasphème! car en vérité ce n'est pas sans frémir que l'on répète les propos des impies. Néanmoins imitons les médecins, portons la main sur les plaies afin de les guérir; l'Apôtre lui-même dit qu'il rappelle des sujets pénibles, non certes pour souiller sa langue, mais pour effacer les péchés. Ils disent donc : Le Fils a tout fait; mais il a été fait lui-même par le Père. Je demanderai aux prophètes quel est le créateur des cieux, et quelle est sa grandeur. Isaïe le grand prophète nous répond : « Voici ce que

Le Fils n'a point été créé.

dit le Seigneur, qui a fait le ciel et qui l'a consolidé; qui a fondé la terre et ce qu'elle renferme; qui donne le souffle au peuple qui l'habite et l'esprit à ceux qui la foulent : Je suis le Seigneur. Avant moi il n'y a point de Dieu, et après moi il n'y en a pas. Je suis Dieu, et il n'en est point d'autre. » *Isa.*, XLII, 5-6; XLIII, 10-11. Voilà ce que dit le Fils unique, celui qui a fait le ciel et la terre, celui qui, selon les hérétiques, aurait été créé d'abord, puis aurait créé tout le reste. Mais « le pécheur s'est trouvé pris dans les paroles de ses lèvres. » *Psalm.* IX, 17. « Parlez de la sorte, » dit le bienheureux Jérémie. A qui s'adresse-t-il? Aux Gentils. « Que les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre disparaissent de la face de la terre. » Le Seigneur « qui a fait les cieux dans son intelligence, » celui-là est le Dieu vivant et véritable. *Jer.*, X, 11; *Psalm.* CXXXV, 5. Si celui qui a fait le ciel est le Dieu véritable, comme les hérétiques reconnaissent dans le Fils le créateur du ciel et de la terre, quel sujet de lutte que les paroles du Christ, «... afin qu'ils vous connaissent vous le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ? » *Joan.*, XVII, 3. Quand le Sauveur s'exprimait en ces termes, soit par lui-même, soit par ses prophètes, il ne se proposait pas de mettre une opposition entre son Père et lui, mais ces paroles : « afin qu'ils vous connaissent vous le seul Dieu, » avaient pour but d'exclure les idoles faussement qualifiées de divinités. Aussi Paul disait-il : « Vous avez abandonné le service des idoles pour embrasser celui du Dieu vivant et véritable. » I *Thes.*, I, 9. Il appelle Dieu le Dieu véritable par opposition aux faux dieux; il l'appelle le Dieu vivant par opposition aux idoles qui n'avaient aucune vie. Pour moi, j'estime ou plutôt je crois que les morts s'indigneraient contre nous, s'ils nous entendaient traiter les idoles de morts. Vous faites injure à notre état, s'écrieraient-ils : on nous donne le nom de morts parce que nous avons vécu précédemment; mais ceux qui n'ont jamais vécu, de quel droit les qualifier de la même manière? « Périssent les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre! » — « Le Seigneur qui a fait les cieux dans son intelligence, » voilà le Dieu vivant et véritable. Quel est le Dieu vivant? Celui qui a fait les cieux.

Où sont maintenant les bornes marquées par les hérétiques? Leur impiété n'est-elle point précipitée? La fausseté de leurs opinions religieuses n'est-elle point évidente? Leur perversité n'est-elle point confondue? Vous êtes incapable de comprendre les œuvres du Créateur, et vous prétendriez scruter et dévoiler sa propre nature! Entendez le cri de David : « Que vos œuvres sont grandes, Seigneur! Vous avez tout fait avec une profonde sagesse. » *Psalm.* CIII, 24. Les prophètes exaltent les œuvres, les hérétiques rapetissent l'ouvrier. Certes il est grand par la sagesse, il est puissant par ses actes, celui qui avec l'eau a formé le firmament, car je ne puis pas détacher mon esprit de ce prodige. Le ciel n'est que de l'eau consolidée, et il porte de l'eau; ce sont les eaux qui le constituent, et il porte l'abîme. On peut trouver une image de cette chose merveilleuse. N'avez-vous pas vu des planches portées par l'eau, et elles-mêmes portant de la neige? L'hiver opère ce prodige, et Dieu ne l'opérerait pas! Il n'a pas donné au ciel la forme sphérique, comme le prétendent de vains discoureurs; il n'en a pas fait une sphère tournante. Savez-vous, demande le prophète, comment le soleil fournit sa carrière? « C'est Dieu qui a étendu le ciel comme un voile, et qui l'a déployé comme un pavillon. » *Isa.*, XL, 22. Assurément, nul d'entre nous n'a une foi assez faible pour s'en rapporter à ces imposteurs. Les prophètes affirment que le ciel a un commencement et une fin; c'est pourquoi le soleil marche et ne monte pas. « Le soleil sortit sur la terre, dit l'Ecriture, et Lot entra dans Ségor. » *Genes.*, XIX, 23. Il est donc incontestable, d'après l'Ecriture, que le soleil s'avance, mais sans monter. Il est dit encore : « Il sort de l'extrémité du ciel; » il ne monte pas. *Psalm.* XVIII, 7. Or, si le ciel est une sphère, il n'a pas d'extrémité; où trouver l'extrémité de ce qui est rond dans tous les sens? Et David n'est pas le seul à parler ainsi; le Sauveur s'exprime de la même manière. Ecoutez-le plutôt : « Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, il enverra ses anges avec une trompette et une voix

éclatante, et ils rassembleront ses élus d'une extrémité du ciel à l'autre. » *Matth.*, XXIV, 31.

5. Demandons maintenant où se couche le soleil, et où, la nuit, il poursuit sa course? D'après nos adversaires, sous la terre; et nous qui regardons le ciel comme une tente, quel est notre sentiment? Remarquez bien, je vous en prie, si nous sommes dans l'erreur, ou si la vérité de notre opinion ressort clairement, et si la réalité demeure d'accord avec notre hypothèse. Représentez-vous au-dessus de votre tête un pavillon déployé. Là serait l'orient, ici le nord, là le midi et là l'occident. Lorsque le soleil parti de l'orient arrive au couchant, il ne va pas se coucher sous la terre; mais franchissant les limites du ciel, il parcourt les régions boréales où il est caché par une sorte de muraille à nos regards, les eaux supérieures nous dérobant sa marche; et, après avoir parcouru ces régions, il retourne à l'orient. Et où se trouve la preuve de cette assertion? Dans l'Ecclésiaste, œuvre authentique et non interpolée de Salomon : « Le soleil se lève et le soleil se couche, y est-il écrit; en se levant, il se dirige vers le couchant, puis il tourne du côté du nord; il tourne, il tourne, et il se lève en son lieu. » *Eccl.*, I, 5. Du reste, c'est pendant l'hiver que vous constaterez cette marche du soleil du côté du midi, et son évolution dans la direction du nord; alors, il ne se lève pas au centre de l'orient, il incline vers le midi, et, suivant une ligne plus courte, il rend le jour plus court; une fois couché, il reprend sa direction circulaire, et les nuits alors sont plus longues. Nous savons tous, mes frères, que le soleil ne part pas toujours du même point. Comment donc les jours deviennent-ils plus courts? Parce que le soleil, pour se lever, se rapproche du midi; puis, au lieu de s'élever, il suit une voie oblique, et de là vient la brièveté des jours. Comme il se couche à l'extrémité de l'occident, il doit nécessairement parcourir la nuit l'occident, le nord, l'orient tout entiers, pour arriver aux limites du midi; de là forcément la longueur de la nuit. Lorsque l'espace parcouru et la rapidité de la marche sont les mêmes, les nuits alors sont égales aux jours. Après cela, il se rapproche du nord comme durant l'hiver il s'était rapproché du midi; il s'élève dans les hauteurs boréales et rend le jour plus long; par contre la courbe qu'il doit décrire la nuit étant plus courte, les nuits le deviennent également. Ce n'est pas là ce que les Grecs nous ont enseigné : cette doctrine, ils n'en veulent pas, et ils prétendent que le soleil et les astres poursuivent leur carrière sous la terre. Mais non, l'Ecriture, cette divine maîtresse, l'Ecriture nous conduit et nous dispense sa lumière.

Le Seigneur a donc fait le soleil, flambeau qui ne faiblit jamais; il a fait la lune, dont l'éclat brille et pâlit tour à tour. L'œuvre décèle l'ouvrier. L'ouvrier ne connaît point de défaillance, l'œuvre est également éternelle. La lune ne perd pas sa lumière, elle se dérobe seulement à nos yeux, image fidèle des hommes mortels. Songez aux siècles écoulés depuis son apparition. Et pourtant, lorsque la lune est nouvelle, nous disons : La lune naît aujourd'hui. Pourquoi ce langage? Parce que nous y voyons une figure de notre vie corporelle. La lune naît, croît, arrive à son apogée, pour décroître ensuite, diminuer et disparaître : et nous aussi, nous naissons, nous grandissons, nous arrivons à notre apogée; puis nous nous flétrissons, nous déclinons, nous vieillissons et nous nous évanouissons dans la mort. Mais, de même que la lune reparaît ensuite, nous ressuscitons également et une autre vie nous est réservée. C'est pourquoi le Sauveur, pour nous apprendre qu'à l'exemple de notre naissance sur la terre, une naissance nouvelle nous attend au delà de la tombe, s'exprime en ces termes : « Lorsque le Fils de l'homme sera venu lors de la Genèse nouvelle. » *Matth.* XIX, 28. La lune nous garantit donc la résurrection. Quoi! nous dit-elle, vous me voyez disparaître pour reparaître, et vous perdriez toute espérance! Le soleil lui-même n'a-t-il pas été créé pour nous, ainsi que la lune, ainsi que toutes les créatures? Qu'est-ce qui ne nous promet pas notre résurrection? La nuit n'est-elle pas l'image de la mort? Lorsque les ténèbres couvrent nos corps, vous ne reconnaissez plus personne. Souvent il vous arrivera de toucher de la main le visage de ceux qui

dorment, et vous ne savez pas de qui est ce visage-ci, de qui est celui-là; et vous le demandez, afin que la voix vous fasse reconnaître ceux que l'obscurité vous dérobe. De même donc que la nuit dissimule les traits de chacun, et que nous ne nous reconnaissons plus les uns les autres, fussions-nous tous ensemble; de même la mort survenant détruit les formes humaines et ne nous permet plus de les reconnaître. Parcourez les tombeaux, regardez les crânes qu'ils renferment; reconnaissez-vous à quelles personnes ils ont appartenu? Celui-là le sait qui les a formés; celui qui a livré ces corps à la dissolution sait d'où ils sont venus. Et vous n'admirez pas la vertu créatrice du Seigneur? Il existe une multitude d'hommes, et aucun n'est parfaitement semblable à l'autre. Vous auriez beau parcourir les extrémités de l'univers, vous ne trouveriez pas deux hommes qui se ressemblassent parfaitement; et, quand vous croiriez les avoir trouvés, il se présenterait dans les yeux ou le nez une différence qui justifierait cette étonnante vérité. Deux enfants sortent en même temps du même sein, et leur ressemblance est brisée.

Aucun homme n'est parfaitement semblable à un autre.

6. Mais celui qui a pu donner l'être à ces formes nombreuses quand elles n'existaient pas, comment ne pourrait-il pas, après les avoir livrées à la dissolution, leur donner une existence nouvelle? Ne faites pas, comme certains malheureux, de votre raison la mesure de la divine puissance. Ne croyez pas que Dieu soit incapable de faire autre chose que ce que vous concevez. Si sa puissance ne pouvait aller au delà de ma pensée, j'oserais dire : Dieu est bien petit, puisque mon esprit le mesure. Mais, s'il dépasse mon esprit, s'il défie ma pensée, le Créateur m'apparaît infini, et ses œuvres incompréhensibles. Interrogez les hérétiques sur les choses visibles, et bientôt ils comprendront leur impuissance. Dieu a dit : « Que le firmament soit, » et soudain sa parole a été accomplie; c'est une preuve de cette vérité, que lui en est le créateur. Aujourd'hui, sur le soir, nous laisserons le ciel dans une parfaite sérénité; puis nous nous lèverons en sursaut, et nous trouverons un autre ciel formé par les nuages. Ce sont encore des manifestations partielles de la divine puissance, que le spectacle du ciel obscurci et du firmament nouveau que les nuages ont formé. En rassemblant de la sorte si promptement les nuages, le Seigneur nous montre comment il a en un instant formé le ciel. Et que fait-il? Comment les nuées donnent-elles la pluie? Dieu a fait les nuées pareilles à des outres; il en use pour puiser les eaux de la mer qui sont salées; quand les nuées sont pleines, il modifie l'eau et il en arrose la terre. Qu'on nous explique comment un corps pesant peut être transporté dans les airs, comment les nuées puisent l'eau de l'océan; elles ne se vident pas sur-le-champ; elles volent là où les appelle le Seigneur, il est un ordre de Dieu qui les enchaîne et ne leur permet pas de produire la pluie avant que le signal soit donné. Que les nuages soient semblables à des outres, David le déclare quand il dit : « Il rassemble comme dans une outre les eaux de la mer. » *Psalm.* XXXII, 7. Remarquez ce qu'il y a d'étrange en ceci : Les eaux se rassemblent, une main éternelle, invisible, s'étend et les empêche de se répandre autrement que peu à peu. Telle une femme ourdissant une toile légère, répartit la laine en fils nombreux et variés; tel le Seigneur divise les eaux de l'immense mer en gouttes comparables à des fils et les verse ainsi à la terre.

Mais voici le point surprenant : si l'eau est livrée à elle-même, pourquoi ne se répand-elle pas aussitôt; et, si elle est emprisonnée, comment se répand-elle? Il est un instrument, fort imparfait assurément, mais propre cependant à vous mettre sur la voie d'une explication raisonnable. Je veux parler d'un instrument destiné à prendre de l'eau, lequel est percé dans sa partie inférieure : malgré cela, il contient une certaine quantité d'eau, et c'est l'eau même qui se trouve au-dessus qui fait l'office d'obturateur. De même le doigt éternel de Dieu est étendu sur les nuages, tantôt ouvrant, tantôt fermant ses trésors, afin d'en étendre le bienfait à la terre entière. Il le fait surtout dans les pluies d'automne quand il arrose toute la terre; il le fait quand il arrose tantôt cette contrée-ci, tantôt celle-là. De là ce langage du prophète : « Il

pleuvra sur une ville et il ne pleuvra pas sur l'autre. Une partie sera arrosée, et celle qui ne le sera pas se desséchera. » *Amos*, IV, 7. Ce n'est point le doigt de Dieu, mais sa volonté, qui dirige réellement ainsi les choses. Je n'ai employé cette figure que pour mettre ma parole à votre portée. Dieu ordonne, et la pluie ne tombe pas. « J'ordonnerai aux nuages de ne pas donner de pluie, dit-il dans l'Ecriture. — Que vos œuvres sont grandes et belles, Seigneur! Vous avez tout fait avec sagesse. » *Isa.*, V, 6; *Psalm.* CIII, 24. Avez-vous vu l'action créatrice de Dieu? Avez-vous vu comment il ferme la bouche des hérétiques, de ces hommes qui, dans une ignorance complète des créatures, prétendent connaître l'essence du Créateur? Tout obéit à la loi divine : le ciel demeure immobile, non qu'il se soutienne par sa propre puissance, mais parce que la loi de Dieu l'affermit. Lorsque je demanderai avec inquiétude comment le ciel a pu être formé d'eaux agglomérées, le bienheureux David dissipera mon embarras par ces paroles : « La parole du Seigneur a affermi les cieux. » *Psalm.* XXXII, 6. Et pourquoi ont-ils été affermis? Parce que l'eau en formait l'élément constitutif. On ne dit jamais d'un objet ferme et solide qu'il a été affermi; nul ne saurait le dire par exemple d'une pierre. Autre chose est être affermi, autre chose être ferme. Une chose est affermie, lorsque, molle naguère et sans consistance, elle forme un tout résistant. C'est pourquoi Pierre, après avoir guéri le paralytique, tenait ce langage : « Hommes israélites, pourquoi être étonnés; et pourquoi jeter sur nous vos regards, comme si par notre puissance ou par notre piété nous ayons rendu le mouvement à cet infortuné? Le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob a glorifié son fils Jésus; et par la foi en son nom, cet homme que vous voyez et que vous connaissez a été affermi. » *Act.*, III, 12-16.

Donc « la parole du Seigneur a affermi les cieux : » *Ps.* XXII, 6, sur sa parole, les nuées remplies d'eau raréfiée et désagrégée s'élèvent dans les airs. Remarquez encore, je vous prie : L'eau qui était amère ne l'est plus; les nuages puisent dans la mer, et les eaux amères qu'ils retirent de l'abîme deviennent douces et potables. Et nous aussi, le Christ nous a tirés des abîmes, et néanmoins nous ne perdons pas notre amertume. Qui donc a fait le ciel et la terre? Je prétends, moi, que c'est le Christ. — Et comment le prouvez-vous? — S'il n'eût point été le souverain de l'univers, il n'aurait pas dans l'Evangile commandé miraculeusement à toutes les créatures. Tous les éléments ont servi de matière à ses prodiges : la terre, la mer, l'air, le feu; tout montre en lui le Maître de ce qui existe. A la lumière du jour a succédé celle de la nuit. Le soleil brille, le flambeau du soir répand sa clarté; le jour finit, la nuit commence. A vous, quand vous verrez ce flambeau et ce soleil, de vous écrier : « Vôtre est le jour; vôtre est la nuit; c'est vous qui avez fait le soleil et l'aurore. » *Psalm.* LXXIII, 16. Mais ce flambeau qui brille n'interrompt pas notre discours; il faut que le soleil, dans sa carrière, n'obéisse qu'aux ordres du Christ, « car le soleil connaît le lieu de son coucher; » afin de montrer que le Christ est bien le Seigneur de toutes les créatures. *Psalm.* CIII, 19. C'est ce que Jean proclame : « Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » *Joan.*, I, 3. Mais, comme il convenait que son éclat se révélât par ses œuvres autant que par ses paroles, il dit à la mer : « Taistoi, rentre dans le calme; » et la mer se calme, et l'œuvre reconnaît son auteur. *Marc.*, IV, 39. Il parle à la mer, et elle se tait; au vent, et il s'apaise. Si ces éléments n'eussent point obéi, c'eût été une preuve que le Sauveur n'en était pas le créateur; s'il n'eût point été le créateur de l'eau, il ne l'eût point changée en vin; s'il n'eût point été le maître du ciel, une étoile ne l'aurait point annoncé du haut du ciel; s'il n'eût point été le maître du soleil, le soleil ne se fût point couvert de ténèbres au temps de la croix. Le Christ monte sur la croix, et le soleil voile sa face. O prodige! la créature ne peut supporter l'outrage fait au Créateur : le soleil s'obscurcit pour vous apprendre que sur la croix se trouve attaché le Maître du soleil. La terre tremble également pour vous apprendre que David parlait du Christ quand il disait : « Il regarde la terre, et à son regard elle tremble. » *Psalm.* CIII, 32.

Les miracles opérés sur les créatures prouvent la divinité de Jésus-Christ.



Les rochers se fendent pour que vous sachiez de qui le prophète avait dit : « Sa fureur fait sécher les princes de frayeur, et les rochers ont été percés par lui. » *Nah.*, I, 6. Les sépulcres s'ouvrent pour annoncer la résurrection, pour mettre le comble à la gloire du Dieu qui ressuscite.

7. Mais il ne faut point oublier les considérations pratiques. Voici donc le flambeau qui nous invite à dire : « Votre parole est un flambeau pour mes pieds, une lumière dans mon chemin. » *Psalm.* CXVIII, 105. Le soir descend et nous invite à dire : « Que ma prière monte comme l'encens en votre présence ; que mes mains élevées soient devant vous comme le sacrifice du soir. » *Psalm.* CXL, 2. Pourquoi pas comme le sacrifice du matin ? Ici appliquez votre esprit ; car ce que nous chantons, nous devons le comprendre. « Chantez avec intelligence, » nous dit David. *Psalm.* XLVI, 8. Moïse, ou plutôt le Seigneur, avait établi deux sacrifices, l'un du matin, l'autre du soir. Le matin on rendait grâces pour la nuit écoulée. Quiconque a été conservé la nuit, le jour venu en remercie le Seigneur. Le sacrifice du soir était pour le jour. Vous avez veillé sur moi durant le jour ; je vous remercie de ce jour tout entier. Le sacrifice du matin ne regarde pas celui qui durant la nuit s'est rendu coupable de péché. Telle est la raison de ce passage : « Que mes mains élevées soient devant vous comme le sacrifice du soir. » Vous vous présentez le soir, vous étendez les mains ; si elles en sont dignes, étendez-les sans crainte ; si elles n'ont point servi à écrire l'iniquité, à spolier les pauvres, à opprimer les orphelins, qu'elles s'élèvent en toute confiance. « Que mes mains élevées..... » Comme s'il disait : Voyez, Seigneur, mes mains sont pures. De même que le prévaricateur n'ose lever la tête et reste courbé sous le poids du remords ; de même sa main criminelle n'oserait s'étendre devant Dieu. Voyez donc si vos mains sont pures de toute iniquité ; dans ce cas étendez-les. Le patriarche Abraham ne voulut pas du marché honteux que lui proposait le roi de Sodome en ces termes : « Prends tout le reste ; laisse-nous les femmes. » *Genes.*, XIV, 21-22. Pour n'avoir rien à se reprocher il ne prit rien, et il put dire les mains pures : « J'élèverai mes mains vers le Dieu qui a fait le ciel et la terre. » Et il les éleva, car elles n'étaient pas souillées par un trafic infâme. Ces paroles, « que mes mains élevées..... » donnent lieu à ce commentaire de Paul : « Je veux que les hommes prient en tout lieu, qu'ils élèvent des mains pures, loin de tout esprit de ressentiment et de querelle. » I *Tim.*, II, 8. Le soir réclame de nous les œuvres du soir. Vous étendez vos mains : le Créateur scrute votre conscience. Arrive le matin ; si vos mains ou votre âme ne sont pas pures, vous n'osez même pas le matin lever les yeux ; c'est un fait d'expérience. Mais, lorsqu'on se maintient dans la pureté, avec quelle confiance on se présente devant Dieu ! c'est comme si on foulait le pavé de sa propre demeure. Ce qui donne le matin cette confiance, c'est une nuit passée chastement. De là ce mot du Roi-prophète : « Si je me suis souvenu de vous sur une couche, je pensais à vous le matin avec délices. » *Psalm.* LXII, 7. De mon côté je rends grâces à Dieu ; je n'oublie pas qu'il a bien voulu donner à ma voix la force qu'elle n'avait pas ; il a eu alors égard, non à mes mérites, mais à votre amour. Prions-le donc de cœur en toute vérité, afin de jouir de la paix, de nous présenter le matin avec confiance, d'échapper à la fureur des hérétiques, de suivre la foi orthodoxe, et de rendre gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Pourquoi le sacrifice du soir fut-il institué.

DISCOURS IV.

Du quatrième jour de la création.

1. Grâce à vos prières et à votre amour, le Seigneur a daigné soutenir hier notre voix faiblissante. Instruit par ma propre expérience de ce que peuvent l'amour et le zèle de la gloire de Dieu réunis, j'implorerai de vous le même secours, et je vous demanderai de solliciter pour nous la même faveur. Paul, ce vase d'élection, Paul par la bouche duquel le Christ même parlait, Paul en qui le Christ habitait et que l'Esprit saint conduisait, Paul implorait les prières de

ses auditeurs : « Mes frères, priez pour moi, leur disait-il, afin que ma bouche soit ouverte et que la parole lui soit donnée. » *Ephes.*, VI, 19. A plus forte raison nous qui sommes si peu de chose ou plutôt qui ne sommes rien, recourrons-nous à votre intercession, afin que les liens de notre langue soient brisés, et que notre bouche soit ouverte au langage de la vérité ; afin que la divine grâce prépare elle-même son instrument et lui suggère avec abondance les pensées convenables ; de telle sorte que l'orateur sacré ne soit pas le seul à être éclairé, et qu'il partage avec vous les célestes trésors. Reprenons donc la suite de nos idées.

Moïse le législateur a exposé avec ordre et enchaînement l'histoire de la création : il n'est pas moins convenable que nous exposions judicieusement les liens étroits qui rattachent les uns aux autres les sujets traités en premier, en second, en troisième lieu, et que nous présentions ainsi un récit enchaîné dans toutes ses parties. Le ciel était affermi, le firmament établi solidement, la mer était séparée de la terre, la terre apparaissait à découvert et venait de recevoir comme parure les fruits, les plantes, les arbres, les fontaines, en un mot tous les ornements convenables. La fécondité dont elle fut douée ne fut pas une fécondité ordinaire, mais une fécondité pleine de variété. Parmi ses productions, les unes lui servaient de parure, les autres étaient destinées à devenir la nourriture des hommes et des animaux, d'autres à fournir aux besoins de l'humanité. Ce n'est point le moment de passer en revue les productions diverses de la terre, notre discours prendrait des proportions qui le rendraient à charge à vos oreilles. Le ciel aussi avait reçu les embellissements qui le concernaient. Après cela Dieu en vient aux eaux et leur donne la vertu de produire des êtres vivants ; il la leur donne cette vertu, lui le grand et infiniment sage auteur de l'univers, lui qui par sa libre volonté et par son Verbe saint a fait toutes les choses. Vous avez vu la vérité de ces choses suivre la parole de la vérité même ; et ces mots prononcés par elle : « Que les eaux se rassemblent, » suivis de leur accomplissement ; ainsi que ces autres : « Que la terre produise. — Que les eaux produisent. — Qu'il y ait des corps lumineux. » Il serait trop long d'énumérer en ce moment toutes les œuvres dont le Verbe est l'auteur. Laissant de côté ces œuvres antiques, venons-en à celles du Nouveau Testament, dont seul il est l'auteur. C'est lui qui a fait celles-là, et qui a fait en même temps les œuvres nouvelles, comme l'affirme Jean l'Evangéliste en ces termes : « Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » *Joan.*, I, 3. Comment en un discours embrasser parfaitement un si vaste sujet? Mais reprenons la suite des idées.

Le sage auteur de la nature, nous l'avons déjà dit, a orné en premier lieu ce qu'il avait créé en premier lieu ; ce qui avait été fait en second lieu a été également orné en second lieu ; en un mot, le Seigneur s'est conformé, pour l'ornement de la création, à l'ordre qu'il avait suivi dans la production des diverses parties. Et quel a été en cela son dessein? Peut-être se proposait-il de nous enseigner les limites respectives des divers éléments, afin de nous apprendre à les exposer dans l'ordre qui les distingue. Il avait formé d'abord le ciel supérieur ; puis, la terre ; en troisième lieu, le firmament ; en quatrième lieu, il avait réuni les eaux en un même endroit. Or, ce qu'il avait formé en premier lieu, il l'orna en premier lieu. Mais c'est la terre qu'il a tout d'abord ornée, dira quelque esprit méticuleux, et la terre n'a été formée que la seconde ; et là-dessus il voudra me convaincre de contradiction. Nous lui répondrons que présentement il ne nous est encore échappé aucune contradiction, et que nos paroles sont de tout point d'accord avec elles-mêmes. C'est avant le firmament, lequel fut formé postérieurement au ciel supérieur, le second jour, que la terre reçut les ornements qui lui étaient destinés ; et cela, pour que l'ordre naturel ne fût point méconnu. Quand la terre eut pour l'embellir les plantes et les fruits, quand le soleil, la lune et le chœur des astres eurent orné le ciel, Dieu s'occupa des eaux. Et que raconte l'historien? « Et Dieu dit : Que les eaux produisent des reptiles à âme vivante, et des oiseaux qui volent sur la terre sous le firmament du ciel. » *Genes.*, I, 20. Admirez la vertu sans

bornes attachée aux paroles que prononce le Seigneur : « Que les eaux produisent... » La parole, c'est le travail de Dieu. Pour moi, je crois même que l'œuvre a prévenu la parole ; car la puissance divine va plus vite que la voix. La parole n'avait pas encore retenti, que chaque partie de l'univers avait reçu ses ornements respectifs. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'à chacune le Seigneur a donné un double ornement : ainsi au firmament il a donné les astres et la rosée ; quant à ces astres mêmes, l'utilité en est variée, comme l'établit le texte sacré que nous vous avons expliqué dans la mesure de notre savoir, sinon dans une mesure digne du sujet, et sur lequel il serait actuellement inopportun de revenir.

2. De même donc que le Créateur avait donné à la terre les semences et les plantes, il donne aux eaux les poissons et les volatiles : « Que les eaux produisent des reptiles à âme vivante et des oiseaux qui volent. » Il désigne les poissons sous le nom de reptiles, parce que les poissons rampent plus qu'ils ne marchent. Et voilà pourquoi David, suivant les traces du législateur des Hébreux, disait : « La mer est profonde et vaste ; là s'agitent des reptiles sans nombre. » *Psalm.* CIII, 25. Chose étrange que celle-là ! et j'en dis autant de cette disposition et de cette parole du Seigneur. Et pourquoi? Parce qu'il est l'auteur de tout ce qui existe. Le passé aussi bien que le présent et l'avenir sont devant ses yeux plus clairement que devant nos propres yeux les objets qui les touchent. Comme il devait se servir des eaux pour donner au monde la vie principale, il commanda aux premières eaux de produire des êtres vivants, vous enseignant par là où se trouve la source de la vie. Pour moi, en voyant les illuminés sortir des eaux saintes, après s'être présentés au baptême couverts de péchés comme autant de reptiles, puis emporter avec eux la vie éternelle, je vois le législateur suprême s'écrier : Que les eaux produisent des fidèles, naguère à l'état de reptiles, maintenant âmes vivantes. Et où en trouvons-nous la preuve? En ce que les hommes qui viennent laver dans ce bain spirituel leurs iniquités passées, reçoivent ce nom de reptiles. On accourt en foule au baptême de Jean ; et le précurseur de leur dire : « Serpents, race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir? » *Matth.*, III, 7. Lorsqu'une âme, après avoir passé plusieurs années dans l'iniquité, se présente au baptême pour y déposer ses souillures, n'est-ce point la réalisation éclatante de cette parole du Seigneur : « Que les eaux produisent des reptiles à âmes vivantes, et des oiseaux qui volent? » Une double grâce est le partage de l'élu : son âme reçoit à la fois et la vie et des ailes qui lui permettent de monter jusqu'à la céleste voûte, d'y converser avec les anges, et de prendre rang parmi les phalanges célestes. « ..... Et des oiseaux qui volent sur la terre sous le firmament du ciel. » — « Sur la terre, » par le corps ; mais dans les cieux par les mœurs. Ce n'est point une explication purement allégorique que nous donnons ; elle est fondée sur l'histoire ; car autre chose est d'introduire de force l'allégorie dans l'histoire, autre chose de mettre en œuvre une allégorie dans laquelle l'histoire est respectée. La preuve que le mot reptiles désigne également les oiseaux qui hantent la mer, le passage suivant la fournit : « Et Dieu fit les grands poissons, et tous les reptiles à âme vivante que l'eau a produits, et les volatiles ailés. » *Genes.*, I, 21. Y a-t-il donc des volatiles qui n'aient point d'ailes? pourquoi dire alors : « Des volatiles ailés? » Le mot « voler » signifie dans le cas présent s'étendre, dans le sens d'étendre les mains. Nous trouvons ce mot employé par le prophète quand il dit : « Tout le jour, j'ai étendu mes mains vers ce peuple incroyant et rebelle. » *Isa.*, LXV, 2. On conçoit donc que l'on appelle volatiles les êtres qui rampent et s'étendent ; et de là ce verset où David parle des « serpents et des volatiles ailés. » *Psalm.* CXLVIII, 10.

Dieu voit le passé, le présent et l'avenir.

Le baptême efface tous les péchés.

« Dieu fit donc les grands poissons, » les dragons monstrueux qui habitent la mer. Les autres interprètes lisent : « Dieu fit les grands dragons ; » ils ne disent point « poissons, » mais « dragons. » C'est que le premier des êtres vivants qui ait été produit dans la mer est le dragon. C'est pour cela que David disait : « Louez le Seigneur sur la terre, dragons et abîmes. — Voilà la mer vaste et profonde ; là vivent des

reptiles sans nombre, des êtres vivants petits et grands; les navires en traverseront les flots. Là se trouve le dragon que vous avez créé pour se jouer dans l'abîme. » *Psalm.* CXLVIII, 7; CIII, 25-26. Ailleurs il s'applique à montrer qu'il n'y a pas qu'un dragon dans les eaux, et qu'un grand nombre y habite : « C'est vous, dit-il, qui avez brisé dans l'eau les têtes des dragons. » *Psalm.* LXXIII, 13. — « Et Dieu fit les monstres marins. Et Dieu vit que toutes ces choses étaient bonnes. » Que signifie ce mot « bonnes? » Est-ce à cause de la multitude? Cependant lorsque Dieu eut fait le soleil, la lune, les étoiles, bien que ces œuvres fussent en nombre considérable, « il vit, dit l'Ecriture, que c'était bien. » *Genes.*, I, 10. Nombreuses sont les étoiles; impossible de les compter; et il n'est pas écrit : « Dieu vit qu'elles étaient bonnes, » mais : « Dieu vit que c'était bien. » Pourquoi? Parce que les astres, malgré leur multiplicité, ont tous pour principe la même lumière, et servent tous au même but; leur fonction est d'éclairer. Ici, au contraire, se présentent des reptiles, des poissons, des volatiles d'espèces très-variées; car autre est la nature des volatiles, autre celle des reptiles, autre celle des poissons; c'est pourquoi l'écrivain sacré dit : « Et Dieu vit que ces choses étaient bonnes. » L'éloge est en rapport avec la variété des œuvres. « Et Dieu les bénit, disant : Croissez et multipliez-vous, et remplissez les eaux, et que les volatiles se multiplient. » *Genes.*, I, 22.

3. Pourquoi, lorsqu'il eut créé les étoiles, ne les bénit-il pas? pourquoi, lorsqu'il eut créé les plantes et les arbres, ne les bénit-il pas? Il bénit une partie de ses œuvres, et il ne bénit pas les autres. Quel a pu être le mérite de celles-là? Ecoutez-bien : Les étoiles restent telles qu'elles ont été faites dès le principe; elles ne sauraient gagner ni en nombre, ni en grandeur; et c'est parce qu'elles devaient demeurer dans l'état où elles avaient été faites, que toute bénédiction destinée à les multiplier leur était inutile. Les êtres, au contraire, qui se multiplient en se succédant, et qui n'ont d'accroissement qu'à ce titre, avaient un besoin indispensable de cette bénédiction. Je vais répéter cette raison, afin que mes paroles se gravent profondément dans votre esprit; car ce n'est pas la plante dont les racines n'ont été qu'à peine et comme au hasard enfoncées dans la terre, qui sera solidement établie; mais celles dont les racines y auront été profondément engagées et avec toute sorte de précautions. La bénédiction divine, encore une fois, n'était donc pas nécessaire aux étoiles, puisqu'elle ne devait pas leur conférer le pouvoir de se multiplier. En revanche, elle était indispensable aux oiseaux, aux poissons, à l'homme même, afin de se perpétuer. Là où cette façon de se multiplier est dans la nature des choses, la bénédiction divine devient nécessaire absolument; là où, dis-je, une multitude doit sortir de quelques êtres, et où ce qui est petit doit devenir grand. Maintenant que nous connaissons la raison de cette bénédiction, nous pourrons passer à l'explication des autres expressions de l'Ecriture. « Croissez, » dit-elle, parce que les créatures étaient petites; « multipliez-vous, » parce qu'elles étaient peu nombreuses; « remplissez les eaux, » parce qu'elles ne les occupaient qu'en partie. Nous aurons à examiner plus tard pour quelle raison les poissons, les oiseaux et les hommes ont été favorisés de cette bénédiction, tandis qu'il n'en est pas de même des autres animaux. En attendant, reprenons, comme nous l'avons promis, la suite du texte sacré.

« Et Dieu dit : Que la terre produise des êtres vivants. » *Genes.*, I, 24. De la sorte, le Seigneur confère à la terre un double honneur : en premier lieu, il lui fait produire les semences et les plantes; en second lieu, les animaux; et cela, non sans raison, mais parce qu'elle devait servir à l'homme de séjour; et non-seulement pour ce motif, mais comme elle devait fournir à l'homme sa nourriture, Dieu honore en elle la mère et la nourrice de cette noble créature. Voyez à présent l'ordre qu'il a suivi. D'abord, il prépare les aliments, puis il produit les êtres auxquels ces aliments sont destinés. Ainsi en agit-il envers l'homme : il commence par lui préparer la maison, puis il y introduit le chef de la famille. « Que la terre produise des êtres vivants. » Comment des êtres vivants sont-ils produits par la terre qui est inanimée? Comment a-t-elle pu produire le lion rugissant, le cheval rapide, le

bœuf robuste, l'âne si propre aux fardeaux? Comment expliquer ces différences entre les animaux? Comment d'un principe sans âme tant d'âmes ont-elles pu sortir? Les hérétiques acceptent sans difficulté que la terre, tout inanimée qu'elle est, produise des êtres animés; mais, si on leur dit que Dieu a engendré de sa propre substance, les voilà qui entassent subtilité sur subtilité, et qui s'écrient : Donc il a été divisé, donc il a souffert, et autres choses semblables. Ce n'est point ici le lieu de réfuter tous les propos qu'ils tiennent contre le Fils unique, ou plutôt contre leur propre salut. Dieu n'a pas plus à perdre lorsqu'on le blasphème qu'à gagner lorsqu'on le loue; à moins que vous ne regardiez comme un gain pour Dieu notre salut. En lui se trouvent tous les biens; au-dessus de tous les besoins, indépendant de qui que ce soit, c'est lui qui enrichit toutes les créatures. Et qui pourrait donner à Celui qui est la source de tous les biens, et dont la bonté est l'arbitre unique de tout ce qui existe? « Tous les êtres sont devant vous dans l'attente, disait David : vous ouvrez votre main, et vous comblez tous les êtres vivants de bénédictions. » *Psalm.* CIII, 27; CXLIV, 16.

Réfutation des Ariens.

Mais terminons le sujet que nous avons entrepris : l'ordre le demande, et nous serons heureux de le faire. La terre produisait donc, sur le commandement du Seigneur, ce qu'elle n'avait pas; la nature divine et sans tache n'engendrerait pas ce qu'elle contient! Cependant, que l'on n'aille pas se prévaloir de notre langage humain pour dire : Voyez-vous comment votre docteur lui-même reconnaît la priorité du Père sur le Fils? Qu'on excuse plutôt nos paroles : hommes et n'ayant qu'une langue terrestre, nous parlons à d'autres hommes de cette nature divine qui surpasse toute intelligence. Enfants des hommes, c'est à parler en hommes que nous avons été formés. Et nos adversaires, ils ignorent, les malheureux, qu'ils s'expriment sur Dieu en un langage indigne de lui. Remarquez bien leur perversité : soulèvent-ils quelque difficulté, ils mettent en œuvre les raisonnements humains. Ainsi, tout ce qui est engendré, vous diront-ils, a eu un commencement d'existence. — Comment? — Ils répondent aussitôt : Vous qui avez été engendré, n'avez-vous pas commencé à exister? N'en est-il pas ainsi de votre père, de votre aïeul? — Si vous inférez de leur raisonnement quelque autre raisonnement capable de porter à leur opinion insensée un coup mortel, ils répliquent astucieusement : Il s'agit de Dieu, et vous m'opposez des raisonnements humains! De sorte qu'ils recourent à des raisonnements ordinaires pour établir leur pernicieuse doctrine, et ne veulent plus de ces raisonnements quand leur doctrine est réfutée.

Réfutation des impies.

4. Mais, disent-ils souvent, peut-on à la fois exister et naître? Et si je vous prouve que l'Ecriture affirme pareille chose, non-seulement de Dieu, mais des hommes eux-mêmes, que me répondrez-vous? Quand elle parle des enfants du bienheureux Abraham, elle parle de leur naissance, non pas comme s'ils n'eussent point encore existé, mais comme s'ils eussent existé auparavant. Abraham engendra Isaac; Isaac engendra Jacob; Jacob engendra Lévi, père de la tribu sacerdotale. Lorsque Melchisédech vint au-devant d'Abraham, l'Apôtre explique ce fait d'une façon théologique et dit : « Melchisédech vint alors au-devant d'Abraham et le bénit; » puis il ajoute : « Et de cette manière Lévi, qui reçoit la dîme des autres, paie, pour ainsi parler, sa propre dîme par l'intermédiaire d'Abraham; car il était déjà en Abraham. » *Hebr.*, VII, 1-10. Voilà donc un mortel qui existait avant d'être engendré. La racine étant pleine de vie, le fruit est mis sur le même pied que la racine. Or, quand il n'est question ni de souffrance, ni de succession, ni de grossesse, ni d'enchaînement de passions humaines, on se refuserait à admettre que l'Etre est né de l'Etre et qu'il demeure éternellement! — S'il a été engendré, poursuit-on, comment peut-il toujours avoir été? Car quiconque est engendré a un commencement. — Bien des conditions chez nous sont requises pour le nom de père. Supposons un jeune homme désireux de se marier. Il est d'abord prétendant, puis fiancé, puis enfin mari : vient-il à engendrer, il reçoit le nom de père; mais, s'il n'a point d'enfants, quelque nombre d'années qu'il passe avec sa femme, il ne sera jamais traité de père.

De même pour la mère : elle est d'abord sollicitée, puis fiancée, puis épouse enfin ; elle devient enceinte, elle porte un fruit dans son sein ; mais, si ce fruit ne paraît pas à la lumière, elle ne reçoit pas le nom de mère. Encore que la racine porte son fruit, si l'enfant, par sa naissance, ne confère ce titre de mère comme récompense de ses souffrances à celle qui lui donne le jour, cette dernière ne sera jamais ainsi qualifiée.

Tel est l'ordre établi par la sagesse divine, afin que les parents ne traitent pas leurs enfants avec hauteur, et que le père ne dise point à son fils : C'est moi qui t'ai donné la vie, c'est à moi que tu dois la lumière, c'est grâce à moi que tu jouis de l'existence. A ce langage, l'enfant répondra sur-le-champ : Si je jouis de la lumière à cause de vous, c'est à cause de moi que vous êtes devenu père. De même il dira à sa mère : C'est à vous que je dois d'être fils, c'est à moi que vous devez d'être mère. C'est entre nous une communication de faveurs réciproques. L'enfant non plus n'est point formé sur-le-champ : le sperme et le fœtus précèdent toujours son apparition en tant que fils. A toutes ces choses il faut du temps, à toutes ces choses il faut de la souffrance, telle est la loi de la nature corporelle. Mais, quand la nature génératrice est incorporelle aussi bien que l'être engendré, de quel droit viendra-t-on dire : Il était donc avant que d'être, avant que d'être engendré ?

Voici ce que nous disons : Si Dieu est toujours le même, s'il est incapable d'aucun accroissement, il est donc Père de toute éternité. S'il est toujours père, toujours il engendre son fils ; conséquemment, le Fils est coéternel au Père. Nous affirmons que le Fils a été engendré sans aucune des imperfections qui signalent la génération des créatures ; mais expliquer le mode de cette génération, nous ne le saurions pas. D'ailleurs, la vraie science consiste à reconnaître que nous ignorons les choses au-dessus de notre nature. Nous adorons le Fils ; mais la nature divine n'est point le sujet de notre indiscrète curiosité. Si le Fils eût été engendré par un homme, sa génération eût été une génération humaine ; si le Père eût eu un corps, il eût engendré selon les lois de la nature corporelle. Mais, s'il n'a point de corps, ne l'astreignez pas à des conditions qui n'affectent que des natures différentes de la sienne. Cependant, objecte-t-on, il a engendré de sa propre nature, avec passion, par communication, par écoulement. — Les choses terrestres me fournissent une preuve du contraire. La vigne engendre, l'olivier engendre, l'eau engendre également, non comme nous engendrons nous-mêmes, mais conformément aux lois particulières qui les régissent. Toute femme que Dieu appelle à l'honneur de la maternité, commence par devenir grosse ; l'enfant né, la grossesse disparaît. Il n'en est point de même de l'arbre. Tant qu'il n'a pas engendré, il ne grossit pas ; c'est après seulement qu'il grossit, que le fruit se développe, que ses racines se multiplient sans que la racine préexistante et le fruit engendré en souffrent aucune diminution. Ainsi la vigne engendre suivant des lois différentes des lois de la nature humaine ; et quand on vous parle de la génération en Dieu, vous allez attribuer nos misères à cette nature qui dépasse infiniment la nôtre !

5. « Et Dieu dit : Que la terre produise des êtres vivants selon leurs espèces, des quadrupèdes, des reptiles, des bêtes farouches. » *Genes.*, I, 24. Par le mot quadrupèdes sont désignées les bêtes de travail domestique ; par les mots reptiles et bêtes farouches, les serpents et les dragons. Dans la première catégorie rentrent non-seulement les bêtes qui portent le joug, mais aussi les bêtes de somme. Toutes celles qui se nourrissent de foin, soit bœufs, soit brebis, sont comprises sous le terme générique de κτῆνος ; et cela parce qu'elles sont la propriété, κτῆμα, de l'homme. Que les brebis et les bœufs soient désignés sous le nom de troupeaux, le passage suivant de l'Ecriture l'atteste : « Et il avait des troupeaux de brebis et des troupeaux de bœufs. » *Genes.*, XXVI, 14. La terre était sortie de sa solitude ; elle était couverte de fruits, elle produisait les animaux ; de sorte qu'elle n'avait plus à attendre que le chef de la famille. Le ciel aussi avait été magnifiquement paré, le globe brillait des ornements les plus variés, la mer était peuplée d'êtres vivants, une infinité d'oiseaux s'agitaient dans les airs. Tout était prêt, l'homme

seul n'existait pas encore. C'est un honneur pour lui, et non une injure d'avoir été formé le dernier; on prépare d'abord la maison : une fois qu'elle est prête, on y introduit le chef de la famille. Dieu en toute chose agit avec une sagesse et une mesure parfaites; il assigne à tout une fin. Voyez l'ordre auquel il se conforme. Il commence par créer l'herbe et le foin, puis les animaux qui s'en nourrissent. Et en effet, s'il n'y eût point eu de quoi les nourrir, la création des animaux eût été prématurée, puisqu'ils eussent été exposés à une disette complète. Dieu fait donc les aliments, et ensuite seulement les êtres auxquels les aliments sont destinés; il fournit d'abord aux besoins de ses créatures, et ce n'est qu'après qu'il introduit ces créatures dont il a prévenu les besoins. Ainsi a-t-il fait pour les Ecritures. Comme elles annonçaient le Christ, Dieu les a données avant le Christ, et après seulement a paru Celui qu'elles annonçaient. Les témoignages paraissent d'abord, afin que l'on crût en Celui que concernaient ces témoignages. La loi paraît d'abord, afin de faire connaître le législateur. Les prophètes paraissent d'abord, afin de signaler Celui qu'ils annonçaient dans leurs prophéties.

Ordre de la création.

Les Ecritures sont entre les mains des Juifs.

Et admirez la sagesse du Seigneur : ce n'est pas seulement dans son Eglise que se trouvent les écrits des prophètes; ils sont encore entre les mains des Juifs : Dieu a permis qu'ils les possédassent pour leur confusion, ces Juifs indignes, impies et ennemis du Christ. Dans quel dessein l'a-t-il permis, au lieu de les en dépouiller? Le dessein en est évident, et il n'est pas besoin de longs raisonnements. Il voulait que notre prédication défiât toute suspicion. Si nous étions les seuls à posséder les prophéties, un incrédule aurait le droit de s'inscrire en faux contre nous. Aurions-nous osé mettre en avant le témoignage de Moïse, celui d'Isaïe ou de tout autre prophète sur le Christ et sur les choses qui devaient signaler son avénement, on eût pu nous répondre : Et où est la preuve de la mission prophétique de Moïse? Comment savoir qu'il a tenu ce langage? Vous le prétendez, vous chrétiens, pour les besoins de votre cause, et vous inventez des prophètes, et vous alléguez des noms sans réalité. Est-ce là pour nous une raison de nous soumettre à ces témoignages? — Mais en ce moment, quelques raisons que semble alléguer un adversaire, toute portée sérieuse leur est ravie, parce que les textes que nous invoquons pour prouver la vérité de notre doctrine se trouvent entre les mains des Juifs. Comment, dans ce cas, ne pas réfuter aisément toutes ces vaines difficultés? Dieu a donc permis que les Juifs fussent comme nous possesseurs des saints Livres, afin que nos ennemis n'aient pas le droit de nous tenir le langage indiqué tout à l'heure; afin que, si l'on refuse d'ajouter foi à mes paroles, sous le prétexte que j'aurais imaginé ces témoignages en faveur de mes croyances, on soit obligé de s'incliner devant la déposition de nos ennemis mêmes. Interrogez un Juif, non pas un Juif vulgaire et sans lettres, mais un Juif instruit sur la loi et lettré : Le Christ existe-t-il? Il ne vous répondra pas que le Christ n'existe pas. Il vous dira seulement que le Christ existe, mais qu'il n'est pas celui que vous prétendez, qu'il est un personnage différent. De telle sorte il admet le fond de la doctrine, et la personne est seule mise en question.

Et vraiment autre chose est une négation portant sur le droit, autre chose la négation portant sur la personne. Supposez que l'on me réclame une dette, il est bien différent de répondre : Je ne dois rien, ou bien : Je ne vous dois rien à vous, c'est d'un autre que je suis le débiteur; car dans ce cas-ci, la dette est un fait non contesté. De même, les Juifs ne contestent pas la réalité du Christ; ils contestent seulement que ce soit celui que nous prêchons, et, reniant le Christ véritable, ils en sont réduits à admettre un faux Christ. Remarquez, je vous prie, le législateur Moïse faisant mention, à propos de la formation de l'homme, du Fils et de sa connaissance. Il avait dit : « Que le firmament soit, que la terre produise, que les eaux produisent. » Mais, venant à l'homme, il s'exprime en ces termes : « Et Dieu dit : Faisons l'homme. » Je demande au Juif : Si Dieu est seul, et s'il n'a pas avec lui le Fils auquel nous croyons, s'il n'a pas le Saint-Esprit que nous adorons, à qui donc adresse-t-il ces paroles : Faisons l'homme? Il lui suffit d'un

acte de volonté pour faire le ciel, la terre et tout le reste. Lorsqu'il s'agit de faire l'homme, se proposant de nous laisser entrevoir la réalité du Fils, il parle en ces termes : « Faisons l'homme; » et par là il montre assez que le Fils a pris également part à la création des œuvres précédentes. Dans leur embarras, dans l'impuissance de rien changer à des expressions si claires, les Juifs répondent que Dieu s'adresse aux anges : ne pouvant nier que le langage ait été tenu, ils s'efforcent de le nier d'une façon indirecte. A qui donc le Seigneur a-t-il dit : « Faisons? » Aux anges, répondent-ils. — Je leur demande maintenant : Lesquels sont les plus grands, les anges ou les hommes? Les anges assurément. Même quand nous sommes arrivés au faîte de la vertu, nous ne les surpassons pas, nous sommes seulement leurs égaux. Leur nature est de beaucoup supérieure à la nôtre; de beaucoup leur condition incorporelle les élève au-dessus de nous.

6. Ecoutez sur ce point le témoignage de David : « Qu'est-ce que l'homme, pour que vous vous souveniez de lui? Qu'est-ce que le fils de l'homme, pour que vous le visitiez? Vous l'avez abaissé un peu au-dessous des anges. » *Psalm.* VIII, 5-6. Il est donc incontestable que nous sommes inférieurs aux anges; ils sont au-dessus de nous, et nous au-dessous d'eux. Mais si Dieu, quand il a voulu créer l'homme, qui est inférieur aux anges, a dû recourir au conseil et à l'aide des anges, à plus forte raison quand il a créé des êtres d'une dignité plus haute; car ce n'est point un ange qu'il a créé, mais des milliers et des milliers d'anges; et, de même qu'il fit en même temps toutes les étoiles, de même il fit en même temps les anges et les archanges, dont le nombre surpasse toute appréciation, si bien que Daniel s'écrie : « Dix mille millions le servaient, et mille millions se tenaient devant lui. » *Dan.*, VII, 10. — Lors donc que le Seigneur a créé ces dix mille millions d'anges et ces mille millions d'archanges, il n'aurait pas eu besoin d'aide et de conseil; et pour former l'homme, qu'il tire de l'argile, il aurait consulté, il aurait adressé la parole à un tiers, il aurait pris conseil! « Qu'est-ce que l'homme? » Un peu de terre prise de la terre, un peu de cendre et de poussière. « Je ne suis que terre et que cendre, » *Genes.*, XVIII, 27, disait Abraham, publiant ainsi la vileté de sa nature. Et les anges, que sont-ils? Des natures spirituelles, des natures de feu? « Dieu fait des esprits ses anges, chantait le Roi-prophète, et ses ministres d'un feu brûlant. » *Psalm.* CIII, 4. En sorte que pour créer ces natures de feu, ces esprits intelligents et incorporels, il ne lui aurait fallu recourir à aucun conseil, à aucune aide, à aucune activité subsidiaire; tandis que, pour former un être tiré de la terre, un être misérable, vil, destiné à bientôt disparaître, à se dissoudre dans le sépulcre, à être emporté par le temps, il aurait pris conseil, il aurait soumis la chose à l'examen?

Certainement, réplique-t-on, il est naturel que le Seigneur, dont la bonté n'a pas de mesure, demande à ses serviteurs présents : Que convient-il de faire? quel parti prendrons-nous? — Je n'en disconviens pas, et je vous accorde, tant votre argumentation est redoutable, que ces mots : « Faisons l'homme, » ont été adressés aux anges. Vous avez bien entendu le Seigneur dire : « Faisons; » mais ce qu'il ajoute : « A notre image et à notre ressemblance, » vous ne le savez donc pas! Il me suffit de ce seul passage pour fermer la bouche des Juifs aussi bien que celle des hérétiques. Le Juif, car l'hérétique, qui est un juif véritable, qui est même pire, — et si les Juifs ont crucifié le corps visible du Sauveur, les hérétiques font une guerre acharnée à son invisible divinité, pour ne pas dire à leur propre salut, — ont entrepris une tâche impossible : aussi expient-ils en partie jusqu'à ce jour ce forfait, et leur race est-elle dispersée dans tout l'univers, en attendant le jugement universel où pleine justice sera faite. En effet, Dieu saura bien au temps marqué tirer vengeance de leur impiété.

A quel propos vous ai-je parlé comme je l'ai fait ? car je veux reprendre la suite de nos idées. Ni l'hérétique ni le Juif n'osent dire que les anges et Dieu ont une même image et une même ressemblance. Est-ce que les anges qui ont été créés ont coopéré à l'œuvre créatrice du Seigneur? Ils n'étaient que ses ministres; ils chantaient ses louanges, lui ren-

daient grâces ; ils n'ignoraient pas qu'ils avaient été créés, qu'ils n'existaient pas avant que le souffle de la divine bonté leur eût donné l'existence; et ils restaient dans une contemplation extatique, considérant les êtres que Dieu créait après eux. Ils voyaient le ciel tiré du néant, et ils étaient ravis; ils voyaient la mer séparée de la terre, et ils étaient dans l'admiration ; ils voyaient la terre couverte d'ornements, et ils étaient saisis de stupeur. Non, les anges n'ont point coopéré à la création, ils n'ont fait que l'admirer, et Dieu le déclare quand il dit à Job: « Lorsque je créai les étoiles, tous les anges chantèrent mes louanges et ma gloire. » *Job*, XXXVIII, 7. « Faisons l'homme. » Ce langage suppose une personne qui parle et une qui écoute. Admirez l'éclat permanent de la foi orthodoxe : le soleil aussi, quand il paraît, brille d'un éclat radieux. « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » La distinction des personnes, l'unité de la substance sont parfaitement sauvegardées. « Faisons l'homme à notre image, » et non « à nos images ; » car il n'y a pas l'image du Père et l'image du Fils. « Faisons l'homme : » ces mots désignent la pluralité des personnes ; « à notre image : » ceux-ci leur consubstantialité. Quel est donc le coopérateur de cette œuvre admirable, et celui auquel est adressé ce magnifique langage? Les Juifs se lèvent ici contre nous, et l'on a beau les réfuter, ils persistent dans leur impudence; les hérétiques, de leur côté, se laissent emporter par leur folie : la vérité est attaquée, mais la doctrine de la piété demeure triomphante et invincible.

Ces mots *Faisons l'homme* nous dévoilent la Trinité et l'unité en Dieu.

7. Comment donc connaîtrons-nous celui à qui il a été dit : « Faisons l'homme? » celui conséquemment duquel le Seigneur prend conseil, puisque ce langage : « Faisons, » suppose qu'un conseil va être donné? Or, le bienheureux Isaïe, parlant du Fils unique de Dieu devenu homme pour nous, disait ce qui suit : « Un enfant nous est né, un fils, un petit enfant nous a été donné. » *Isa.*, IX, 6. Celui qui n'était point enfant est né ; celui qui était le Fils a été donné. « Et il sera nommé l'ange du grand conseil. » Il s'agit du nom de cet enfant, Fils par sa divinité, enfant par son humanité : « ... l'ange du grand conseil, l'admirable, le conseiller. » Si vous vous contentez, ô prophète, d'appeler ange du grand conseil celui à qui le Seigneur a dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, » vous ne caractérisez pas suffisamment sa dignité. Moïse aussi fut élevé au rang de conseiller; car il donnait un conseil quand il parlait ainsi à Dieu : « Ne les exterminez pas, afin que les nations ne disent pas : Il ne pouvait point multiplier leur postérité ; alors il les a fait mourir. » Ne vous bornez donc pas, pour caractériser sa dignité, à ce titre de conseiller : ce titre, bien que plusieurs personnages le méritent, ne le vulgarisez pas, pour ne pas faire injure à celui qui le mérite par excellence. — Oui, reprend le prophète, vous ne connaissez pas encore la grandeur de celui qui nous occupe. — Ecoutez donc ce qu'Isaïe ajoute comme explication de ce qui précède : « Il sera nommé l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort. » — C'est à bon droit qu'il attribue la force à Dieu. Pourquoi ? De même que la dignité du conseiller unique n'a pas dû souffrir de l'existence de plusieurs conseillers; de même, quoiqu'il y ait eu plusieurs dieux, — il est écrit : « J'ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes tous des fils du Très-Haut; » et Dieu disait à Moïse : « Je t'ai établi dieu de Pharaon ; » *Psalm.* LXXXI, 6; *Exod.*, VII, 1, — il ne faut pas que la dignité du Dieu que l'on célèbre en soit blessée. C'est donc pour vous détourner de croire qu'il s'agit d'un dieu tel que Moïse, tel que les apôtres, que le prophète ajoute : « ... le Dieu fort. » Moïse était dieu, mais un dieu fortifié, et non le Dieu fort. Autre est celui à qui la force a été donnée, autre celui qui est fort par lui-même ; autre celui qui confère la grâce, autre celui qui la reçoit. « ... Le Dieu fort. » Moïse avait été rendu fort, et, bien qu'il ait accompli de grands prodiges, la grâce lui avait été donnée. Les apôtres aussi étaient sous la dépendance du Christ ; le Sauveur seul avait la puissance et la donnait. « ... Le Dieu fort. » Le prophète ne se borne pas à ces mots ; il ajoute : « ... le puissant ; » nous apprenant de la sorte, aux hérétiques et à nous, à ne pas qualifier de dépendant celui qui est le dispensateur

de la puissance. Il y a de la différence entre celui qui dépend d'autrui et celui qui est indépendant. Voulez-vous connaître cette différence?

Les apôtres étaient sous une dépendance, le Sauveur était indépendant. Paul rencontre en Macédoine une jeune fille qui avait l'esprit de Python, et qui criait à tout le monde : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu très-haut. » Paul affligé, se retourne et dit à l'esprit, non pas à la jeune fille, mais à l'esprit qui la possédait : « Au nom de Jésus-Christ, mon Seigneur, je t'ordonne de quitter cette jeune fille. » *Act.*, XVI, 17-18. Il invoque son Seigneur, et par là se montre serviteur. Comme il s'agissait d'un prodige au-dessus des forces humaines, puisque les démons devaient obéir à de simples hommes, l'Apôtre, pour qu'on ne vît pas des dieux en ceux qui étaient seulement des serviteurs de Dieu, prononce ces paroles : « Je t'ordonne au nom du Seigneur. » C'est au serviteur de signifier les ordres du Seigneur; à Dieu d'agir avec pleine puissance. Vous avez vu le serviteur signifiant les ordres du Maître; voyez maintenant le Maître commander lui-même. On présente au Sauveur un démoniaque sourd et muet. Le Sauveur ne dit pas : « Je te fais savoir à toi démon sourd et muet; » mais bien : « Je te l'ordonne... » A Paul de signifier les ordres, au Tout-Puissant de les donner. « Je te l'ordonne, sors de cet homme, et n'y entre plus désormais. » *Marc,* IX, 24. Le démon obéit, car il reconnut la puissance de celui qui commandait. Ecoutez le bienheureux Ezéchiel dire à la synagogue hérétique : « Je vis, dit le Seigneur ; ta sœur Sodome a été justifiée bien au-dessus de toi. » *Ezech.*, XVI, 52. Que signifient ces paroles? Si vous ne les comprenez pas, vous ne pourrez arriver à l'intelligence du sens spirituel. Les habitants de Sodome étaient des infâmes, leur vie se passait dans la turpitude; et c'est pourquoi ils furent consumés par le feu du ciel. Après l'extermination des Sodomites et l'incendie de leur ville, Jérusalem parut et jouit durant plusieurs générations d'un état florissant en apparence, bien qu'en réalité elle se plongeât en de plus profondes iniquités. Les habitants de Jérusalem, surpassant donc en perversité les Sodomites, Dieu s'exprime comme il suit par la bouche d'Ezéchiel : « Je vis, moi Adonaï, dit le Seigneur : Dis à cette fille désordonnée de Jérusalem : Ta sœur Sodome n'a pas commis la moitié des péchés que tu as commis; et elle est justifiée par toi. » *Ezech.*, XVI, 48 *et seqq.*; comme s'il disait : En comparaison de toi, Sodome n'a rien à se reprocher. L'on pourrait dire dans le même sens aux hérétiques : Eu égard à la folie sans mesure des hérétiques, les Juifs sont purifiés; les démons le sont aussi, car au moins les démons appellent le Fils de ce nom, au lieu que les hérétiques le traitent de créature. « Sodome a été justifiée par toi. » Je demanderai en passant pour quelle raison les Juifs, dont les crimes égalaient ceux des Sodomites, n'ont pas eu le sort des Sodomites, et, puisqu'ils ont commis deux fois plus de crimes qu'eux, pourquoi ils n'ont pas été exterminés sans retour comme ces misérables.

Pour quelle raison les Juifs, dont les crimes égalaient ceux des Sodomites, n'en n'ont pas éprouvé le sort.

8. C'est que Dieu fixait ses regards, non-seulement sur l'impiété présente des Juifs, mais de plus sur la piété des fidèles à venir; il prévoyait que de la Judée sortirait la sainte et virginale mère de Dieu ; il apercevait dans le lointain des âges le chœur des apôtres, les rangs des confesseurs, et les milliers de Juifs qui devaient embrasser la foi. Lorsque Paul monta à Jérusalem, les apôtres lui dirent : « Vous voyez, Paul, notre frère, combien de milliers de Juifs se sont convertis à la foi. » *Act.*, XXI, 20. C'est en prévision des fidèles à venir que Dieu pardonne aux incrédules du passé; non certes en leur propre considération, mais en considération du fruit qu'ils devaient produire. Isaïe le déclare quand il dit : « Si le Seigneur des armées ne nous eût laissé quelques restes d'Israël, nous aurions été semblables à Sodome et à Gomorrhe. » *Isa.*, I, 9. Peut-être faisons-nous violence au texte, et faisons-nous dire à Isaïe ce qu'il ne dit pas? Ecoutez alors le frère et l'interprète des prophètes, Paul lui-même : « Mes frères, écrit-il, quelques fidèles que Dieu s'était réservés par sa grâce ont maintenant été sauvés; car, selon la parole d'Isaïe, si le Seigneur des armées ne nous eût laissé quelques restes d'Israël, nous aurions subi le sort de Sodome. » *Rom.*, XI, 5;

IX, 29. Dieu voyait donc tout par avance, et il n'avait donc nul besoin, comme nous, du temps et de l'expérience pour le connaître. Comme je l'ai dit bien souvent, les siècles et tout ce qu'ils renferment étaient présents à ses yeux : en même temps qu'il vit Adam prévariquer, il voyait les justes qui devaient naître de lui; il le voyait au moment d'être chassé du paradis, il voyait aussi le royaume du ciel préparé pour le recevoir : chose admirable, ce royaume était prêt bien avant le paradis. Vous êtes étonné de ce qu'Adam a été chassé du paradis; soyez-le plutôt de ce que, bien avant le paradis, le royaume des cieux lui ait été préparé. « Venez, les bénis de mon Père, disait le Sauveur, prenez possession du royaume qui vous a été préparé avant l'origine du monde. » *Matth.*, XXV, 34.

Réfutation des Ariens.

Honte aux hérétiques, à ces hommes qui, après avoir ouï parler des biens préparés aux saints avant l'origine du monde, osent dire : Il fut un temps où le Fils n'était pas. Ils confessent le Fils unique pour la forme, ne pouvant anéantir l'Ecriture; mais, s'ils acceptent le mot, ils détruisent la chose. Parlons-nous du Fils unique, ils s'écrient aussitôt : « Il est écrit aussi : Il est le premier-né de toute la terre. » *Col.*, I, 15. En sorte que, à leur sens, ce sont deux titres contradictoires. S'il est premier-né, il n'est plus Fils unique; le premier-né est celui qui a plusieurs frères; d'autre part, dès que des frères nous sont nés, on n'est plus qualifié de fils unique, puisque le fils unique est celui-là qui seul a reçu le jour de quelqu'un : c'est en ce sens que l'Ecriture rapporte ce qui est dit à Abraham : « Prends ton fils unique. » *Genes.*, XXII, 2. Je le répète, un premier-né a toujours des frères; il n'a d'autre priorité que celle de la naissance. Au contraire, un fils unique n'est tel que parce qu'il n'a point de frères. Dans un autre ordre d'idées, on appellera μονογενής, tout fils unique, non pas seulement l'être qui se trouve seul, comme le disent futilement les hérétiques. Tout être, disent-ils, qui se trouve seul de sa condition, est μονογενής : ce qui est absurde; car, à ce compte, Elie serait μονογενής, se trouvant seul dans la condition où il a été placé. Mais l'usage constant de l'Ecriture est

Différence entre les mots, *premier né* et *fils unique*.

de donner cette qualification au fils unique, conformément au sens que nous avons tout à l'heure montré être naturel à ce mot. Soutenez, je vous en prie, votre attention. Tout premier-né qui n'a point de frères est dès lors μονογενής. Aussi, ce n'est point un seul, mais deux, trois, mais plusieurs premiers-nés que je trouve. C'est assez étrange? — Comment y a-t-il tant de premiers-nés, alors qu'il n'en faut qu'un seul? — Je prolonge mon discours à cause de ces mots πρωτότοκος et μονογενής. Tranchons maintenant la question. Dieu qualifie de πρωτότοκος, premier-né, quiconque naît le premier de sa génération, non parce qu'il occupe le premier rang entre les autres fidèles, mais parce qu'il a paru le premier comme tel en son temps. Le peuple étant en Egypte, Dieu dit, par exemple, en la personne de Moïse : « Israël est mon fils premier-né. J'ai dit : Laissez aller mon peuple en liberté. » *Exod.*, IV, 22-23. Voilà un peuple premier-né, et cela parce qu'il était le premier en ce temps qui eût connu le vrai Dieu.

Plus tard David paraît, après la loi, après plusieurs siècles, et Dieu lui promet que le Christ naîtra de sa race, et il parle en ces termes : « J'ai trouvé David mon serviteur, j'ai répandu sur lui l'huile sainte. Il m'appellera son Père; et je le traiterai de mon premier-né. » *Psalm.* LXXXVIII, 21-28. Ainsi donc David est un premier-né, le peuple hébreu est un premier-né. Adam l'est également pour son époque, de même que Noé, Sem, Abraham, Moïse, Isaïe, lesquels en leur temps pratiquèrent la religion véritable. De tous ces premiers-nés s'est formée la grande Eglise qui est dans le ciel. « Vous vous êtes approchés, écrivait Paul, de la montagne de Sion, de Jérusalem, la cité du Dieu vivant, de la foule innombrable des anges, et de l'Eglise des premiers-nés qui sont inscrits dans les cieux. » *Hebr.*, XII, 22. Un de ces premiers-nés est le Christ selon la chair, lequel par sa divinité est le Fils unique. Se joignant à tous ceux qui dans ces différentes générations ont pratiqué la piété, il reçoit comme eux le nom de premier-né; et c'est pourquoi Paul l'appelle « le premier-né parmi tous ses frères. » *Rom.*, VIII, 29. Il y aurait beaucoup à dire sur

l'homme ; nous renverrons le développement de ce sujet au moment où nous parlerons du jour où l'homme fut formé; de la sorte, notre langage, avec le secours de la grâce divine, n'en aura que plus de clarté : nous n'exposerons pas nos pensées, mais les enseignements que nous avons reçus. Commune est la source, communs sont les biens qui en découlent, pourvu seulement que nous soyons animés du zèle et de l'ardeur convenables. Parlons maintenant de choses capables de former nos mœurs.

9. Nous vous avons montré hier comment les fidèles qui placent dans la piété toute leur espérance, doivent élever les mains. Lorsqu'ils donnent aux pauvres, qu'ils disent : « Que ce soit une élévation de mes mains. » *Psalm.* CXL, 2. Lorsqu'ils relèvent un de leurs frères tombés, qu'ils disent : « Que ce soit une élévation de mes mains. » Expliquons le commencement du psaume, puisqu'il convient que nous comprenions ce que nous chantons. « Que ma prière monte vers vous comme l'encens en votre présence. » Pourquoi nous exprimons-nous de cette manière; car tout encens ne monte pas vers Dieu, et Dieu n'est charmé d'aucune façon par la suavité des parfums. Quel est donc le sens de ces mots : « Que ma prière monte vers vous? » Le Psalmiste compare la prière à l'encens. Et à quel encens? Il y avait deux autels pour le tabernacle : l'un dans le parvis extérieur, en plein air; l'autre dans le sanctuaire, sous le toit. L'autel intérieur ne recevait que l'encens, et ne servait point aux sacrifices sanglants. L'autel extérieur servait pour l'immolation des animaux, pour les pains de proposition et plusieurs autres usages. Le Seigneur avait ordonné à Moïse de construire l'autel extérieur avec des pierres non polies, et l'autel intérieur, avec de l'or poli. A nous de chercher ce que la grâce divine se proposait de nous enseigner en cela. Il y a deux peuples qui servent à la gloire de Dieu, l'un grossier, l'autre poli. Le peuple au langage incorrect et barbare tient des discours qui rappellent les pierres à l'état brut : néanmoins, ces pierres servent à la construction de l'autel. L'or poli est assimilé à une pierre précieuse. Ni le premier de ces peuples n'est exalté outre mesure, ni le dernier repoussé. Ici comme là se trouve l'autel du vrai Dieu. Quatre ingrédients concouraient à la formation des parfums du tabernacle : la myrrhe, l'onyx, le galbarium et l'encens. De même que le parfum résultait d'éléments divers, de même divers éléments concourent à former la vertu; et voilà pourquoi le Psalmiste s'écrie : « Que ma prière monte comme l'encens en votre présence, » comme ce parfum résultant de plusieurs principes et répandant toutefois une odeur uniforme. Quand un fidèle se présente et joint à la prière le jeûne, l'aumône, la foi : « Que ces quatre vertus, dit-il, ressemblent à cet encens qui monte en votre présence. » Le bienheureux David s'écriait aussi dans une autre circonstance : « Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble. Telle est la suavité du parfum qui descend de la tête sur la barbe, sur la barbe d'Aaron. » *Psalm.* CXXXII, 1-2. Il compare la charité au parfum du prêtre, la prière au parfum de l'autel. Possédez-vous la chasteté? Vous êtes alors le frère du prêtre. — Si je n'ai pas le sacerdoce, j'ai du moins la chasteté; et ma chasteté est la sœur du sacerdoce dont vous êtes revêtu. — Comment? C'est qu'il doit être pur celui qui remplit les fonctions sacerdotales, et je dois l'être également moi qui sers le Seigneur. Que je pratique la chasteté, et je serai investi du sacerdoce! Où en avez-vous la preuve?

La chasteté est la sœur du sacerdoce.

Un jour David fuyant Saül vient chez Abiathar le grand prêtre et lui dit : « Donnez-moi du pain; » car, surpris tout à coup par le roi, je n'ai pu prendre de vivres. Le grand prêtre, qui n'ignorait pas la loi, lui répond : « Nous n'avons d'autres pains que les pains sacrés; les pains que nul, si ce n'est les prêtres, n'a le droit de manger. » I *Reg.*, XXI, 3-4. Cependant, frappé du besoin extrême où il voit les gens de David, pour dissiper la crainte qu'il éprouve, il lui demande si ces hommes, qui n'étaient point prêtres, avaient observé la pureté. « Si les gens qui vous accompagnent, leur dit-il, n'ont eu aucun rapport avec leurs femmes, prenez-les. » Certainement il voyait dans la chasteté la sœur du sacerdoce. Et qu'on n'aille pas le condamner

pour avoir donné ces pains à des profanes. Voici le Sauveur lui-même qui rappelle ce fait en l'approuvant. Comme les Juifs faisaient un crime aux apôtres d'avoir détaché et broyé quelques épis dans leurs mains pour les manger, le Sauveur leur adresse ces paroles : « N'avez-vous donc pas lu ce que fit David pressé par la faim? Il mangea les pains de proposition, ces pains que ni lui, ni ceux qui l'accompagnaient, hormis les prêtres, n'avaient le droit de manger. » *Luc.*, VI, 3-4. Voyez-vous la chasteté vraiment sœur du sacerdoce? Voyez-vous Dieu jugeant, non d'après les personnes, mais d'après la vérité?

10. Mettons-nous donc à pratiquer la bienfaisance, la justice, afin que nos jeûnes prennent des ailes. Impossible à l'oiseau, sans le secours de ses ailes, de voler; de même impossible au jeûne, quand il est dépourvu des ailes de la prière et de l'aumône, de prendre un essor élevé. En même temps qu'il jeûnait, Corneille n'avait point négligé ces ailes; aussi une voix lui dit-elle du haut du ciel : « Corneille, tes prières et tes aumônes sont montées vers Dieu. » *Act.*, X, 4. Représentez-vous, mon bien-aimé, le jeûne sous la forme d'un oiseau avec ses deux ailes; ces ailes seraient l'aumône et la piété, et elles lui sont indispensables pour s'envoler. Quand on réunit ces conditions, on appelle à haute voix, même la bouche fermée, la justice; car c'est un puissant avocat de la justice que la vertu. « Ecoutez ma justice, ô Seigneur, » disait aussi le Psalmiste. Le premier et le plus précieux de tous les trésors est donc la prière réunie à l'aumône et à la justice : le bien le plus solide, le plus sûr et qui sert en même temps de principe à tous les autres, c'est la connaissance de Dieu, l'adoration du Fils, la confession du Saint-Esprit, l'unité, l'indivisibilité, la solidité, la simplicité de la foi. Quoique j'aie déjà dit ce que je me proposais de dire, je le répéterai encore une fois. Dieu étant infiniment sage, il a permis que les hérésies reçussent leurs noms de leurs auteurs ou des doctrines qu'elles contiennent : preuve que ces doctrines diverses étaient non l'enseignement de Dieu, mais une invention des hommes. Ainsi Macédonius a donné son nom aux Macédoniens, Arius aux Ariens, Eunomius aux Eunomiens, et ainsi des autres. Or comme il se proposait de conserver la foi des apôtres pure de tout mélange, il n'a pas voulu que le nom d'un homme lui fût donné; et, encore qu'on nous appelle les Homoousiastes, ce n'est point le nom d'un homme qu'on nous applique, c'est notre foi que l'on proclame. Oui, porter un nom emprunté au nom d'un homme, c'est le propre des hérétiques et non des fidèles, et Paul l'affirme dans ce blâme qu'il adresse aux Corinthiens : « J'apprends qu'il y a parmi vous des divisions; et l'on dit : Moi j'appartiens à Paul, moi à Apollo, moi à Céphas. » I *Cor.*, I, 11-12. Vous le voyez, prendre le nom d'un homme est le caractère des schismes. Est-ce que Pierre n'est pas plus digne de foi que Macédonius? Les noms des apôtres disparaissent néanmoins, pour que la gloire du Christ brille de tout son éclat; et vous allez déchirer la foi, diviser son royaume, amoindrir sa gloire!

Mais en voilà bien assez : nous avons maintenant le flambeau et la lumière. « Votre parole est un flambeau pour mes pieds, une lumière pour mes voies. » *Psalm.* CXVIII, 105. Pourquoi un flambeau, pourquoi une lumière? un flambeau pour les catéchumènes, une lumière pour les initiés. Je le demande à votre charité, que votre jeûne soit sans tache, qu'il ne soit pas souillé par l'injustice, obscurci par la cupidité. Oh! qu'ils sont insensés les fidèles qui s'abstiennent de nourriture et qui ne songent pas à s'abstenir du péché! Je ne bois pas de vin, vous disent-ils, je n'use point d'huile, je ne mange pas de viandes. Sans doute on le fait pour Dieu, et c'est très-bien fait; mais allons au fond des choses. Le pain, l'eau, le vin, la viande, l'huile, sont tout autant d'ouvrages de Dieu; tandis que la cupidité, l'injustice, l'irréligion, sont les œuvres du diable. Et quoi! vous vous éloignez à cause du jeûne des œuvres de Dieu, et vous ne vous éloignerez pas pour la même raison des œuvres du démon! Je le répète, le pain, le vin, l'huile et autres choses semblables sont les œuvres de Dieu, œuvres bonnes, œuvres excellentes. « Toute créature est bonne, s'écriait Paul, et rien n'est à rejeter de ce que l'on prend avec

actions de grâces; car tout est sanctifié par la parole de Dieu et la prière. » I *Tim.*, IV, 4-5. Voilà des choses bénies, sanctifiées, et nous nous en abstenons : les injustices, l'avarice et toutes les œuvres du même genre ont au contraire le diable pour père. En sorte que vous renoncez aux œuvres de Dieu en vue du jeûne, et vous ne vous séparez pas des œuvres du démon à cause de la piété! Pourtant, mes frères, le jugement n'est pas porté contre celui qui ne jeûne pas : un châtiment certain est suspendu sur la tête du pécheur. Nous évitons ce qui est indifférent, et nous n'éviterions pas ce qui est criminel! C'est une bonne chose que l'aumône : en apparence, elle répand; en réalité, elle amasse. Le cultivateur prête à la terre à usure, et il en attend ses moissons; ainsi l'aumône, tout en paraissant donner à autrui, enrichit celui qui la fait. « Il a dispersé ses biens, disait David, il les a donnés aux pauvres; sa justice demeure dans les siècles des siècles. » *Psalm.* CXI, 9. Voilà comment il nous faut jeûner, adorer et croire, tout en glorifiant le Père, en chantant les louanges du Fils, en adorant le Saint-Esprit. A lui gloire dans les siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS V.

Sur le cinquième jour de la création.

1. De grands et nombreux bienfaits ont été dispensés aux hommes par la générosité du Seigneur; mais le premier et le plus grand de ses dons, c'est l'Ecriture avec ses enseignements. Le soleil, la lune, le chœur des étoiles, les fleuves, les fontaines, les lacs ont été créés pour le service des corps; tandis que les saintes Ecritures ont été données en vue de former les âmes. Par conséquent, autant l'âme l'emporte sur le corps, autant le don des divines Ecritures l'emporte sur tous les autres dons. Aussi le Sauveur disait-il : « Interrogez les Ecritures, où vous savez devoir trouver la vie éternelle. » *Joan.*, V, 39. Puisons donc dans ces trésors des saints Livres, exécutons notre promesse et essayons de raconter selon notre pouvoir la création de l'homme.

Et que l'on ne nous reproche pas de traiter nos sujets avec tout le soin dont nous sommes capables : aux hommes inconsidérés et futiles seuls il appartient de blâmer les dispositions divines et de trouver à redire au soin que l'on prend pour ne rien négliger. J'ai entendu des personnes s'exprimer ainsi : Quel besoin était-il de nous parler du feu et de l'eau, de nous dire que le feu frémit lorsqu'on y jette de l'eau? Nous ne voulons pas, poursuivaient-elles, apprendre les sciences naturelles, mais la théologie. — Ce langage, sachons-le bien, ne convient qu'à des ignorants et à des indifférents. Même après la théologie, l'étude de la nature n'est pas sans utilité pour la piété. Voulez-vous éloigner cette étude, alors prenez-vous-en aux prophètes, incriminez les apôtres. Paul s'occupe bien des choses naturelles. « Toute chair, dit-il, n'est pas la même chair : autre est la chair de l'homme, autre celle des animaux; autre celle des poissons, autre celle des oiseaux; il y a des corps célestes, et il y a des corps terrestres. » I *Cor.*, XV, 39-40. Pourquoi s'occupe-t-il de ces matières? Pourquoi s'autorise-t-il des instruments de musique pour s'exprimer comme il suit : « Que de langues différentes il y a dans le monde! Rien n'est sans voix. Si la trompette fait entendre des accents douteux, qui se préparera au combat? Qu'il s'agisse d'une flûte ou d'une cithare, si les sons n'en sont parfaitement distincts, comment reconnaître le chant que la flûte ou la cithare servent à exécuter? » I *Cor.*, XIV, 7-10. Or, qu'y avait-il de commun entre la langue de Paul et une flûte ou une cithare? Il se sert simplement des objets visibles pour arriver à la connaissance des choses spirituelles.

Saint Paul s'occupe aussi des choses naturelles.

Quel besoin était-il de s'occuper dans le livre de Job d'une infinité de choses naturelles? « La force du lion, la voix de la lionne, la férocité des dragons, tout cela n'est plus. Le fourmi-lion a péri, n'ayant plus de nourriture. Les petits des vautours portent haut leur vol. » *Job*, IV, 10-11. Pourquoi un autre prophète s'écriait-il : « Ainsi le lion saisit et enlève sa proie; ainsi rugit-il après elle, et les montagnes retentissent de ses rugissements? » *Isa.*, XXXI, 4. Le Sauveur aussi s'occupe des choses de la nature. « Le royaume

des cieux, disait-il, est semblable au grain de sénevé : c'est la plus petite partie des semences, et quand elle s'est développée, elle est la plus grande des plantes de son espèce. — Le royaume des cieux, disait-il encore, est semblable à un homme qui sème son grain ; le grain germe, grandit sans qu'il le sache ; car la terre produit d'elle-même d'abord la tige, puis l'épi ; enfin, dans l'épi elle forme le grain. » *Matth.*, XIII, 31-32; *Marc.*, IV, 26-28. Le Sauveur va même jusqu'à parler du ciel à ce point de vue : « Si, le soir, le ciel est rouge, vous dites : Le temps sera beau, car le ciel rougit ; le matin vous dites : Aujourd'hui nous aurons de l'orage, car le ciel est sombre et couleur de feu. » *Matth.*, XVI, 2-3. Quel besoin avait-il de ces exemples? Je le dis pour répondre à l'accusation de mes ineptes adversaires. Il s'agit de Dieu, et vous ne voulez pas une complète exposition de sa doctrine! Maintenant que nous avons, par la grâce de Dieu, à vous entretenir de la formation de l'homme, nous allons essayer de le faire dans la mesure de nos forces, sinon comme le voudrait la noblesse du sujet. Reprenons donc la suite des idées.

2. Le ciel avait reçu les ornements qui lui étaient destinés, la terre avait été couronnée de fruits, les eaux de la mer avaient été mises à part, les plantes avaient germé, les animaux avaient été créés, la terre avait été peuplée, la maison était parée, seul le maître de toutes ces choses n'avait point encore paru. Dieu dit alors : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » *Genes.*, I, 26. Nous avons établi hier la force de ce mot « faisons, » et déterminé à qui il est adressé, quel a été le conseiller invoqué, celui avec qui avait eu lieu cette délibération. Après avoir montré, l'Ecriture à la main, que le conseiller, que la personne admise à cet antique conseil était le Fils, nous avons gardé le silence sur la gloire du Saint-Esprit. Nous ne voulons pas, nous qui jouissons d'une bonne santé, fournir à des esprits malades le sujet d'aggraver leur état, et nous observerons en conséquence que le Père, le Fils, le Saint-Esprit ont une seule et même gloire, une seule et même pensée, une seule et même parole créatrice. Ici le Fils est appelé conseiller; ailleurs il est dit que nul ne possède la connaissance de Dieu, si ce n'est l'Esprit saint. « Personne, écrivait Paul, ne connaît ce qui se passe dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ; de même personne ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. » I *Cor.*, II, 11. Si l'esprit qui est en vous est étranger à votre être, de même l'esprit qui est en Dieu sera étranger à l'être divin. Le Père veut-il quelque chose? La même volonté devient celle du Fils et de l'Esprit? L'Esprit veut-il quelque chose? le Père et le Fils le veulent également. Le Père ressuscite-t-il les morts? le Fils aussi les ressuscite. « De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, disait le Sauveur, de même le Fils vivifie ceux qu'il veut vivifier. » *Joan.*, V, 21. Voilà leurs deux volontés réunies : et celle de l'Eprit-Saint, que devient-elle? Ecoutez : « Toutes ces choses, un seul et même Esprit les opère, lequel les répartit à chacun comme il l'entend. » I *Cor.*, XII, 11. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont une même royauté. Dieu prenant à partie les hommes qui s'efforçaient de faire quelque chose contre la volonté divine, disait par la bouche du prophète : « Malheur à vous, fils déserteurs, s'écrie le Seigneur. Vous avez exécuté un dessein, et vous ne m'avez pas consulté ; vous avez contracté des alliances, et vous n'avez tenu aucun compte de mon Esprit. » *Isa.*, XXX, 1. Le prophète Zacharie indiquait clairement la sainte Trinité quand il écrivait ce qui suit : « Que les mains de Zorobabel se fortifient, dit le Seigneur ; que les mains du prêtre Josédec et que celles du peuple se fortifient également ; car je suis avec vous, dit le Seigneur, ainsi que mon Verbe, et mon Esprit est au milieu de vous. » *Agg.*, II, 5-6.

Du reste, mes frères, notre régénération rend témoignage à notre création : si le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'eussent pas eu dans notre création une action commune, ils ne l'eussent pas eue davantage dans notre régénération. De quelle manière recevons-nous le baptême? « Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » *Matth.*, XXVIII, 19. Or, quelle est la première de ces deux naissances, notre naissance naturelle ou notre

naissance par initiation? Là nous recevons un principe de vie qui aboutit à la mort, ici un principe de mort qui aboutit à la vie. Comment donc se ferait-il que l'Esprit saint fût associé dans l'œuvre la plus haute à l'action du Père et du Fils, et que dans l'œuvre de la création corporelle il n'eût aucune part à leur commune action? Non, jamais nous n'eussions reçu l'existence si l'Esprit saint n'eût contribué à notre formation. C'est parce que pour la première création il agit en union avec le Père et le Fils, qu'il partage leur action quand il s'agit du baptême. De même, quant à la résurrection, il ne saurait se faire que nous ressuscitions autrement que par la volonté du Père, la coopération du Fils et la participation du Saint-Esprit. Ecoutez la voix du Seigneur, oui, du Seigneur; car encore que Paul parle, c'est toujours le Seigneur qui parle, comme il nous le certifie lui-même dans ce passage : « Voulez-vous mettre à l'épreuve le Christ qui parle en moi? » II *Cor.*, XIII, 3. Voici donc ce que dit le Seigneur parlant en la personne de Paul : « Pour vous, vous ne vivez pas selon la chair, mais selon l'Esprit; si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous. Quiconque n'a pas l'Esprit de Dieu, celui-là ne lui appartient pas. Si le Christ habite en vous, votre corps mourra sans doute à cause du péché, mais votre esprit vivra à cause de la justice. Si l'Esprit de celui qui a ressuscité le Christ habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts vivifiera vos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en vous. » *Rom.*, VIII, 9-11. Donc, en dehors de l'action commune du Père, du Fils, du Saint-Esprit, on ne conçoit ni la création de l'homme, ni sa régénération, ni sa résurrection. « Faisons l'homme. »

3. Nous venons de répondre aux esprits difficiles. Le mot homme, en langue hébraïque, signifie feu. Faites attention ici, je vous prie. Quiconque prête une oreille sincère, en ami et en disciple de la vérité, sera sauvé; mais celui qui prête une oreille hostile, celui-là ne cherche point ici son avantage, mais le sujet de sa condamnation. Donc, en langage hébraïque, le mot homme signifie feu. Ce n'est pas sans raison que ce nom a été donné à Adam. Il y a dans le monde quatre éléments; qu'on le veuille, qu'on ne le veuille pas, j'en reviens aux questions de l'ordre naturel. Ces éléments sont le feu, l'air, la terre et l'eau. Telle est la nature de ces derniers éléments qu'ils restent comme ils sont : preuve, par exemple, une motte de terre, vous ne pourrez point l'augmenter d'une autre en vous servant de la même, d'où il suit qu'elle reste ce qu'elle est. Pareillement, si vous prenez une certaine quantité d'eau, elle restera la même sans recevoir d'accroissement; si vous remplissez une outre d'air, vous ne pourrez pas non plus remplir du même air une outre nouvelle; seul le feu ne reste pas ce qu'il est. Vous allumez un petit flambeau, à l'aide de ce flambeau vous allumerez des feux sans nombre, une fournaise entière, un immense brasier; en sorte que, loin de garder la même forme, plus vous présenterez au feu d'aliments, plus il prendra de développement et de force. Or Dieu, prévoyant qu'un seul homme devait suffire pour peupler la terre entière, — flambeau communiquant son feu à ces foyers qui étaient l'orient, l'occident, le nord et le midi, — il lui donna un nom en rapport avec cette destinée. Le nom même d'Adam était un gage de l'empire qui lui était réservé sur la terre entière. Parce qu'il devait peupler de ses descendants les quatre parties de l'univers, il lui assigna pour nom Adam : dans ce nom l'alpha est le commencement du mot ἀνατολή, orient; le delta, celui du mot δύσις, occident; le second alpha, celui du mot ἄρκτος, septentrion; le my, celui du mot μεσημβρία, midi. Ainsi le nom d'Adam et les lettres qui le composent attestent qu'il devait remplir de ses descendants la terre entière.

Dans le nom d'Adam se trouve le nom des quatre parties de l'univers.

Le mot homme signifie donc feu en langue hébraïque; pour cette raison, l'Ecriture ne fait point difficulté d'appeler hommes les anges. Lorsque des anges se présentèrent à Marie dans le sépulcre, l'Evangile dit : « Et voilà que deux hommes se présentèrent à elle. » *Luc.*, XXIV, 4. Or, c'étaient des anges. Du reste, les anges eux-mêmes reçoivent le nom de feu. Il est écrit : « C'est lui qui fait ses anges des esprits, et de ses ministres un feu ardent. » *Psalm.* CIII, 4. Ils sont tout à l'heure appelés hommes, parce

qu'ils ont avec l'homme la même essence. Et n'allons pas nous en étonner : Dieu prend aussi ce nom de feu; pourquoi l'homme ne le recevrait-il pas? Le Sauveur disait de son Père : « Il y avait un homme père de famille, lequel planta une vigne. Et il envoya ses serviteurs, et ses serviteurs furent mis à mort. » J'abrége : « Et cet homme dit : Il me reste un fils; je l'enverrai, peut-être ils le respecteront. » *Matth.*, XXI, 33 *et seqq.* Que signifie cette substitution du nom d'homme au nom de Dieu? car ce n'est point ici une parabole : le Fils de Dieu ne dit rien qui indique une comparaison; il commence simplement : « Il y avait un homme... » De là ce mot de Moïse : « Notre Dieu est un feu dévorant. » *Deut.*, IV, 24. Le Sauveur disait aussi après son avénement : « Je suis venu apporter le feu sur la terre. » *Luc.*, XII, 49. Dieu emploie donc un nom en rapport avec ce qu'il doit signifier; de même, ainsi que je le disais tout à l'heure, que le feu, de petit devient immense, de même l'homme devait, quoique créature petite, remplir l'univers; et c'est pourquoi il reçut ce nom d'homme quand Dieu dit : « Faisons l'homme; c'est à savoir, selon l'hébreu : « Faisons un être de feu. »

« Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Bien des esprits dénués d'intelligence et de bon sens ont cru que l'homme avait été fait à l'image de Dieu, parce que Dieu aurait des yeux, des oreilles, un nez, une bouche, tout comme nous; ce sentiment est à la fois faux et absurde. C'est une opinion qualifiée jusqu'à présent d'hérétique d'attribuer à Dieu la forme humaine. Mais, comme ils avaient entendu dire : « Les yeux du Seigneur, etc.; les oreilles du Seigneur, etc.; le Seigneur respire, etc.; la bouche du Seigneur a parlé; la main de Dieu a fait, etc.; les pieds de Dieu s'arrêtèrent; » *Psalm.* XXXIII, 16; *Genes.*, VIII, 21; *Isa.*, I, 20; *Job*, XII, 9; *Psalm.* CXXXI, 7; ils ont donné des membres à celui qui n'a point de corps, ne comprenant pas l'absurdité de leur sentiment. Dieu parle pour que vous sachiez bien qu'il n'y a aucune ressemblance entre l'homme et lui quant aux apparences corporelles. Je n'efface point en cela ce texte : « Faisons l'homme à notre image; » car nous avons montré en quel sens Dieu parle de la sorte. «C'est moi qui remplis le ciel et la terre, dit le Seigneur, » *Jerem.*, XXIII, 24. « Le ciel est mon trône, dit-il encore, et la terre est l'escabeau de mes pieds. » *Isa.*, LXVI, 1. Nous attacherons-nous aux mots, serons-nous esclaves de la terre? mais ce qui suit nous réfuterait. Comment me représenter dans le ciel un trône? Un trône circonscrit celui qui s'y assied, et Dieu n'est point circonscrit. Rien ne saurait entourer Dieu; c'est lui qui entoure et circonscrit, pour ainsi parler, toute chose. Si le ciel a un trône, comment de sa main mesurera-t-il le ciel, comment est-il assis sur les cieux? « Le ciel est mon trône, et la terre est l'escabeau de mes pieds. » *Isa.*, XL, 12. Où donc est-il assis? est-ce sur le ciel visible? Les étoiles sont sous le firmament, l'eau est au-dessous : s'il est assis au-dessus, ce n'est point sur les cieux, mais sur un ciel plus élevé. S'il est assis véritablement, ses pieds doivent pendre jusqu'à la terre. Osez-vous représenter ainsi celui qui n'a aucune figure? Une telle imagination n'est-ce pas de l'impiété? Si ses pieds foulent la terre, comment pouvons-nous semer, moissonner, nous mouvoir sans heurter ses pieds? Et le ciel, comment l'a-t-il mesuré de la paume de sa main? Comment ses doigts ont-ils pu avoir une longueur en rapport avec sa divinité? Avec des doigts de cette taille, comment a-t-il pu écrire les petites tables de la loi, et même avec un seul doigt? Car à nous, pour écrire, il nous faut trois doigts et le secours des autres : à Dieu, un seul suffit pour écrire ces tables. Avez-vous jamais vu écrire avec un seul doigt? — Ce sont là des rêveries encore plus que des paroles sérieuses.

Réfutation des anthropomorphites.

4. « Faisons l'homme à notre image. » C'est par la vertu que, selon la volonté de Dieu, nous devons lui ressembler. Qu'est-ce à dire, « à notre image? » Dieu est saint; soyons saints nous aussi, et nous serons à l'image de Dieu. « Soyez saints, disait-il, car je suis saint. » *Levit.*, XIX, 2. Dieu est juste; pratiquons la justice, et nous posséderons l'image de Dieu; « car le Seigneur est juste, et il chérit la justice. » *Psalm.* X, 8. Soyons miséricordieux, et l'image de Dieu sera en nous; le Sauveur a dit : « Soyez misé-

ricordieux comme votre Père est miséricordieux. » *Luc.*, VI, 36. Voilà en quoi doit consister cette image. Paul nous la montre également quand il nous dit : « Dépouillez-vous du vieil homme et revêtez-vous du nouveau qui a été créé selon Dieu dans la connaissance de la vérité, à l'image du Créateur lui-même. » *Coloss.*, III, 9-10. Voyez-vous les vertus justifier ce mot de l'Ecriture, « à notre image? » Où se trouve encore la raison de ce terme? Dans la puissance donnée à l'homme : « Qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux quadrupèdes, aux reptiles, aux bêtes de somme et à la terre entière. » *Genes.*, I, 26. Quel ordre et quelle justesse dans la parole divine! Pourquoi dit-il d'abord, « qu'il commande aux poissons de la mer? » L'ordre du commandement est le même que celui de la création. Les poissons et les oiseaux ayant été créés avant les quadrupèdes et les autres animaux, le Seigneur parle en premier lieu de ceux qui ont été créés les premiers. « Qu'il commande aux poissons, aux oiseaux, aux quadrupèdes, aux reptiles et aux bêtes de somme. » Aussi les trois enfants dans la fournaise observent-ils cet ordre, tout en bénissant le Seigneur. « Mers et fleuves, s'écrient-ils, bénissez le Seigneur. Monstres marins, et vous tous qui vous agitez dans les eaux, bénissez le Seigneur. Oiseaux du ciel, bénissez tous le Seigneur. Bêtes et troupeaux, bénissez le Seigneur. Enfants des hommes, bénissez le Seigneur. » *Dan.*, II, 78-82. Nous aurions plusieurs autres considérations à faire : mais nous reprendrons notre sujet.

« Et Dieu forma l'homme. » *Genes.*, II, 7. L'Ecriture ne se contente pas de dire : « Dieu fit, » mais : « Dieu forma l'homme. » Ce terme emporte l'idée de l'élégance et de la beauté. Aussi, à la vue d'un beau visage admirablement formé, l'on dira : Dieu n'a rien fait dans le corps que de beau. Mais, s'il a eu en vue la grâce, il a eu également en vue l'utilité. Ces deux caractères, la beauté et l'utilité, se trouvent par exemple dans l'œil : l'œil voit, et il embellit le visage; il donne de la vie à la physionomie et il aperçoit toute chose. L'oreille aussi est à la fois utile et d'un aspect agréable : le pavillon qui l'entoure donne à la tête plus de grâce. Semblablement, le nez possède la vertu olfactive nécessaire à l'homme ; mais dans l'homme, à la différence des autres animaux, le nez forme comme un mur de séparation et contribue de la sorte à l'élégance du visage : l'homme seul a ce privilége; car les autres animaux ont la place des narines, mais ils n'ont point de nez. C'est donc en vue de la beauté que Dieu l'a formé chez l'homme. Aussi David s'écriait-il : « Eh quoi! celui qui a planté l'oreille n'entendra pas, celui qui a fait l'œil ne verra pas! » *Psalm.* XCIII, 9. De même, la terre a été faite en vue de l'utilité et de la beauté. Pour ne pas poursuivre une trop longue énumération, il me suffira d'un seul exemple. Entre autres choses Dieu a donné au sexe masculin des mamelles. Et pourquoi des mamelles à l'homme? En vue de la beauté. On comprend que les mamelles soient nécessaires à la femme, afin qu'elle puisse allaiter ; mais à quoi bon des mamelles à l'homme? Je le répète, pour donner plus de beauté, plus d'élégance à son corps. Dans les édifices il y a des travaux de consolidation et des travaux d'embellissement ; de même Dieu en faisant l'homme lui a donné et la beauté et tous les organes qui lui sont nécessaires. Pour le former, il a pris un peu de poussière terrestre. Grandes sont nos espérances si nous savons comprendre ce qui nous est dit.

Pourquoi l'Ecriture ne dit-elle pas : Il prit de la glèbe des champs? Le corps qu'il forma était si grand! comment n'en a-t-il pas eu besoin et s'est-il contenté d'un peu de poussière? C'est que l'avenir était présent au regard du Seigneur. Il prévoyait que l'homme devait mourir, qu'il devait retourner dans la poussière, et alors il nous donna dès la création même l'espoir de la résurrection. Il prend un peu de poussière terrestre pour que, en voyant la poussière du sépulcre, vous vous souveniez que le Créateur du corps humain doit le ressusciter un jour. « Il prit un peu de poussière de la terre et en forma l'homme, et il souffla sur sa face un souffle de vie. » *Genes.*, II, 7. Remarquez la différence que Dieu met entre les hommes et les animaux. Lorsqu'il créa les autres êtres vivants, Dieu créa simultanément leurs corps et leurs âmes. Re-

Pourquoi le Seigneur ne prit qu'un peu de poussière pour former le corps d'Adam.

doublez d'attention, je vous prie. Il fit les poissons, corps et âme tout ensemble. « Que la terre produise les animaux; » l'âme aussi est produite avec le corps. Mais, pour l'homme, il commence par former son corps, puis il crée son âme. Quelle espérance voulait-il nous donner? Telle est la formation du corps, telle est sa dissolution. Point d'espérance de résurrection pour les animaux, parce qu'ils meurent de la même manière qu'ils ont été faits : leur corps et leur âme sont en même temps détruits. Quant au corps de l'homme, Dieu l'a tiré de la terre; mais son âme il la crée lui-même sans la tirer de sa propre substance, afin que le corps une fois mort, ou bien l'homme, nous ne désespérions pas de son âme. Cependant le corps n'est-il point déposé dans un tombeau? Oui; mais ne croyez pas que l'âme y soit déposée également. N'ayant pas été tirée de la terre, elle ne doit pas retourner dans la terre. Dieu donc en cela confirme notre espérance. Voici comment Ezéchiel prédit la résurrection : « De quelques os de morts un corps fut formé. » Il poursuit après : « Que l'Esprit vienne des quatre vents, et qu'il entre dans ces cadavres et qu'ils vivent. » *Ezech.*, XXXVII, 9. David disait aussi : « Vous leur ravirez l'esprit, et ils mourront, et ils retourneront dans leur poussière. Vous leur enverrez votre esprit et ils seront créés, et vous renouvellerez la face de la terre. » *Psalm.* CIII, 29-30. Voyez-vous la vertu créatrice de l'Esprit? le voyez-vous coopérer à l'œuvre de Dieu?

5. Mais reprenons la suite du sujet. « Il souffla. » Par ce mot « il souffla, » Dieu nous enseigne la simplicité de l'âme : aussi sa beauté ne résulte-t-elle pas de l'harmonie des parties. Appliquez-vous encore. La création ayant vieilli, le Christ la restaure par son incarnation. Adam fut tiré de la terre : le Christ rendit la vue à l'aveugle avec un peu de terre, montrant par là qu'il est bien celui qui d'un peu de poussière a formé le corps d'Adam. Dieu souffla sur la face d'Adam un souffle de vie : le Christ souffla sur la face des apôtres, en disant : « Recevez l'Esprit saint. » *Joan.*, XX, 22. Le souffle éteint d'Adam est renouvelé par le Christ et l'homme est fait de nouveau âme vivante. Remarquez bien la suite des choses. Encore que la voix semble me faire défaut, je suis soutenu néanmoins par mon espérance accoutumée; et, comptant sur les prières de mes frères, je ne doute pas que la parole ne me soit donnée, non certes en vue de mon mérite, mais en considération du zèle de mes auditeurs. Je ne prétends pas me comparer aux saints; toutefois ils ont éprouvé les mêmes difficultés, et ils ont été empêchés par les mêmes infirmités corporelles. David nous l'atteste quand il dit : « J'ai souffert à force de crier; et ma voix en est devenue rauque. » *Psalm.* LXVIII, 4. Mieux vaut émettre de bonnes pensées, quoique d'une voix rauque, qu'avoir l'âme corrompue tout en ayant la voix en parfait état.

« Et Dieu planta le paradis dans Eden, à l'orient. » *Genes.*, II, 8. Qu'est-ce qu'Eden? Ce mot signifie délices; comme si l'historien eût dit : Dieu planta le paradis au milieu des délices, en un lieu délicieux, en un lieu admirable. L'historien du reste le dit à la fin : « Et Dieu chassa Adam et il le plaça dans un lieu opposé au paradis de délices. » *Ibid.*, III, 24. « Dieu planta le paradis dans Eden, à l'orient. » Pourquoi le paradis a-t-il été placé à l'orient, et non dans une situation topographique différente? Là d'où s'élancent les astres qui nous éclairent, a commencé aussi la vie de l'humanité. Le Seigneur songe encore ici à l'avenir : s'il place l'homme à l'orient dans le paradis, c'est pour lui enseigner qu'à l'exemple des astres qui partent de l'orient pour aller vers l'occident et y mourir, il doit courir de la vie à la mort, y succomber pour se lever de nouveau par la résurrection. Adam dirigea sa course vers l'occident et y trouva le sépulcre : après lui vinrent les choses de la terre et, quand il se coucha, elles partagèrent sa sépulture. De là ce passage du prophète : « Voilà un homme : Orient est son nom, et il se lèvera au-dessous de lui, » *Zach.*, VI, 12, c'est à savoir, du sein des tombeaux. L'homme est tombé en Adam, il s'est relevé dans le Christ; c'est Paul qui l'affirme : « De même que tous meurent en Adam, de même tous seront vivifiés dans le Christ. » I *Cor.*, XV, 22.

« Et Dieu prit l'homme qu'il avait créé, et le

plaça dans le paradis. » *Genes.*, II, 15. Il l'introduisit dans la maison qu'il lui avait préparée. Semblable à l'hôte qui, attendant des convives, dispose d'abord l'édifice où il les attend, et les introduit ensuite, ainsi le Seigneur prépare à son convive une demeure somptueuse, puis il lui en donne la possession. Et où l'homme avait-il été formé? Hors du paradis, sur la terre. Les grands corps lumineux furent eux aussi formés à part, puis placés dans le ciel; et comme eux Adam fut d'abord formé sur un autre point de la terre, puis introduit dans le paradis. Et où en est la preuve? Dans ce que dit l'Ecriture après l'expulsion d'Adam : « Et Dieu renvoya Adam du paradis de délices, afin qu'il travaillât la terre de laquelle il avait été tiré. » *Genes.*, II, 23. « Il le plaça dans le paradis de délices afin qu'il le travaillât et qu'il le gardât. » Afin qu'il le travaillât? Que manquait-il donc dans le paradis? Et si un ouvrier y était nécessaire où trouver la charrue, où trouver les autres instruments d'agriculture? Travailler, accomplir l'ordre de Dieu, croire en lui, voilà l'œuvre vraiment divine. « L'œuvre de Dieu, disait le Sauveur, c'est de croire en celui qu'il a envoyé. » *Joan.*, VI, 29. De même donc qu'il est nécessaire de croire au Christ, de même il était nécessaire pour Adam de croire au précepte divin, à savoir, qu'il mourrait s'il y contrevenait, qu'il vivrait s'il l'accomplissait. C'était une œuvre réelle que l'observation des paroles spirituelles. Quelle était, par exemple, l'œuvre de Paul? Est-ce que Paul était cultivateur? Est-ce qu'il avait quelque occupation différente? Est-ce que son œuvre à lui, celle qui l'absorbait tout entier, n'était pas la parole, la prédication de l'évangile? Pourtant il dit à ses disciples : « Vous êtes mon œuvre dans le Seigneur. » I *Cor.*, IX, 1. « Afin qu'il le travaillât et qu'il le gardât. » Contre qui le garder? Il n'y avait alors ni voleur, ni vagabond, ni brigand. Contre qui donc le garder? Afin qu'il le gardât pour lui et qu'il ne le perdît pas en désobéissant à son Dieu; afin qu'il le gardât par l'accomplissement des divins commandements. Mon esprit est aussi fatigué que ma voix; n'importe, attachons-nous aux pensées du texte sacré : « Il le plaça dans le paradis. » Encore une fois l'Ecriture se sert du passé pour figurer l'avenir. « Et un fleuve sortait d'Eden et arrosait le paradis. » *Genes.*, II, 10. Apprenez par là que le paradis n'était point un petit jardin enfermé dans d'étroites limites. Il était arrosé par un fleuve si considérable que la surabondance de ses eaux donnait naissance à quatre fleuves. « Or, un fleuve sortait d'Eden pour arroser le paradis. » Et, après l'avoir arrosé, il se divisait en quatre branches, le Tigre, le Nil, l'Euphrate et le Phison, fleuve que l'Ecriture appelle de la sorte, et que l'on appelle aujourd'hui le Danube.

Quels étaient les fleuves du paradis?

6. Admirez la grandeur de ce fleuve se divisant en quatre autres fleuves : seul il suffit pour arroser le paradis. Pourquoi? Adam était seul; à quoi bon un paradis aussi considérable? C'est qu'il n'était pas destiné à un seul homme; il l'était encore à l'humanité tout entière : il était destiné aux patriarches, aux prophètes, aux apôtres, aux évangélistes, aux martyrs, aux confesseurs, aux saints, aux fidèles, aux personnes vivant dans la piété, à tous les justes. Si, pour avoir confessé la foi une heure, le Sauveur promit le paradis au larron : « Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis; » *Luc*, XXIII, 43; certainement la possession a dû en être donnée aux hommes qui ont servi Dieu dès leur enfance, à Abraham, Isaac, Jacob et aux enfants de ce patriarche... Avant tous ces justes le larron obtient le paradis. Dieu donc, dans ses œuvres, a égard non-seulement aux besoins présents, mais aux besoins à venir. Pourquoi a t-il fait la terre si spacieuse? à cause d'Adam ou à cause de ceux qui aujourd'hui l'habitent? « De là il se divise en quatre principes. » L'Ecriture ne dit pas « en quatre grands fleuves, » mais « en quatre principes, » c'est-à-dire en quatre sources. Le nom du premier fleuve était Phison; nous en avons parlé tout à l'heure; le nom du second était Géhon; c'est le Nil dont le vieux nom est Géhon comme le prouve Jérémie dans ce passage : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et le chemin de l'Egypte? Voulez-vous aller y boire l'eau du Géhon? » *Jerem.*, II, 18. Soutenez votre attention : représentez-vous le paradis devant les yeux; car la vue permet de juger plus exactement que la parole. Un fleuve

immense jaillit, et de ses eaux qui occupent un lit fort large il arrose le paradis. Après cela il se précipite dans un gouffre souterrain ; et, suivant la voie que lui a tracée le Seigneur dans ces régions obscures, après s'être longtemps dérobé aux regards, il se divise, prend diverses directions, et reparaît tantôt en Ethiopie, tantôt en Orient, tantôt en Occident. Ainsi le veut Dieu qui conduit la marche de ces eaux et qui prépare avec ce premier fleuve des sources qui paraissent y être étrangères. Et pourquoi? Afin qu'on ne retrouve pas le paradis en prenant pour guide les eaux de ces fleuves et qu'on n'y puisse pas rentrer. Qu'il fût possible d'y arriver, les premiers à le trouver seraient les riches; et Dieu l'a fermé tant aux riches qu'aux pauvres, laissant à la vertu seule le pouvoir d'en indiquer le chemin. Que n'ont pas souffert les patriarches, les prophètes, les saints à la recherche du paradis, sans toutefois le trouver! Et le larron qui n'avait pas suivi cette voie, parce qu'il avait cru, trouva le chemin véritable, celui qui a dit : « Je suis la voie; » *Joan.*, XIV, 6; et il trouva le paradis, que sa désobéissance avait fermé au premier homme.

Explication singulière des fleuves du paradis.

Je demanderais maintenant pour quelle raison l'historien, après avoir parlé de ce premier des fleuves, ajoute : « Là se trouve l'or le plus pur, l'escarboucle et la pierre d'onyx. » *Genes.*, II, 12. A vouloir décrire toute la terre, il faudrait indiquer les pierres précieuses que renferme chaque contrée, et en quel pays l'on trouvera les émeraudes, les hyacinthes, les topazes et les autres pierreries; or, l'Ecriture ne mentionne que l'or et deux pierres. C'est comme une annonce éloignée du sacerdoce, car le prêtre portait une lame d'or sur laquelle était gravé le nom de Dieu. En outre, sur sa poitrine il y avait dix pierres précieuses : la sardoine, la topaze, l'émeraude, l'escarboucle, le saphir, le jaspe, le ligure, l'agate, l'améthyste, la chrysolithe, le béril et l'onyx. De ces douze pierres l'émeraude est réservée à la tribu sacerdotale, et l'escarboucle à la tribu royale; ceci, parce que le propre du feu est d'éclairer et de brûler, et le propre du roi de faire du bien et de punir. Le nom de Ruben était gravé sur la sardoine; celui de Siméon sur la topaze; celui de Lévi sur l'émeraude; celui de Juda, tribu de laquelle est sorti le Christ, sur l'escarboucle couleur de feu. Longtemps après Isaïe disait à Jérusalem : « J'ai peint tes murailles sur mes mains, et tu es sans cesse en ma présence. Voilà que je prépare l'escarboucle, ta pierre précieuse, » désignant par là le Sauveur. *Isa.*, XLIX, 16; LIV, 11. « Voilà, poursuit-il, que je placerai dans Sion une pierre angulaire, choisie, précieuse, et celui qui croira en lui ne sera pas confondu. » *Isa.*, XXVIII, 16. L'escarboucle est donc réservée à la tribu royale; et l'émeraude à la tribu sacerdotale; car c'est le devoir du sacerdoce de pratiquer le bien; πράττειν. Du fleuve principal dérivent quatre autres fleuves; pourquoi n'ont-ils pas des eaux semblables? Les savants se demandent pour quelle raison ces eaux découlant d'une même source, d'un même fleuve, n'ont pas la même qualité. C'est que ces eaux prennent les propriétés des terrains et des lieux qu'elles traversent. Sans doute l'eau est uniforme dans sa nature et sa qualité; mais, si l'on y mêle de l'absinthe, elle présente une qualité différente; de même, si on y mêle de l'aneth; de même encore, si on y mêle de la rue : sa nature est une à la vérité, mais les éléments étrangers la transforment. Ainsi en est-il pour les fleuves qui traversent des terrains différents : les eaux de l'un passant dans une contrée dont les terrains auront telle qualité, auront cette qualité; les eaux d'un autre, passant dans un terrain de qualité différente, auront une qualité différente.

7. Après avoir déterminé par la nature des lieux la condition des fleuves, le Seigneur mit dans le paradis « toute espèce d'arbres beaux à la vue et doux au manger. » *Genes.*, II, 9. Ceci enlève toute excuse à la prévarication originelle. Il est dit de la femme, « qu'elle vit un arbre qui paraissait beau à la vue et doux au manger ; » *Genes.*, III, 6; comme l'on aurait pu croire que cet arbre était le seul du paradis qui fût doué de beauté, l'Ecriture nous apprend que tous y étaient beaux, agréables à la vue, et qu'ils portaient des fruits d'une suavité remarquable; preuve qu'Adam ne pécha pas faute d'arbres de

ce genre, mais malgré leur nombre si considérable. « Et l'arbre de vie était au milieu du paradis, ainsi que l'arbre de la science du bien et du mal. » *Genes.*, II, 9. Voilà trois sortes d'arbres : les uns sont donnés à l'homme pour qu'il vive ; les autres pour qu'il vive bien ; les autres pour qu'il vive toujours. Les uns devaient entretenir sa vie, car il lui était permis d'en manger ; les autres lui fournir l'occasion de bien vivre, car il lui était défendu d'y toucher. Bien vivre était pour lui chose facile, à la condition d'user des fruits permis, et de ne point user des fruits défendus. Bien vivre, c'était obéir à Dieu. Au milieu du paradis, comme devant être la récompense de l'homme, s'élevait l'arbre de vie : l'arbre de la science se présentait à lui comme un gymnase, comme une lice ouverte. Observez le commandement qui vous est fait touchant ce dernier, et vous serez mis en possession de la récompense. Et remarquez cette chose étrange : tous les arbres du paradis qui l'entourent sont tous verdoyants, tous couverts de fruits ; deux seulement restent au milieu, pour servir d'épreuve à Adam : les arbres qui les entourent doivent lui fournir sa nourriture. Mais nous devons réserver pour un autre moment le sujet de l'arbre de la science et de la chute originelle ; celui dont nous avons maintenant à nous occuper, c'est Dieu amenant les animaux devant Adam. Que les hérétiques prêtent l'oreille : ne soyez pas vous-mêmes étonnés si à chaque mot, à chaque parole, le discours prend à partie ces insensés ; toute occasion est bonne pour flageller ceux qui s'élèvent contre une royauté glorieuse. « La pierre du mur crie ; » *Habac.*, II, 11 ; pour dire qu'il n'y a pas de passage dans l'Ecriture, « qu'il n'y a pas de mot ni d'accent, » *Matth.*, V, 18, qui ne condamne les hérétiques : de tous les côtés il sont en butte à des accusations, ces hommes qui nient le Souverain de toute chose. Appliquez-vous bien.

C'était un spectacle extraordinaire que de voir Adam debout, et le Seigneur comme un serviteur lui amener les animaux. « Et Dieu lui amena les animaux. » Ne considérez pas ici les paroles, allez jusqu'à la pensée qu'elles recouvrent. Représentez-vous Dieu se tenant là et Adam jugeant ce qui lui est offert. Dieu lui amène tous ces animaux et dit, par exemple, à Adam : Quel nom crois-tu devoir assigner à cet animal ? — Je l'appellerai lion, répond Adam ; et Dieu de ratifier ce nom. — Et celui-là, comment l'appelleras-tu ? — Taureau. — C'est bien. — Ainsi, les noms de tous les animaux furent approuvés par le Seigneur ; car l'Ecriture dit : « Dieu amena les animaux à Adam pour qu'il vît les noms qu'il fallait leur donner. Et tous les noms qu'Adam leur assigna furent leurs véritables noms. » Ayant créé l'homme à son image, Dieu voulut l'honorer publiquement et lui montrer qu'il portait réellement l'image de sa sagesse. Notez cette particularité surprenante. Dieu avait déjà défini en lui-même les noms des animaux ; seulement il se proposait de faire voir que les pensées d'Adam, de la créature faite à son image, étaient sur ce point en parfait accord avec ses divins décrets. Assurément, c'est pour établir que Dieu avait déjà fixé tous ces noms, que l'Ecriture dit : « Et tous les noms qu'Adam leur assigna furent leurs véritables noms ; » comme si elle eût dit : Tout était marqué par avance, Dieu l'avait ainsi réglé. Mais poursuivons notre sujet. Adam est donc là debout, et Dieu lui amène les animaux ; et Dieu n'est point déshonoré de les conduire devant son serviteur. Pourtant, dès que les hérétiques entendent dire que le Christ nous amène au Père, ils s'écrient sur-le-champ : Vous le voyez, c'est une preuve de son infériorité. « Il les amena devant Adam. » Le serviteur était debout prêt à prononcer ; le maître remplissait l'office de serviteur. En sorte que Dieu n'estimait pas indigne de sa majesté de conduire les animaux au premier homme ; et les hérétiques, parce qu'on leur parle du Christ qui conduit les hommes au Père, le mettent à un rang inférieur. Que le Sauveur s'écrie : « Personne ne vient à mon Père, si ce n'est par moi ; les voilà dressant leurs oreilles perverses. » *Joan.*, XIV, 6. Bien qu'il amène les animaux à Adam, Dieu ne sera point pour cela son inférieur ; et parce que Dieu présentera l'homme à Dieu, il sera relégué dans un état d'infériorité véritable ! Que votre ignorance des discours divins ne serve pas d'aliment à votre mal ; pour

Réfutation des Ariens.

moi, je sais parfaitement que le Fils présente les hommes au Père, et que le Père les amène au Fils. Après avoir dit : « Personne ne vient à mon Père si ce n'est par moi, » le Sauveur dit aussi : « Personne ne vient à moi, si mon Père céleste ne le conduit. » *Joan.*, VI, 44. Je sais bien que je répète des choses dites déjà bien des fois; mais ce langage est encore d'une parfaite opportunité : comme il arrive qu'on ne l'entend pas toujours, j'y reviens en ce moment.

Représentez-vous donc le nombre considérable des quadrupèdes; les animaux sauvages et les animaux domestiques, ceux qui habitent les montagnes et ceux qui habitent les plaines, ceux que l'on trouve dans les Gaules et ceux que l'on voit dans l'Inde et dans les divers climats de la terre : représentez-vous également les reptiles avec leurs genres et leurs espèces, les oiseaux, les poissons de la mer, des fleuves et des lacs; toutes ces bêtes étaient conduites devant Adam, et en recevaient leur nom; et Dieu n'y contredisait pas, et il approuvait pleinement. Il s'agit d'une infinité de noms, et Dieu les approuve. Dieu ne prononce qu'un seul nom du haut du ciel : « Celui-ci est mon Fils. » *Matth.*, III, 17. C'est le seul témoignage que rende le Seigneur; et ce nom, les hérétiques en détournent le sens; et ce témoignage, ils le dénaturent; ils dénaturent cette voix sainte qui approuva des noms en si grand nombre et qui n'en abolit aucun. Les animaux furent amenés devant l'homme, et leurs noms leur furent assignés. Adam était pour eux comme un roi.

8. De même, en effet, que les soldats enrôlés portent la marque de l'anneau royal, de même l'homme, qui devait recevoir de Dieu l'empire sur les animaux, leur impose leur nom en souverain véritable; car le seigneur et le père seuls imposent les noms. Faites bien attention. Certains noms ont été donnés par Dieu, d'autres par Adam. Dieu donna leurs noms au ciel, à la terre, à la mer, au firmament, au jour, à la lumière, à la nuit, aux fruits, aux plantes, à l'herbe, aux arbres. Adam donna leurs noms aux bêtes des champs et aux oiseaux, au paon, à l'aigle, au taureau, aux brebis; ici les espèces, là les genres; car il fallait que cette parole du Seigneur fût justifiée : « Faisons l'homme à notre image. » *Genes.*, I, 26. Dieu donna leurs noms aux astres, à l'Ourse, à Orion, aux Pléïades, à Vesper, à Lucifer : tous ces astres reçurent leurs noms du Créateur, et David en témoigne quand il dit : « C'est Dieu qui compte la multitude des étoiles, et qui à toutes leur assigne des noms. » *Psalm.* CXLVI, 4. Ainsi, Dieu nomme les créatures du ciel, Adam celles de la terre; Dieu nomme le ciel, la terre; Adam, le feu, l'homme. Et Adam? Il nomme les bêtes des champs, les reptiles, les quadrupèdes. Adam nomme la chair, les os, noms nouveaux, lorsqu'il s'écrie en voyant la femme : « Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair. » *Genes.*, II, 23. En effet, Dieu, en le formant, ne dit pas qu'il le formait de chair et d'os. De même Dieu parle de mâle, et Adam d'homme; Dieu parle de femelle, et Adam de femme. Chose encore plus étonnante, parce qu'il était rempli de l'Esprit saint, n'ayant point encore prévariqué, parce qu'il était plein de grâce, la prophétie dont je distinguais naguère, en présence de votre charité, les diverses espèces, il en possédait la plénitude. Il connaissait le passé, il connaissait le présent, il connaissait l'avenir. Comment connaissait-il le présent? Les os du corps ne se montrent pas à l'extérieur; et cependant il dit, sous l'influence de l'Esprit qui l'anime : « Voilà maintenant l'os de mes os. » Comment l'aurait-il appris, si l'Esprit saint ne le lui avait révélé? Pourquoi nomme-t-il les os avant de nommer la chair? Parce que Dieu prit d'abord une de ses côtes : « Et elle sera appelée *virago*, poursuit-il, parce qu'elle a été prise de l'homme. » Il devine le passé, il déclare le présent; le voilà maintenant prédisant l'avenir : « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère. » *Genes.*, II, 24. Pourtant il n'y avait pas eu encore de mariage, ni conséquemment de père et de mère. Que les hérétiques prêtent ici une oreille attentive.

Dieu voulut former une épouse à Adam : « Et il envoya une extase à Adam, et il l'endormit. » *Genes.*, II, 21. Toute parole prononcée par Dieu dès le principe devient une loi de la

nature. A l'endroit du premier homme, le Seigneur montre comment l'enfant doit naître de l'auteur de ses jours. « Il envoya un sommeil à Adam. » Chose singulière, Dieu détermine le temps qui convient au mariage. Le sommeil est qualifié d'extase, parce qu'alors l'homme est en quelque façon hors de lui-même. L'âme est en lui, et elle n'y est pas. Elle ne sent pas, elle ne comprend pas, et, quoiqu'elle entende, elle n'entend pas. C'est de cette manière que l'on dit : Un tel était en extase; pour signifier qu'il n'était point aux choses dont on s'occupait. Semblablement, l'âme, lorsqu'elle est comme isolée des sens, est dans une veritable extase. « Et Dieu endormit l'homme, et il prit une de ses côtes. » Demandez à ce propos aux hérétiques : Comment Dieu a-t-il fait pour prendre cette côte? Comment Adam ne l'a-t-il pas senti? Comment n'en a-t-il pas souffert? Que l'on arrache un cheveu de notre tête, nous sentons une vive douleur; et, fussions-nous plongés dans le sommeil, il n'en faut pas davantage pour que la douleur nous réveille; comment un membre aussi important, comment une côte a-t-elle pu être ravie à Adam sans qu'il ait été arraché à son sommeil? Dieu ne la sépara pas violemment, de crainte d'éveiller l'homme; il ne l'arracha pas. L'Ecriture, pour nous faire comprendre la dextérité du divin Artiste, dit : « Dieu prit... » Mais comment les liens qui la retenaient furent-ils brisés sans qu'Adam le sentît?

9. Dieu prit cette côte comme il avait pris la poussière. Si celui qui prit la côte avait été différent de celui qui l'avait assujettie, on comprendrait malaisément le prodige ; mais celui qui l'avait assujettie la retirant, il le fit sans causer aucune douleur. « Il prit une côte et mit à la place de la chair. » Et d'où tira-t-il cette chair? La tira-t-il du reste du corps? Lorsqu'on fait occuper à un corps un plus grand volume, il perd de sa densité. Comment donc le Seigneur combla-t-il le vide de la côte? Il est question du corps, et nous ne comprenons pas; et, quand il est question de Dieu, nous le soumettrions aux investigations de notre curiosité! « Et Dieu fit de la côte qu'il avait prise à Adam une femme. » *Genes.*, II, 22. Comment les sens furent-ils formés avec cette côte? Et le cœur qui sent, et la langue qui parle, et les intestins avec leurs replis, et le foie lui-même? Comment furent faits tous ces organes, vous ne pouvez le comprendre, et vous scrutez d'un œil avide la nature de leur Auteur! Mais admirez en toutes ces choses la figure du Christ. Dieu ne tire pas cette côte d'Adam sans lui avoir envoyé un sommeil. Pourquoi? C'est que de la côte devait sortir le péché, puisque la femme ouvrit au péché l'entrée du monde. Le Sauveur vient; de son côté il coule de l'eau et du sang : de l'eau, pour effacer les péchés; du sang, pour nous mettre en possession des mystères.

Considérons bien la figure : tandis qu'Adam est plongé dans le sommeil, une côte lui est ôtée; tandis que le corps du Sauveur est livré au sommeil, son côté s'ouvre pour mettre fin à l'antique tragédie et commencer une ère nouvelle; je parle de son sommeil sur la croix. « Et de cette côte il forma la femme, et il l'amena devant Adam. » O bonté du Seigneur! Que ne fait-il pas pour l'homme! De combien de bienfaits ne le comble-t-il pas! Il lui amène les animaux, il lui donne une épouse. Adam étant en quelque sorte orphelin, et Eve une vierge sans père ni mère, Dieu leur tient lieu de père et de mère. Et notez bien la loi; car toute parole de Dieu à l'origine devient une loi de la nature. « Dieu amena la femme à Adam; » et cette loi que l'épouse est conduite à l'époux, et que l'homme ne vient pas en qualité d'époux à l'épouse, est restée en vigueur jusqu'à nos jours. « Ils étaient nus et ils n'en rougissaient pas. » *Genes.*, II, 25. La règle demeure, la loi fait entendre sa voix. L'homme rougira toujours, hormis devant son épouse; la femme sentira toujours sa pudeur blessée, hormis devant son époux. Telle est la loi. Quant à nos premiers parents, s'ils ne rougissaient point de leur nudité, c'est qu'ils avaient en quelque façon l'immortalité pour vêtement, la gloire pour ceinture. Leur gloire mettait leur nudité à couvert et les enveloppait entièrement. Où vous sera-t-il donné de voir un homme ne rougissant pas de sa nudité? Le Christ vous en fournira l'occasion.

Pourquoi Adam et Eve ne rougissaient point de leur nudité.

Pierre, Jean et Jacques viennent au sépulcre

chercher le corps; ils ne l'y trouvent pas, mais ils trouvent les vêtements roulés, preuve qu'après la résurrection, la loi de l'antique Adam reprenait son autorité, et que le Christ n'avait point besoin de vêtements, quoiqu'il n'en fût pas dépourvu, malgré son apparente nudité. Le Christ ressuscite et rejette les vêtements dont Adam s'était couvert : il était nu, et sa nudité ne s'apercevait pas. Marthe et Marie le voient, le reconnaissent, se prosternent devant lui, et ne remarquent pas sa nudité. Et où a-t-il pris ses vêtements? Ne les a-t-il pas laissés dans le sépulcre? Les autres avaient été divisés entre les soldats. Comment donc se couvre-t-il? Comment n'est-il pas nu, celui qui n'a pas de vêtements? Autre question : Comment se fait-il que l'on voie d'un côté les vêtements et le linceul, et de l'autre le suaire dont la tête du Sauveur avait été enveloppée ? Pour faire ressortir l'action de la grâce divine et prouver le calme au milieu duquel s'était accomplie la résurrection. Les Juifs devant répandre le bruit que le corps de Jésus avait été dérobé par ses disciples, le Sauveur laisse dans le sépulcre ses vêtements. Or, quand on dérobe un cadavre, on dérobe en même temps les vêtements dont il est couvert. Tel Joseph sortit de l'appartement de l'Egyptienne, tel Jésus sortit du tombeau. Remarquez cependant une différence : après la résurrection du Sauveur, Pierre, aussi bien que lui, parut sans vêtements; seulement il était de condition mortelle, tandis que le Sauveur était doué de l'immortalité.

Jésus était debout sur le rivage avec la gloire pour manteau. « Mes enfants, disait-il, n'avez-vous rien à manger? » Et ses disciples, qui ne le reconnaissaient pas, répondirent : Non, nous n'avons rien. Il leur dit peu après : « Jetez vos filets à la droite du navire. » *Joan.*, XXI, 5-6. Ils les jetèrent et prirent une grande quantité de poissons. Jean reconnaît le Sauveur et dit à Pierre : « C'est le Seigneur. » *Ibid.*, 7. O prodige! ils ne l'avaient pas reconnu à sa voix, et ils le reconnaissaient à ses œuvres. « Et Pierre prit sa tunique, car il était nu. » Le mortel rougit, l'immortel ne rougit pas. Et maintenant prosternons-nous devant Celui qui nous revêt de gloire, qui rend à la terre l'immortalité; supplions-le de nous donner le vêtement de la foi, l'espérance du salut, la gloire en Jésus-Christ : Gloire au Père ainsi qu'au Fils unique et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS VI.

Sur le sixième jour de la création, sur nos premiers parents, sur le serpent, l'arbre de la science, le séjour dans le paradis et l'entretien d'Adam avec Dieu.

1. Occupons-nous encore de la promesse qui vous a été faite, et menons à bonne fin ce qui regarde le paradis. Sans doute, c'est un grand malheur qu'Adam ait été chassé du paradis; mais ce serait un malheur beaucoup plus considérable si nous perdions le souvenir de ces mêmes paroles. Occupons-nous donc de ce sujet, et traitons-le, non pas avec les lumières ordinaires de la raison, mais en cherchant dans l'Ecriture la solution de nos difficultés. Celui qui se livre à ses propres pensées et à ses propres sentiments, se trompe lui-même; celui, au contraire, qui demande à l'Ecriture l'éclaircissement de ses doutes, prend la vérité pour guide et pour maître. Comme bien des fidèles instruits éprouvent néanmoins de l'embarras, et que les infidèles tombent de l'ignorance dans le blasphème, pour rendre aux uns la certitude et pour réfuter les autres, nous traiterons la question présente selon nos forces, après avoir prié Dieu, de concert avec vous, de nous communiquer sa lumière avec abondance. De quelle manière l'homme a été créé, le corps formé, l'âme tirée par Dieu du néant et unie au corps humain, le paradis assigné comme demeure à l'homme, autant de points déjà examinés précédemment, sinon avec le mérite que réclamait le sujet, du moins aussi bien que nous le pouvions.

Revenons donc à ce qui nous est proposé. Encore que la terre entière eût été donnée à Adam, son séjour de prédilection était cependant le paradis. Il pouvait assurément sortir du paradis, quoique les régions situées en dehors

eussent été fixées comme séjour, non point à l'homme, mais aux animaux, aux bêtes des champs, aux quadrupèdes, aux bêtes fauves et aux reptiles. Toujours est-il que le palais de l'homme, son habitation souveraine, c'était le paradis. Aussi Dieu amena-t-il les animaux à Adam comme en étant séparés; car les esclaves ne restent pas toujours auprès du maître, ils n'y vont que lorsqu'il en a besoin. Des noms furent donnés aux animaux, qui sortirent aussitôt du paradis, où Adam demeura.

Notez ici l'exactitude de l'Ecriture. Les animaux avaient reçu l'ordre de se présenter devant Adam, de se prosterner devant lui et de le caresser. Il y avait, avons-nous dit, trois sortes d'arbres, les uns destinés à fournir à l'homme ses aliments et à entretenir sa vie, les autres destinés à le maintenir dans la bonne voie, et un troisième destiné à lui donner une vie immortelle; de même les animaux, eu égard à Adam, sont rangés en trois classes : les uns doivent lui servir de nourriture, les autres doivent obéir à ses ordres, les autres enfin sont destinés à ses plaisirs. Dans la première classe rentraient ceux que nous égorgeons aujourd'hui; dans la seconde, les chevaux, les chameaux, les ânes, les bœufs, et autres semblables; dans la troisième, enfin, les animaux qui imitent facilement, et les oiseaux dont le chant varié charme les oreilles. Si le corps fatigué ne peut pas embrasser d'autres fatigues avant d'avoir réparé cette lassitude, l'âme aussi, quand elle a rempli la tâche de la vertu, a besoin de récréation et de charme pour y persévérer. C'est pourquoi, lorsque Dieu voit l'âme gagnée par la lassitude, il lui procure quelque plaisir qui la récrée.

Ainsi en est-il également parmi nous. Bien des fois un homme reviendra de l'agora, l'âme chargée d'angoisses, affligé des tristes spectacles qu'il aura vus, des pertes et des désastres qu'il aura subis : à peine entré dans la maison, il verra son enfant, et les émotions de la tendresse adouciront ce qu'il aura éprouvé d'amertumes. Son épouse ne vient pas à lui pour le consoler; ses efforts seraient intempestifs; un serviteur n'osera pas le tenter : alors Dieu confie ce soin à un être faible dont l'ignorance gagne la cause, et il s'en sert pour soulager ce cœur accablé. Que le serviteur se prenne à sourire, il semblera insulter aux douleurs de son maître; que la femme fasse de même, elle semblera ne pas sentir les maux de son mari; l'enfant, au contraire, par ses caresses si franches, par son innocence, émeut l'âme; et le plus souvent, ce que des amis par leurs conseils, ce que des hommes sages par leurs avis n'auront pu obtenir, le sourire de l'enfant l'obtient; il n'en faut pas davantage pour faire oublier le malheur. Quelquefois, sous l'action violente de la douleur, on repoussera l'importun adoucissement que procure la vue de l'enfant, on s'y refusera; mais le temps vient à bout de ce sentiment, l'âme ne résiste pas à des regards répétés; enfin, on prend l'enfant dans ses mains, on dépose le fardeau de la tristesse et l'on s'écrie : que Dieu me le conserve, et le reste ne sera rien pour moi. C'est ainsi qu'il se sert des êtres les plus faibles pour faire entrer la consolation dans les âmes. Adam aussi était seul dans le paradis, sans amis, sans proches, sans voisin; alors, pour le distraire, le Seigneur lui amène des animaux, principalement les animaux qui imitent facilement, soit par le geste, soit par la voix; par exemple, les singes, qui imitent le geste de l'homme, les perroquets, qui imitent son langage, et autres animaux de mêmes qualités. C'est ainsi que les animaux concourent à divertir Adam, les uns par leurs chants, les autres par leurs caresses. Entre tous ces êtres qui charmaient la monotone existence de l'homme, se trouvait le serpent; or, le serpent était, d'après l'Ecriture, « la plus rusée de toutes les bêtes que le Seigneur avait créées. » *Genes.*, III, 1.

Les animaux concouraient à divertir Adam.

2. Par conséquent, il l'emportait sur tous les animaux dans l'art d'imiter ou de flatter. Ne vous arrêtez pas à l'aspect qu'il vous présente maintenant, aspect qui nous glace d'horreur et nous met en fuite : il n'en était pas de la sorte dès le commencement. Ami de l'homme, il était l'un de ses familiers. Et de quelle manière est-il devenu notre ennemi? Par la sentence divine. « Maudit sois-tu parmi toutes les bêtes; j'établirai une inimitié entre la femme et toi. » *Genes.*, III, 14-15. Cette inimitié mit fin aux rap-



ports primitifs d'amitié, non pas d'une amitié raisonnable, mais d'une amitié proportionnée à l'intelligence des animaux. Tel aujourd'hui le chien témoigne à l'homme une amitié qui lui est inspirée, non par la raison, mais par un instinct naturel; tel était l'attachement que le serpent marquait à l'homme. A la vue du plaisir que la société du serpent procurait à Adam, soit par ses caresses, soit par son instinct d'imitation, un projet infernal se présenta à l'esprit de l'artisan de toute iniquité, comme il arrive à ces malfaiteurs qui se servent des amis du prochain pour l'attirer dans leurs filets; car, en général, c'est par les siens et non par des étrangers que l'on est trahi, selon la parole du Sauveur : « Les ennemis de l'homme, ce sont les gens mêmes de sa maison. » *Matth.*, x, 36. Le démon se sert donc du serpent pour parler à Adam et le séduire. Je conjure votre charité de ne pas prêter un légère attention à nos paroles. Ce n'est pas une question sans importance que de savoir de quelle manière le serpent a parlé, s'il a parlé d'une voix humaine, ou s'il lui a suffi de ses sifflements pour être compris d'Eve. Avant sa chute, Adam était rempli d'intelligence, de sagesse et d'esprit prophétique. Quelle sagesse, je vous le demande, ne fallait-il pas à un seul homme pour assigner leurs noms, sans leçon aucune, aux oiseaux, aux reptiles, aux bêtes fauves, en un mot à tous les animaux? Représentez-vous leurs genres et leurs espèces diverses : pour le dire d'une façon générale, il donna leurs noms à des animaux si nombreux qu'aujourd'hui même, avec l'expérience que nous avons, nous ne pouvons tous les connaître. Lorsque Dieu amena les animaux devant Adam, sa sagesse et l'esprit divin dont il était rempli permirent au premier homme de discerner les qualités de chacun d'eux. Il reconnut que le serpent était plus ouvert, plus intelligent que les autres, et qu'il devinait aux simples mouvements de quels sentiments on était animé.

Comment le Seigneur adresse la parole à Eve.

Telles étaient les pensées d'Adam, lorsque le diable s'aperçut à la fois et de ce que pensait Adam, et de l'intelligence du serpent. En conséquence, il parle par l'organe de cet animal, dans la persuasion qu'Adam attribuerait à la sagacité du serpent cette imitation de la voix humaine. Le serpent s'approche donc. Nulle part, toutefois, l'Ecriture ne dit que le serpent ait servi d'organe au démon; Moïse se contente de raconter simplement les faits. Redoublez d'attention, je vous prie. Paul, qui le second fut ravi jusqu'au paradis, ne donne pas plus d'explication, et il se borne à dire : « J'ai promis de vous présenter au Christ comme une chaste vierge à son unique époux. Cependant, je crains qu'il ne vous arrive ce qui arriva à Eve, que le serpent séduisit par son astuce. » II *Cor.*, XI, 2-3. Mais il ne dit pas que le diable l'ait fait. Il parle en gardien fidèle des Ecritures, en ministre des Ecritures, en docteur des Ecritures, en interprète des Ecritures. Il ne veut pas donner d'explications pour ne pas violer l'ordre des Ecritures, et il ajoute seulement : « De même que le serpent séduisit Eve par son astuce, de même je crains que vos sentiments ne soient également corrompus. » « Egalement, » comment? Paul craignait-il donc que le serpent ne vînt opérer des séductions nouvelles? Non, répond-il, je n'ignore pas que ce serpent ne reparaîtra pas; mais il reparaîtra, celui pour lequel le serpent n'a été qu'un instrument. Du reste Paul, en fidèle ministre et gardien de l'Ecriture, n'a rien changé au texte; il en a seulement exposé le sens. Le Maître du passé, du présent et de l'avenir a seul éclairci cette difficulté, afin qu'au lieu de reporter sur le serpent la responsabilité du péché, ou l'attribuât au véritable auteur. Les Juifs disant au Christ : « Nous sommes de Dieu, nous, » Jésus leur répond : « Si vous étiez de Dieu, vous accompliriez les œuvres et la volonté de Dieu. Or, vous avez pour père le diable. » *Joan.*, VIII, 41-44. Et après avoir nommé le diable, il rappelle aussitôt l'histoire originelle : « Le diable, dit-il, était homicide dès le commencement. » Le serviteur interprète en serviteur; le Seigneur parle en Seigneur et montre l'auteur véritable de la ruine d'Adam. Il ne le qualifie pas seulement de meurtrier, mais encore d'homicide : en effet, Adam ne fut pas la seule victime, et par Adam il atteignit tous les hommes. « Et il ne demeura pas dans la vérité, parce qu'il est menteur. »

3. Vous voyez quelle est l'interprétation du Sauveur, ce qu'a fait le diable, et le titre de menteur qui lui est appliqué. Comment a-t-il menti? « Le serpent dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de toute espèce de fruits? » *Genes.*, III, 1. Voyez-vous le menteur? Dieu avait dit : Mangez de toute sorte de fruits, à l'exception d'un seul. Et ce menteur dit : Pourquoi vous a-t-il défendu de manger de toute sorte de fruits? Donc le Christ ne se trompe pas en disant : « C'est un menteur. » Car il a menti et menti effrontément. Lorsque l'on trame quelque perfidie, on affecte ou la nécessité, ou l'ignorance, pour écarter tout soupçon de perversité; comme si l'on disait : Je ne sais rien, vous n'avez à redouter aucun piége; venez sans crainte, je ne connais point de danger. — N'avez-vous pas expérimenté maintes fois de tels personnages? Est-ce que nous ne connaissons pas les artifices des séducteurs? Après avoir ourdi de semblables noirceurs, ne feignent-ils pas de tout ignorer? Ainsi fait le diable. « Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de toute espèce de fruits? » comme s'il n'avait pas entendu, ou comme s'il avait mal entendu. La femme, croyant qu'il parlait ainsi par ignorance, relève son erreur. Mais non, il n'en est pas ainsi : Dieu ne nous a pas défendu de manger de toute espèce de fruits; au contraire, il nous a permis de manger de tous, hormis un seul : pour celui-là, n'en mangez pas, nous a-t-il dit, autrement vous mourriez. Le démon paraissait apprendre ce qu'il ne savait pas; en tout cas, on ne se défiait nullement de ses intentions perfides. C'est pourquoi il ajoute : « Non, vous ne mourrez certainement pas. » *Genes.*, III, 4. Voilà un autre mensonge. Dieu avait dit : « Le jour où vous en mangerez, vous mourrez de mort; » et le diable de son côté : « Non, vous ne mourrez certainement pas. » C'était, je le répète, un deuxième mensonge. « Dieu savait, poursuit-il, que le jour où vous en mangeriez, vous seriez comme des dieux. » Troisième mensonge. Remarquez cette perversité astucieuse du démon. Déjà il songe à répandre l'erreur dans le monde; il songe à propager sur la terre, comme je l'ai dit ailleurs, la croyance en la multiplicité des dieux, et c'est pour cela que dans son récit il prépare par insinuation la femme à cette fausse opinion. Ce fut donc cet artisan de tout mal qui le premier jeta la semence de la croyance en plusieurs dieux; Dieu ayant ordonné dans sa toute science que cette erreur ne fût pas proférée pour la première fois par une bouche humaine, qu'elle ne fût pas l'objet de sa première parole, mais qu'elle sortît de la bouche du serpent, afin que toute bouche qui s'occuperait des idoles ne suivît en cela que son exemple. Vous êtes, je le sais, pleins d'indulgence pour ma voix, et vous saisissez facilement les enseignements sacrés de l'Ecriture. Que personne donc ne s'attache à l'éclat de la parole; qu'il cherche plutôt la force des pensées.

« Dieu savait, dit donc le serpent, que le jour où vous en mangeriez vous seriez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » A ce sujet, quelques personnes, et en particulier les sectateurs de cet ennemi de Dieu qui a tant écrit contre les chrétiens et qui a éloigné bien des gens de la divine doctrine, les sectateurs de Porphyre, dis-je, et quelques autres, tiennent ce langage : Pourquoi Dieu a-t-il refusé à l'homme la science du bien et du mal? Qu'il lui ait refusé la science du mal, mais celle du bien! Car dès lors qu'il s'exprime en ces termes : « Vous ne toucherez pas au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, » il interdit à la fois la science du mal et celle du bien. Mais pourquoi, encore un coup, interdire cette dernière? — L'iniquité travaille toujours contre elle-même et tombe dans ses propres piéges. Non, Dieu n'a point interdit à l'homme la science du bien; cette science, Adam l'a possédée, même avant de manger du fruit de l'arbre. S'il ne l'avait point possédée, comment aurait-il eu la connaissance de son épouse, comment aurait-il pu dire quant à sa nature : « Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair? » comment aurait-il prédit en ces termes l'avenir : « Celle-ci sera nommée *virago*, parce qu'elle a été formée de l'homme. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère... » *Genes.*, II, 23-24. Eh quoi! il aurait eu ces connaissances si profondes, et il n'aurait pas connu le bien! Il connaissait Dieu, observait

Parole pleine de fiel de Porphyre et de ses sectateurs.

Adam, avant son péché, avait la connaissance du bien.

ses lois, il avait la science, il imposait une infinité de noms, et il ne connaissait pas le bien? Mais c'est insoutenable. Non, Dieu ne refuse pas à l'homme la connaissance du bien; ce qu'il veut, c'est qu'à la connaissance du bien il ne joigne pas celle du mal. Voici, du reste, un passage de l'Ecriture qui met à néant ce sophisme : « Vous ne pouvez pas, dit Paul, boire en même temps le calice du Seigneur et celui des démons. » I *Cor.*, x, 21. Il n'interdit pas les deux calices; il consacre celui qui est saint, et réprouve seulement celui qui est impur et profane. Le Sauveur disait aussi : « Vous ne pouvez pas servir Dieu et Mammon. » *Matth.*, vi, 24. Et en vérité, servir à la fois Dieu et le démon, est chose impossible. Par conséquent, si Dieu interdit à l'homme la connaissance du mal, c'est pour qu'il ne mêle pas cette connaissance à celle du bien.

Pourquoi l'arbre du paradis fut-il appelé l'arbre de la science du bien et du mal?

4. Redoublez encore d'attention. Et pour quelle raison ce nom d'arbre de la science du bien et du mal? Assurément ce nom n'était pas son nom naturel; mais il en fournit le sujet : c'est là une particularité que l'on trouve dans l'Ecriture. Ainsi par exemple, une fontaine dans le désert est appelée l'eau de la contradiction : « Je t'ai connu, est-il dit, aux eaux de la contradiction. » *Psalm.* LXXX, 8. Est-ce à dire que les eaux de cette fontaine eussent naturellement la propriété de pousser le peuple à la contradiction? Alors pourquoi Moïse, qui en but lui aussi, ne s'éleva-t-il pas contre Dieu? Non, si ces eaux furent appelées eaux de la contradiction, ce n'est point qu'elles fussent douées d'une propriété semblable, mais parce qu'elles furent témoins d'un fait de cette nature : le peuple ayant manifesté en ce lieu son opiniâtreté, elles reçurent le le nom d'eaux de la contradiction. Jacob ayant vu Dieu, comme il est possible à l'homme de le voir, appela le lieu où il l'avait vu : Vision de Dieu. *Genes.*, XXXII, 30. Assurément, ce lieu ne possédait ni la vision, ni la forme de Dieu; mais parce que le patriarche y avait eu cette vision, il le nomma ainsi. Un autre lieu fut appelé : « Paix de Dieu. » Un ange était apparu à Gédéon : frappé de crainte, Gédéon s'écria : « Malheur à moi! je vais mourir, car j'ai vu l'ange du Seigneur. Et l'ange lui dit : Paix à toi, ne crains rien. Et Gédéon bâtit un autel, et il l'appela : « Paix de Dieu. » *Judic.*, vi, 22-24. Evidemment, la paix n'était pas attachée à cet autel; l'autel était seulement un symbole de la paix qui avait été donnée et reçue. Il n'y avait non plus rien de commun entre les eaux de la contradiction et la contradiction, et elles ne furent ainsi appelées qu'à cause du fait accompli en ce lieu; de même la science n'était point attachée à l'arbre en question; mais il fut ainsi nommé, parce que quiconque commet le péché acquiert par cela même la science du péché.

Nouvelle comparaison à l'appui : il nous arrive sans doute de traverser des lieux infestés de brigands, et nous disons d'ordinaire : Voici des lieux redoutables. Est-ce à dire que le lieu lui-même soit redoutable? Non, mais les brigands qui habitent en ce lieu. L'arbre de la science n'était pas non plus d'une nature qui produisît la science fatale à l'homme, et il ne fut ainsi qualifié qu'à cause de la chute tragique d'Adam. Je m'explique en deux mots; car la divine Ecriture sur ce point ne souffre pas d'obscurité. Nous avons aujourd'hui un autel auquel participent les fidèles. Est-ce à la nature de l'oblation qu'est attaché le salut, ou bien à la majesté de celui que vous invoquez? Voilà une preuve placée sous vos yeux : ne doutez donc pas du passé. Il s'agit maintenant d'un aliment qui donne la vie, autrefois d'un fruit qui donnait la mort. Si le premier nous sauve par sa nature et non par la grâce, le second aussi dut donner la mort par lui-même, et non à cause de la prévarication.

Il m'est facile de vous montrer un aliment mortel aussi, à savoir l'idolâtrie. Pourquoi les martyrs se sont-ils refusés à manger certaines viandes? pourquoi craignaient-ils d'en user? est-ce qu'ils seraient morts s'ils en avaient mangé? Non assurément : ce n'est point la nourriture qu'ils repoussaient; mais, comme il était fait en même temps mention des idoles, c'était de leur invocation qu'ils ne voulaient pas. Il en était de même de l'arbre de la science du bien et du mal : il ne donnait pas la science; mais elle apparaissait avec la prévarication dont il fournissait l'occasion. Toujours l'expérience enseigne

à l'ignorant que prévariquer est un mal. Voici encore une autre voie pour résoudre la question proposée, non que les précédentes raisons soient insuffisantes, mais à cause de la richesse de la grâce de Dieu. Que l'on n'attribue point cette multiplicité de preuves qui se succèdent à la faiblesse de celles qui précèdent : dans sa richesse sans bornes, la grâce divine, quand nous en sommes dignes, met sans cesse à notre disposition de nouveaux trésors. Appliquez-vous donc. Les martyrs se sont refusés à manger des viandes consacrées aux idoles : si Adam se fût refusé à manger du fruit de l'arbre de la science comme ont fait les martyrs, il fût demeuré sain et sauf. Maintenant, qu'il n'y ait rien d'odieux à connaître le bien et le mal, c'est une vérité de toute évidence. Dieu qui interroge le pécheur, sans commettre lui-même de péché, le connaît-il ou ne le connaît-il pas? Qui oserait soutenir la négative? Connaître une chose n'est point la faire. Paul qui disait : « Fuyez la fornication, » I *Cor.*, VI, 18, ignorait-il ce qu'est la fornication? Lorsqu'il recommandait d'éviter l'adultère, en ignorait-il la nature? Il le savait, et n'en était pas pour cela plus coupable.

Dieu aussi connaît toutes nos actions mauvaises, lui qui en fait en ces termes l'énumération : « Du cœur naissent les pensées mauvaises, les meurtres, les adultères, les parjures, les impuretés, les jalousies, les rapines. Ce sont là les choses qui souillent l'homme. » *Matth.*, XV, 19-20. Est-ce par ignorance, est-ce en connaissance de cause que Dieu parle ainsi, que l'Apôtre parle ainsi? La science n'était donc pas une chose indigne d'Adam. Ce qui lui a été funeste, ce n'est point la science, mais la prévarication. Je voudrais bien savoir ce que l'arbre lui a enseigné, si c'est le bien ou si c'est le mal? Après avoir mangé de ce fruit, connut-il ce qu'était l'homicide? Il n'y avait cependant personne qui pût en commettre. L'adultère était également inconnu, puisque le mariage n'existait pas; ni la fornication, ni le vol n'étaient possibles; il n'y avait encore ni riche, ni pauvre, ni calomnies, ni faux témoignages. L'unique mal qu'Adam commit fut de désobéir à Dieu; l'unique bien connu de lui fut pareillement l'obéissance à la divine volonté. Ce que je dis est une chose vulgaire et commune : que l'on ne m'accuse donc pas de témérité. Nous disons bien à ceux qui se sont rendus coupables d'une faute, en les menaçant de quelque châtiment : Je vous apprendrai ce qui vous attend. Est-ce à dire pour cela que l'on prétende donner une connaissance réelle? La science résulte donc de l'expérience du mal; et l'on prétend instruire ici le prévaricateur des maux très-graves auxquels il s'est exposé.

5. Soutenez bien votre attention. Quoique nous ayons parlé précédemment de ce sujet, la suite des idées nous y a néanmoins de nouveau conduits. Dieu, l'auteur de tous les dons, était invisible; celui au contraire que Dieu avait comblé, était visible. Le bienfaiteur n'apparaissait pas, mais celui qui avait recueilli ses bienfaits était visible à tous les regards. L'homme était seul; autour de lui les animaux privés de raison; vis-à-vis de lui personne. Dieu lui impose une loi; l'arbre qui est placé au milieu du paradis doit lui rappeler sa sujétion et l'empêcher de l'oublier. Adam se promenait-il cueillant des fruits avec son épouse, dès qu'il approchait de cet arbre, il disait : Ne touchons pas à cet arbre, Dieu nous l'a formellement défendu. En sorte que cet objet visible était comme un mémorial du Maître invisible. Il en est de même parmi nous. Combien n'y a-t-il pas de préfets dans toute l'étendue de l'empire? L'empereur ne pouvant être présent à tous ses sujets, l'on est obligé de placer son image dans les tribunaux, sur les places publiques, dans les salles de réunion, dans les théâtres. Partout où le préfet doit examiner les affaires de son ressort, se trouve le portrait impérial, pour donner aux actes du préfet l'autorité voulue. Comme il n'est qu'un homme, l'empereur ne saurait être présent en tout lieu. Dieu, encore une fois, les hommes ne sauraient le voir. C'est pourquoi il fit de l'arbre comme un symbole de sa souveraineté, destiné à rappeler à Adam l'empire que Dieu possède sur tout ce qui existe. Reconnais, lui disait-il, celui de qui tu as reçu ta puissance. Une preuve que cet arbre était pour eux un mémorial de ce genre, la voici : Quand le serpent voulut sé-

L'on place l'image de l'empereur sur les places publiques et dans les théâtres.

duire la femme, il lui dit : « Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de toute sorte de fruits? » *Genes.* III, 2. La femme, qui n'a point oublié le précepte divin, redresse l'ignorance du diable et répond : Dieu ne nous l'a point défendu; au contraire, nous mangeons du fruit de tous les arbres; il n'y en a qu'un auquel Dieu ne veut pas que nous touchions, et duquel il nous a défendu de manger. Notez la sagesse de son langage. Dieu ne leur avait certainement pas dit : N'y touchez pas; car il n'y avait aucun mal à y toucher. Mais, animés comme ils l'étaient d'une sagesse divine, et jouissant d'ailleurs des autres fruits, ils disent en eux-mêmes : Dieu nous a défendu de manger du fruit de cet arbre; n'y touchons même pas. Tant la femme avait à cœur d'observer le précepte du Seigneur.

Il y avait donc au milieu du paradis un arbre dont le serpent se servit pour séduire nos premiers parents. Ecoutez une étrange chose. Le démon se sert d'un sentiment qui est dans l'homme pour en arriver à ses fins. En créant l'homme, Dieu lui avait donné, outre la science, le désir de Dieu. Dès que le démon eut aperçu en lui ce désir ardent, il dit : Vous deviendrez comme des dieux. Maintenant, n'étant que des hommes, vous ne pourriez être toujours avec Dieu; mais, si vous devenez comme des dieux, toujours vous serez avec lui. Il ne leur dit certes pas : Si vous mangez de ce fruit, vous serez les ennemis du Seigneur. De façon que le désir d'être égal à Dieu fut ce qui séduisit la femme. Quant à elle, c'est à persuader l'homme, et non à le séduire, qu'elle s'applique. C'est Paul qui l'affirme en disant : « Adam n'a pas été séduit. » I *Tim.*, II, 14. Alors pourquoi a-t-il été condamné? Remarquez ce qu'il y a de grave en ceci : La femme est séduite et elle mange; après avoir mangé, elle engage l'homme à en faire autant, pour n'être pas seule à prévariquer. Elle l'y engage, mais elle ne le séduit pas. Ainsi en est-il souvent aujourd'hui. Un homme connaîtra sa foi, il aimera la loi, il est plein de zèle pour la religion orthodoxe, et il se rendra à la volonté de son épouse et il ne manifestera pas son zèle; non pas qu'il ignore la vérité, mais par condescendance pour sa femme. Plusieurs ont pensé qu'Adam aurait reçu de sa femme ce fruit sans savoir d'où elle l'avait tiré. Mais il n'y a pas d'excuse pour lui; Dieu le condamne formellement, « car tu as écouté la voix de ton épouse, » lui dit-il. *Genes.*, III, 17. Il ne lui dit pas : Tu as reçu de ton épouse...; ce à quoi Adam aurait pu répondre : J'ignorais complétement d'où elle l'avait pris. Le crime d'Adam n'est pas d'avoir été trompé, mais d'avoir été entraîné.

Venons-en au jugement : examinons les pièces produites tout d'abord devant le tribunal saint, miséricordieux et incorruptible, pièces écrites en caractères immortels et dont les siècles ne sauraient effacer la mémoire, la réalité et l'éclat. Faites donc attention : « Adam entendit la voix du Seigneur qui se promenait sur le soir dans le paradis. » *Genes.*, III, 8. Le bruit, aussi bien que l'habitude, l'en avertit. Est-ce que Dieu peut révéler sa présence par du bruit? Il se révélait, non tel qu'il était, mais comme il voulait. Béni soit le Dieu des saints d'avoir visité Adam vers le soir et d'être monté maintenant aussi vers le soir sur la croix. Car c'est à l'heure où Adam venait de manger du fruit défendu, que le Sauveur a souffert; à l'heure qui marqua la transgression et le jugement, c'est à savoir depuis la sixième jusqu'à la neuvième. Adam mangea à la sixième heure; telle est la règle de la nature; après cette heure il se cacha. Sur le soir, Dieu vint à lui. L'homme avait désiré devenir Dieu; il avait désiré une chose impossible. Le Christ cependant a rempli son désir. Tu as voulu devenir ce que tu ne pouvais pas être; mais moi je désire être homme, et je le puis. Dieu fait tout le contraire de l'erreur qui avait séduit notre premier père. Tu as désiré ce qui était au-dessus de toi; je prends, moi, ce qui est au-dessous de moi. Tu as ambitionné d'être l'égal de Dieu; je veux être l'égal de l'homme. Ce qui faisait dire à Paul : « Et il a été trouvé en tout semblable à un homme. » *Philipp.*, II, 7. Tu as voulu devenir Dieu, ce n'est pas pour cela que je t'ai témoigné mon indignation; car je consens bien à ce que tu désires t'élever jusque-là; ce qui m'a in-

digné, c'est que tu as voulu ravir cette dignité contre la volonté de ton Seigneur. Tu as désiré devenir Dieu, et tu ne l'as pas pu; je me fais homme, et je rends possible ce qui était impossible.

Que Dieu soit venu dans cette intention, il nous le déclare dans ces paroles : « J'ai vivement désiré de manger cette pâque avec vous. » *Luc.* XXII, 15. Voilà ce qu'il disait à ses apôtres, au moment de manger la pâque, de partager la nourriture de ceux qu'il allait nourrir, lui qui nourrit l'univers entier, au moment où la table venait d'être dressée. Non, je n'ai point regardé d'un œil jaloux cette aspiration de votre cœur vers la condition divine. Vous avez voulu vous emparer de ma dignité, quand vous ne le pouviez pas; je me revêts de votre condition, et rien ne s'y oppose. — Appliquez-vous. Dieu descend vers le soir et dit : « Adam, où es-tu? » *Genes.*, III, 9.

6. Ce sont là des choses étroitement unies ensemble : le même Dieu est l'auteur des unes et des autres. Celui qui est venu pour souffrir est le même qui descendit dans le paradis. Adam s'était caché; après avoir mangé, il avait tout compris. « Leurs yeux furent ouverts, et ils reconnurent qu'ils étaient nus. » *Genes.*, III, 7. Le diable ayant dit : « Le jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, » il se trouva avoir dit vrai. Paul disait donc avec raison : « Nous n'ignorons pas quels sont ses conseils; » II *Cor.*, II, 11; car les saints connaissent les ruses de Satan. Remarquez bien sa malice. Comment avait-il su que, le fruit une fois mangé, les yeux de nos premiers parents seraient ouverts? Etaient-ils donc aveugles? Pourtant l'Ecriture, avant qu'ils eussent mangé ce fruit fatal, dit : « La femme vit l'arbre. » *Genes.* III, 6. La femme n'était donc pas aveugle. « La femme vit que l'arbre était beau à la vue. » Elle voit d'abord, puis elle mange.

Comment donc leurs yeux ont-ils été ouverts? Soyez attentifs, je vous prie; là est le point capital de la question. Le diable était un de ceux qui étaient tombés et avaient prévariqué : il savait donc ce qu'il lui était arrivé après son crime, et ce qui devait conséquemment arriver aux prévaricateurs; car le sort des prévaricateurs est toujours le même. Aujourd'hui aussi, quand nous péchons, nous le faisons en aveugles, et nous ne voyons ce que nous avons fait que lorsque la faute est commise. Demande-t-on par exemple à l'auteur d'une faute : Pourquoi avez-vous agi de la sorte? il mettra la nécessité en avant. En vérité, dira-t-il, je ne voyais pas ce que je faisais. Non pas qu'il fût aveugle; mais la raison s'obscurcit devant le péché : on est tout entier à ce que l'on fait, et en le faisant on est aveuglé. Ensuite seulement on voit dans sa conscience l'action que l'on a commise. Un voleur pénètre dans une maison pour la piller, il y entre comme un aveugle; il ne songe ni à la personne qu'il pourra rencontrer, ni à celle qui l'arrêtera, ni à la crainte que les juges doivent lui inspirer, ni au danger auquel il s'expose; la passion l'aveugle. Quand il sera entré, quand il aura volé et sera sorti chargé de son butin, alors, loin de tout témoin, la crainte le saisira, il comprendra ce qu'il a fait, et il pensera que, si une perquisition est entreprise, on va découvrir sur-le-champ l'auteur de cette action. Ce à quoi il n'a même pas songé en volant, il s'en préoccupe le vol accompli. De même l'adultère, qui va souiller la couche du prochain, entre sans penser qu'il y a des lois, des tribunaux, des accusateurs, des glaives préparés. Mais, sa passion assouvie, il tremble, il se défie d'un serviteur, d'une servante, d'un voisin, d'un parent; ce à quoi il ne pensait pas tout en poursuivant son dessein criminel, il y pense ensuite. L'on exhortera quelqu'un à rester éloigné du mal; s'il ne nous écoute pas, on dira d'ordinaire : Je lui en ai fait maintes fois l'observation, il ne m'a pas entendu : ce n'est pas qu'il n'ait pas entendu. Puis, si l'on a recours aux châtiments, on dira : Je vous apprendrai à entendre; non pas qu'on lui rende l'ouïe plus subtile, mais parce que le châtiment ramène son âme à de meilleures pensées et à de saines résolutions. De là ce mot du prophète : « La discipline du Seigneur m'a ouvert les oreilles. » *Isa.*, L, 5.

Le diable donc étant tombé, — car je ne

perds pas de vue mon sujet, — et sachant ce qui s'était passé en lui après la chute, n'oubliait pas qu'alors seulement il avait compris ce qu'il avait fait. Instruit par sa propre expérience, il dit à nos premiers parents : « Si vous mangez de ce fruit, vos yeux seront ouverts; » comme les miens l'ont été, pensait-il; le péché commis, alors je vis ce que j'avais fait, ce que j'avais perdu. « Ensuite ils mangèrent, et leurs yeux furent ouverts, et ils connurent qu'ils étaient nus. » Auparavant ils étaient nus aussi, mais ils n'en rougissaient pas. Quand ils se furent dépouillés de l'immortalité, ils perdirent leur ceinture de gloire, et le corps apparaissant dans sa nudité, ne fut plus qu'une masse de terre. Aussitôt l'on voit apparaître les arts. Celui qu'Adam exerça le premier fut l'art du tailleur; en effet, il commença par prendre quelques feuilles de figuier et par les coudre ensemble. Et qui le lui avait enseigné, d'où l'avait-il appris? N'avait-il pas reçu de Dieu l'intelligence? Il était l'image de Dieu, et vous doutez de ses connaissances? Vous vous demandez peut-être en vous-même comment l'homme a fait la première charrue, qui l'a instruit à préparer le bois, à y adapter le fer, à soumettre les bœufs au joug; vous vous demandez comment la femme a découvert l'art de tisser la toile, de prendre la toison, de la laver, de la carder, de la filer, de la réduire en fils extrêmement tenus pour la tisser ensuite. D'où viennent toutes ces choses? D'où est venu l'art de faire les tapisseries? Voilà un métier debout; on y fait passer une chose, et sans que la main la façonne, l'intelligence prépare et fait apparaître les formes les plus variées. L'ouvrier n'y met point les mains, et cependant telle est la vertu de l'art, que le vêtement s'exécute, et que les figures qui apparaissent obéissent à la volonté de l'ouvrier. Ainsi le tapissier, sans remuer sa main, créera diverses formes; et, quand on vous parlera de l'action de Dieu, vous vous imaginerez que pour opérer il a besoin de remuer la main! Si vous cherchez l'origine d'un art ou d'une invention quelconque, si vous vous demandez où nos premiers parents ont trouvé ceci et cela, souvenez-vous de cette parole primordiale : « Faisons l'homme à notre image; » et vos doutes seront éclaircis. L'homme est l'image de Dieu; comment ne comprendrait-il pas? Il est l'image de Dieu; comment ne marcherait-il pas sur ses traces? « Il se mit à coudre des feuilles de figuier. »

7. Ces particularités sont bien faites pour confondre les interprétations allégoriques de ces esprits qui prétendent que le paradis est spirituel, et qu'il est dans le ciel. Que ferait un figuier dans le ciel? Mais soit, plaçons-le dans le ciel; alors, d'où sortent les fleuves? N'est-ce pas de la terre? Si le paradis est dans le ciel, c'est du ciel que doivent nécessairement couler les fleuves. L'Ecriture ne dit-elle pas : Un fleuve descendait de l'Eden? Mais il n'y a là qu'un sophisme. Et cependant ces partisans de l'allégorie nous tournent en ridicule. « Dieu les revêtit de tuniques de peau, » dit l'Ecriture. *Genes.*, III, 21. Alla-t-il donc massacrer des bœufs et des brebis, ouvrir un atelier de corroyeur, et en exercer le métier? Voici notre réponse : Dieu a créé tous les animaux sans génération préalable; il a fait des êtres qui n'étaient pas, et il ne pourrait pas, lui créateur du tout, créer la partie; néanmoins ils insistent : Mais Dieu n'a jamais fait une simple partie d'un animal; il n'a fait rien d'incomplet. On leur parle de peau, et ils cherchent d'où elle a pu être tirée. On me parlera du sang de l'Egypte, et je demanderai à mon tour comment Dieu a pu changer le Nil en sang, quels animaux il a dû immoler. Un fleuve est changé en sang et aucun animal n'est immolé; et, quand il s'agit de deux simples peaux, on irait chercher à quels animaux elles peuvent avoir été enlevées? Certainement il faut en admettre l'existence indépendamment de tout animal. Suivez bien nos paroles, malgré la fatigue qui trahit notre voix et que nous éprouvons.

Pour ne pas laisser ce discours incomplet, je parlerai sur un ton moins élevé, et j'arriverai de la sorte jusqu'au bout. « Il se mit à coudre des feuilles de figuier. » Que les hérétiques ne connaissent-ils cet art! Adam prévaricateur apprend à unir : les hérétiques, dans leurs aberrations, n'apprennent qu'à déchirer. Adam prévaricateur joint des feuilles ensemble pour cacher sa nudité : les hérétiques n'usent de la

foi que pour la déchirer et mettre à nu les choses saintes. Nous avons souvent ouï parler de ce qui se passa près de la croix; nous sommes surpris de voir les soldats s'emparer des vêtements du Christ et se les partager, et nous disons en nous-mêmes : Certes, il fallait du côté de Dieu une grande longanimité pour ne pas lancer sa foudre, pour ne pas tirer son glaive. Quoi, tandis que le Saint par excellence était comblé d'outrages, ces mains criminelles n'étaient pas mises en pièces! Vous vous étonnez donc de ce que les soldats aient osé déchirer les vêtements du Sauveur; soyez-le plutôt à la vue des hérétiques déchirant la robe de l'Eglise. Du moins les soldats, quand ils virent la tunique du Christ sans couture et d'un seul tissu, depuis le haut jusqu'au bas, la respectèrent; pour les hérétiques, ils ont brisé, déchiré, mis en pièces la tunique du Sauveur, le vêtement de l'Eglise. Mais revenons à notre sujet.

« Il se mit à coudre des feuilles de figuier. Et ils entendirent Dieu qui se promenait, » comme il était possible de l'entendre, « et ils se cachèrent. » *Genes.*, III, 7-8. La nature est toujours droite : quelques prévarications que nous commettions, notre conscience parle toujours en toute liberté. Bien des fois, le front affiche l'impudence, et la conscience accuse. Bien des fois, la langue dira : En quoi donc ai-je fait mal? Et la conscience fait entendre intérieurement sa sentence. En ce temps, la simplicité et la sincérité étaient le caractère d'Adam et de sa compagne, et ils reconnaissaient la vérité sans hésitation. Dieu dit : « Où es-tu? » Bien des personnes ont expliqué ce passage en un sens plein de piété; mais il faut avant tout viser à l'exactitude. Leurs explications, je les admets parce qu'elles sont pieuses; mais je les admets surtout parce qu'elles sont exactes. « Adam, où es-tu ? » De quelle hauteur et dans quel abîme es-tu tombé; de quelle gloire es-tu précipité? Je ne conteste pas ce qu'il y a de pieux dans cette interprétation. Elle indique en outre un sentiment plein de miséricorde, en même temps qu'elle impressionne favorablement l'esprit. Il faut cependant ne pas négliger la suite des idées. « Adam, où es-tu? » C'est Dieu qui fait cette question. Il n'ignore pas, lui, l'auteur de la nature humaine, que l'on n'a plus de confiance, le péché une fois commis, et que les lèvres du pécheur sont en quelque façon cousues l'une à l'autre. Si Adam s'était caché, Dieu comprenait bien qu'il l'avait fait parce qu'il avait perdu toute confiance.

C'est lorsque le serviteur sent que sa faute est connue de son maître, que ses angoisses atteignent le plus haut degré; tant que le maître ne sait rien, le serviteur se console dans l'espoir de se dérober à ses recherches. Adam fuyait donc, sachant bien que Dieu n'ignorait point son crime; mais Dieu feignait de l'ignorer pour calmer ses craintes. Nous disons, par exemple, nous aussi, à propos d'un ami : J'ai feint de ne rien savoir pour ne point lui causer de peine; et cela se reproduit fréquemment parmi nous. Si tels sont nos sentiments, à plus forte raison en est-il de même du Dieu clément. « Adam, où es-tu? » Comme s'il disait : Je n'en sais rien. A cette parole du Seigneur, qui feignait de tout ignorer, l'âme droite et sincère d'Adam ne dissimule rien. « J'ai entendu votre voix, répond-il, et j'ai eu peur, parce que j'étais nu; et je me suis caché. » *Genes.*, III, 10. Pourquoi cette crainte? Pourquoi te cacher? — J'ai eu peur à cause de ma faute; je me suis caché à cause de ma nudité. — Il y a vraiment de quoi verser des larmes à ces paroles du prévaricateur. « J'ai entendu votre voix, » cette voix si aimable, cette voix qui m'avait tout donné, cette voix qui m'avait comblé de tant de biens, et qui avait tant fait pour moi. « J'ai entendu votre voix. » J'ai compris quelle voix j'ai repoussée, quelle voix j'ai dédaignée; et j'ai eu peur, ayant désobéi à un ordre si formel du Seigneur, et je me suis caché parce que j'étais nu.

Dieu interroge Adam prévaricateur.

Dieu poursuit son interrogatoire. « Comment as-tu appris que tu étais nu, sinon en mangeant du seul fruit que je t'avais interdit? » *Genes.*, III, 11; sinon en faisant précisément ce que je t'avais défendu? Remarquez la forme dubitative de ces interrogations, « sinon en mangeant de l'arbre auquel je t'avais défendu de toucher. » Remarquez surtout la bonté du Seigneur. « Com-

ment as-tu appris... » Il prolonge l'interrogatoire uniquement pour calmer la frayeur de l'homme et réveiller sa confiance ; car Adam se demandait comment il ne lui était adressé aucune parole dure, aucun reproche sanglant, comment il ne lui était infligé aucun mauvais traitement. Ce qui se passe ordinairement vous en donnera la clef. Voici un serviteur qui a commis une faute, il paraît devant son maître; à la première parole, il comprend s'il doit craindre ou s'il doit espérer. Quand son maître éclate indigné, le traite de voleur, de fourbe, et le déclare digne de mille morts, le coupable n'est plus à lui. Mais quand le maître lui adresse des reproches tels que ceux-ci : Malheureux, qu'as-tu fait? Pourquoi donc commettre une telle faute? Aussitôt le serviteur reprend courage et confiance ; parce qu'alors le maître ne parle pas en maître qui punit, mais en maître qui éclaire. Ainsi fait Dieu : « Comment as-tu appris que tu étais nu, sinon parce que tu as mangé du fruit que je t'avais interdit? » Ai-je donc multiplié mes défenses? Je ne vous ai défendu qu'une chose, et cela, non certes pour vous persécuter, mais pour votre bonheur. « Comment as-tu appris que tu étais nu ? » Adam ne répondit rien d'inconvenant; il ne dit point : Je n'en sais rien. « La femme que vous m'avez donnée, répondit-il seulement, m'en a présenté, et j'en ai mangé. » *Genes.*, III, 12. Celle que vous m'avez donnée pour me venir en aide; car j'ai entendu ces paroles sortir de votre bouche après que j'eus été formé, quand elle n'existait pas encore : « Faisons-lui une aide semblable à lui. » *Genes.*, II, 13. « Celle que vous m'avez donnée m'en a présenté. » Il ne dit pas : Elle m'a trompé, elle a menti; mais : « Elle m'en a présenté, et j'en ai mangé. »

8. Et Dieu de repartir : Il fallait donc croire à la parole de la femme et non à la mienne ! La femme était donc plus que moi digne de ta confiance ! Je t'ai comblé de biens, je t'ai environné d'honneurs de toute nature; et il lui a suffi de quelques mots pour te séduire. — Tel qu'un juge qui après avoir écouté les explications d'un accusé, ne pousserait pas plus loin son interrogatoire, et passerait à un autre, donnant ainsi au premier le temps de prendre courage et de se dire : Voilà mon interrogatoire terminé ; — de même Dieu laisse Adam, pour calmer son effroi, et s'adresse à la femme : « Pourquoi as-tu agi ainsi? Elle répond : Le serpent m'a trompée et j'ai mangé. » *Genes.*, III, 13. Comme elle dit vrai, Dieu ne lui témoigne pas d'indignation, et il ne pousse pas ses questions plus loin. Il ne lui dit pas : Donc le serpent a été jugé plus digne d'être écouté que moi? Il vous a promis que vous seriez semblables à Dieu, et il vous a donné la mort. — Il ne prononce pas sur-le-champ de sentence, et, ménageant la femme comme le vase le plus faible; il s'adresse au serpent, montrant de la sorte à l'homme et à la femme qu'il allait droit à l'auteur du mal. « Parce que tu as agi ainsi, » lui dit-il. Observez cet admirable juge. Il interroge bien les victimes, mais point le trompeur. Il ne lui dit pas : Pourquoi as-tu agi ainsi ? mais : « Parce que tu as fait ce mal. » David disait également : « Les impies ne ressusciteront pas pour le jugement. » *Psal.* I, 5. Ce qui ne signifie pas qu'ils ne doivent pas ressusciter, mais qu'ils ne seront point interrogés. « Parce que tu l'as fait. » Le châtiment infligé au serpent, il inflige à ses victimes des peines plus légères. Et en vérité, si Dieu n'eût regardé le serpent comme l'auteur de tout le mal, il ne l'aurait pas condamné sans interrogatoire préalable. Parce que tu as fait ce mal, tu seras maudit entre toutes les bêtes de la terre. Tu marcheras sur ton ventre et sur ta poitrine.— Parce que tu as fait ce mal; *Gen.*, III, 14 ; parce que tu as séduit le cœur, parce que tu as inspiré au ventre de manger le fruit défendu, « tu marcheras sur ton cœur et sur ton ventre. » Si Dieu le condamne à ramper sur son ventre, il ne s'ensuit pas que le serpent ait eu des pieds auparavant; mais il s'était dressé pour parler à la femme, et il ne pouvait d'une autre façon lier conversation avec elle. Cette forme d'entretien, qui avait amené la séduction d'Eve, Dieu la punit en contraignant le serpent à ramper au lieu de se mouvoir comme il le faisait précédemment. Encore qu'il n'eût point, dès le principe, été muni de pieds, cependant il s'enroulait de telle façon dans la partie inférieure de son corps, et il se mouvait avec tant d'agilité, que

la partie supérieure en restait toujours droite, et qu'il chevauchait en quelque sorte sur son ventre. Même aujourd'hui, quand il est irrité, le serpent se redresse et s'élance par bonds circulaires; après quelques mouvements de ce genre, qui rappellent l'antique loi à laquelle ses mouvements étaient soumis, il s'incline sous la sentence qui l'a frappé.

« Et tu mangeras de la terre tous les jours de ta vie. Je susciterai des inimitiés entre la femme et toi. » *Genes.*, III, 15. Que signifient ces mots : « Tu mangeras de la terre? » Ce à quoi doit être réduit un jour Adam, tu le mangeras. Il va lui être dit à lui aussi : « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre. » *Ibid.*, 19. « Je susciterai des inimitiés entre la femme et toi. » Puisque tu l'as séduite par une feinte amitié, tu seras repoussé comme son ennemi déclaré. Cette parole est devenue en effet une loi. Appliquez-vous : « Tu mangeras de la terre tous les jours de ta vie. » Remarquez-le bien. Il ne dit point au serpent : La terre sera ta nourriture ; car les serpents ne mangent pas toujours de la terre; ils mangent encore de la chair, des fruits, de l'herbe, du grain. Dans ces paroles : « Tu mangeras de la terre, » voici la pensée du Seigneur : Tu dévoreras de cette terre au milieu de laquelle tu passeras ta vie. Certaines personnes observent : Mais si le diable est le véritable séducteur, pourquoi la malédiction frappe-t-elle le serpent? Dieu frappe le coupable invisible d'un châtiment invisible également ; et de même il soumet à un châtiment visible l'être visible qui lui a servi d'instrument. Comment? Dieu, quoiqu'il soit invisible, avait donné dans l'arbre un monument visible de sa volonté ; le diable, lui aussi, quoique invisible, s'était servi du serpent pour converser avec l'homme. En frappant le serpent de malédiction, le Seigneur veut que les victimes du démon, voyant ramper maintenant cet animal qui se tenait autrefois dressé, jugent par la peine infligée à l'auxiliaire, de la peine beaucoup plus considérable réservée à l'auteur même du mal. Soutenez votre attention. L'Evangile vous offre quelque chose de semblable. De même que le Seigneur a frappé en même temps et celui dont le serpent était l'organe, et le serpent; de même les démons, lui demandant de ne pas les renvoyer dans l'abîme, et lui disant : « Permettez-nous d'entrer dans ces pourceaux, » *Luc.*, VIII, 31-32, il le leur permit, afin que ces êtres invisibles fussent submergés avec les êtres visibles.

« Tu mangeras de la terre... Je susciterai des inimitiés entre la femme et toi. » A l'amitié il fait succéder la haine, et sa divine parole est devenue une loi. Les autres animaux, l'homme s'applique à les apprivoiser ; mais, dès qu'on aperçoit un serpent, on est saisi de fureur. La sentence demeure : « J'établirai des inimitiés entre eux et toi. » L'apercevons-nous dans notre maison, nous ne songeons qu'à le tuer : le rencontrons-nous sur le chemin, nous essayons aussitôt de le mettre à mort, excités à cela par le décret antique. Quand un serpent est accablé de coups, la tête reste-t-elle encore intacte, on en fait l'observation à qui l'a frappé : Vous ne l'avez point touché à la tête; c'est à la tête qu'il le faut frapper. En effet, Dieu a dit : « Elle fixera ses regards sur ta tête, et toi tes regards sur son talon. » Quel est le sens de cette parole? Dieu ne dit pas : Je ferai en sorte que l'homme ne frappe jamais aucune partie de ton corps, à l'exception de la tête; car l'homme frappe le serpent n'importe en quelle partie de son corps, cherchant par chacun de ses coups à assouvir toute sa vengeance. Ce qui regarde le serpent dans les paroles du Seigneur, « tu auras tes regards fixés sur son talon, » ne veut pas dire qu'il lui est permis de nous attaquer au talon : plus d'une fois le serpent attaque l'homme durant son sommeil ; il le mord souvent au ventre, y injecte son venin; il en fait autant aux mains et aux autres membres; et aucune des parties du corps n'est à l'abri de ses attaques et de ses morsures. La pensée du Seigneur est celle-ci : Désormais le serpent ne s'élèvera plus contre l'homme avec audace; au contraire, l'homme lui inspirera une telle frayeur qu'il se cachera dans le fond des cavernes, qu'il osera regarder à peine en tremblant à travers les ouvertures, et qu'il n'épiera le passage de l'homme que pour sortir lui-même ensuite sans péril. Quant à l'homme, il marchera sans crainte, cherchant à découvrir, à tra-

vers l'ouverture des cavernes, la tête du reptile, non comme celle d'un ami, mais comme celle d'un ennemi qui se cache.

9. Mais le temps presse, et il nous faut terminer notre discours. Dieu, après avoir interrogé celle qui avait été séduite, passe au séducteur. La sentence atteint d'abord la racine, à savoir le séducteur lui-même. Ensuite Dieu s'adresse à la femme et lui fait entendre sa voix menaçante. Le premier mot adressé au serpent avait été celui-ci : « Maudit... » Mais à la femme Dieu dit : « Je multiplierai sans trève tes douleurs et tes gémissements. » *Genes.*, III, 16. Il ne la maudit pas et ne la condamne pas à la stérilité, parce qu'il l'avait précédemment bénie. En effet, en les créant, il leur avait dit : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre. » *Genes.*, I, 28. Or, remarque Paul, « les dons de Dieu sont sans repentance. » *Rom.*, XI, 29. C'est pourquoi il ne va pas maudire ceux qu'il a déjà bénis. Mais il applique à la menace un remède étrange, des douleurs et des gémissements. C'est une sentence qui frappe sans doute, mais qui annonce un remède à la blessure. « Je multiplierai à l'infini tes gémissements et tes douleurs. » Ce sont les remèdes de la pénitence. Appliquez votre esprit. Le même remède employé par des médecins produit le double effet de brûler et d'adoucir ; le fer qui tranche et qui éveille une vive douleur, donne en même temps la santé : ainsi, les gémissements et les douleurs sont les deux remèdes souverains que Dieu donne à la pécheresse. A quoi donc servent la douleur et les gémissements? Ecoutez ce que dit Paul : « La tristesse selon Dieu inspire une pénitence qui donne et assure le salut. » II *Cor.*, VII, 10. Et les gémissements, quelle en est l'action? Ecoutez Isaïe : « Lorsque vous vous détournerez en gémissant, alors vous serez sauvé. » *Isa.*, XXX, 15. « Je multiplierai à l'infini tes gémissements et tes douleurs. » La tristesse altère la beauté extérieure du visage et donne un air morne. « Lorsque le cœur est dans la joie, le visage est radieux; lorsque le cœur est dans la tristesse, le visage est assombri. » *Prov.*, XV, 31. Sa créature ayant de ses yeux considéré l'arbre, puis en son cœur aspiré à devenir l'égale du Créateur, Dieu inflige à son cœur les gémissements, à son visage la tristesse, pour la punir par où elle avait péché, et pour que son châtiment, ou plutôt son salut, rappelât à la femme que Dieu n'avait point révoqué sa première bénédiction.

Après avoir dit : « Remplissez la terre, » il dit maintenant : « Tu enfanteras tes fils dans la douleur. » Je ne retire pas la fécondité attachée à ma première bénédiction ; mais tu enfanteras dans les déchirements et dans les angoisses. Cette épreuve est bien terrible, et le Sauveur l'atteste par ces paroles : « La femme, quand elle enfante, est dans la tristesse. » *Joan.*, XVI, 21. De la tristesse quand elle enfante, de l'anxiété quand elle nourrit; l'enfant devenu grand, elle craint qu'il ne soit dépourvu d'intelligence; doit-il s'absenter, elle craint qu'il ne meure, qu'il ne soit malade, qu'il ne souffre en quelque manière. Ces misères, l'homme ne les ressent pas au même degré : quoique le père ne soit pas sans sollicitude, il n'en a jamais autant que la mère ; il se console en disant : Mon fils est un homme, il saura bien se suffire à lui-même ; et il ne s'en tourmente plus. Pourquoi? Parce qu'il ne lui a pas été dit : « Tu mettras au monde tes fils dans la douleur. » Singulier châtiment que celui-là; l'expérience le prouve. Lorsqu'une femme est saisie par les douleurs de l'enfantement, même au milieu de ses souffrances les plus vives, elle ne prend pas son mari en aversion. Elle ne s'écrie pas : Pourquoi le mariage existe-t-il? plût à Dieu qu'il ne fût plus question de mettre des enfants au monde! Dieu ne permet pas qu'elle témoigne à son mari de la haine après cette épreuve terrible : bien qu'elle sache ce qu'elle a souffert, ce qu'elle a enduré, elle ne l'en chérit pas moins. Voilà pourquoi il lui est dit : « Tu enfanteras tes fils dans la douleur, et tu te tourneras vers ton mari, et il sera ton maître. » *Genes.*, III, 16. Tu as mesuré naguère le commandement, tu as asservi l'homme à ta volonté; je renonce maintenant à cet ordre. Celui-là sera le maître, qui n'a pas été trompé. De là ce mot de Paul : « Je ne souffrirai point que la femme enseigne, ni qu'elle exerce la domination sur l'homme. » I *Tim.*, II, 12. Elle a voulu

enseigner dans le paradis, et elle l'a mal fait. « Ni qu'elle exerce la domination sur l'homme ; » parce qu'elle l'a fait déjà pour son malheur. C'est en souvenir de l'histoire du paradis que Paul prononce contre la femme cette interdiction. En cela, nous n'avançons rien de sophistique; écoutez plutôt l'Apôtre après ces mots : « Je ne souffrirai point que la femme enseigne, ni qu'elle exerce sur l'homme la domination, » montrer que le souvenir de la chute originelle le détermine à parler de la sorte. En effet, il ajoute : « Adam n'a pas été trompé; mais la femme l'a été, et elle a prévariqué. » *Ibid.*, 14.

10. Qu'est-ce à dire? Le sexe féminin sera-t-il donc sous le poids de cette condamnation? devra-t-il souffrir sans cesse et ne point espérer de voir ses liens brisés? Le Christ est venu; et ces liens, il les a brisés : la mère du Seigneur est venue, et elle a pris son sexe sous sa protection. La Vierge sainte a protégé la vierge; car Eve était vierge quand elle pécha ; la Vierge sainte a mis un terme aux douleurs et aux gémissements de la vierge prévaricatrice. Semblable à celui qui, mandé à la cour, s'empresse de combler les siens de dignités, et de les affranchir de toute nécessité, la Vierge sainte, mandée à la cour du Seigneur pour se prêter à la génération divine, après l'admirable enfantement dont elle fut honorée, demanda, ou plutôt obtint cette première faveur. Il ne convenait pas qu'une femme coupable engendrât le Saint par excellence ; aussi paraît-il celui qui met par la joie un terme à la tristesse d'Eve. L'ange vint trouver la Vierge et lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce ; » *Luc*, I, 28 ; et par ce mot, « Je vous salue, » ou bien, « Réjouissez-vous, » il brise ces liens de la tristesse. « Je vous salue. » Il est venu Celui qui doit mettre un terme à vos douleurs. « Je vous salue, pleine de grâce. » Jusqu'à présent, vous étiez sous le coup de la malédiction. Admirez ici la grâce divine. « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. » Le serpent était avec elle, et cela pour son malheur; de même, réjouissez-vous maintenant, parce que « Dieu est avec vous. » Remarquez dans la parole de l'ange l'explication de tout le mystère du Christ. « Je vous salue, pleine de grâce. »

La femme ayant été frappée d'une double malédiction, et ayant été vouée à la tristesse et aux douleurs de l'enfantement, Dieu se sert d'un enfantement nouveau pour mettre un terme à l'enfantement de malédiction. « Voilà que vous concevrez dans votre sein, et que vous mettrez au monde un fils, et vous l'appellerez du nom de Jésus ; *Ibid.*, 31, car il sauvera son peuple de ses péchés. » *Matth.*, 1, 21. Celui qui naîtra de vous effacera les péchés de vos pères. Maintenant, tout est changé. Ceux qui jusqu'à présent entendaient parler d'Eve, la déclaraient digne de pitié. Oh ! la malheureuse, disaient-ils; quelle gloire n'a-t-elle pas perdue ! Oh ! la malheureuse, quel triste sort est le sien ! Marie, au contraire, entend chaque jour ce mot : Bienheureuse. Et vraiment elle était remplie de l'Esprit saint ; et, dans une extase prophétique, elle s'écriait : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante ; aussi désormais toutes les générations me proclameront bienheureuse. » *Luc.*, I, 68 et 48. Pour montrer qu'elle remplit le rôle d'Eve, elle s'exprime de la sorte : Moi qu'on a traitée jusqu'à ce jour avec dédain, toutes les générations dorénavant me déclareront bienheureuse. Et de quoi, observerez-vous, cela lui sert-il, puisque, ce concert, elle ne l'entend pas? — Et pourquoi ne l'entend-elle pas? N'habite-t-elle pas un splendide palais, la région des vivants, elle la mère du salut, la source de cette lumière que perçoivent à la fois les sens et l'esprit : les sens à cause de la chair, l'esprit à cause de la divinité ? Oui, elle est en toute vérité proclamée bienheureuse. Même durant sa vie mortelle, sa béatitude fut reconnue; et elle l'entendit proclamer tandis qu'elle était encore dans la chair. Eve commença par regarder l'arbre; puis elle en goûta le fruit. Marie ouvrit en premier lieu la bouche, et ensuite elle s'entendit proclamer bienheureuse. Tandis que le Sauveur prêchait, une femme élevant la voix au milieu de la foule, s'écria d'un ton que tout le monde entendit : « Bienheureux le ventre qui vous a porté et les mamelles qui vous ont nourri. » *Luc.*, XI, 27.

Marie est proclamée chaque jour bienheureuse.

Enfin Dieu fit entendre à Adam la dernière partie de sa sentence, ou plutôt de la pénitence



qui devait le guérir : « Parce que tu as écouté la voix de ton épouse et que tu as mangé du fruit dont je t'avais défendu de manger, la terre sera maudite pour ton travail. » *Genes.*, III, 17. Encore cette fois, la malédiction tombe, non pas sur celui qui avait été béni, mais sur la terre. Le péché que l'un a commis, l'autre en porte la peine. La malédiction d'Eve, ou plutôt la correction salutaire qui lui fut infligée, car ce n'était pas une malédiction : « Tu enfanteras dans la douleur, » s'est accomplie jusqu'à nous, et toute femme enfante dans la souffrance. Ainsi en est-il pour la sentence qui regarde Adam : « La terre sera maudite pour ton travail. » Nous commettons les prévarications : et c'est la terre qui est châtiée. Dieu épargne son œuvre, comme s'il s'agissait d'un fils de famille, et frappe la terre, comme s'il s'agissait d'un précepteur. « La terre sera maudite pour ton travail. » Considérez, non pas la nature, mais la grâce du Seigneur. Il ne dit pas sans restriction : « La terre sera maudite ; » car alors, cette malédiction se maintenant, la terre n'aurait plus porté de fruits, de même que le figuier duquel le Sauveur avait dit : « Qu'il ne sorte plus de toi aucun fruit, » se sécha complétement. Telle eût été la condition de la terre ; et c'est pourquoi Dieu ajouta : «... pour ton travail. » *Matth.*, XXI, 19. Ainsi je pèche, et la terre est frappée ; je suis la voie droite, et elle est bénie. Notez cette chose surprenante : Quand Dieu créa la terre, la mer, les oiseaux, les reptiles, les bêtes, l'homme, il bénit tous ces êtres : mais il ne bénit pas les fruits, prévoyant qu'une sentence devait être portée contre la terre, en vertu de laquelle la terre serait stérile pour les hommes pécheurs, et féconde pour les hommes pratiquant le bien. Il ne bénit donc pas les fruits; c'était de sa part un don sans repentance. « Elle te produira des ronces et des épines. » Tu as méprisé les grandes choses ; les petites serviront à ton châtiment. Remarquez toutefois combien ce châtiment est peu considérable : les épines ne sauraient donner la mort ; tout au plus déchirent-elles. Adam doit manger avec peine les fruits de la terre. Eve est condamnée à enfanter dans la douleur, l'homme à manger dans la douleur.

Cette dernière sentence est encore en vigueur aujourd'hui. Trouvez-moi, s'il vous plaît, un riche, un pauvre, un magistrat, un puissant dont la vie soit exempte de douleurs et de soucis. Pourquoi donc? Parce qu'il a été dit : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » *Genes.*, III, 19. Tu n'a pas voulu le manger en paix ; tu le mangeras au milieu des sueurs. Dieu ne condamne pas l'homme à souffrir de la faim, il le soumet seulement à l'affliction et à la peine. Songez-y, vous qui êtes fidèles. Si Adam a dû manger son pain au prix de ses sueurs, comment arriverions-nous au royaume des cieux sans labeurs et sans efforts? « Jusqu'à ce que, poursuit le Seigneur, tu retournes dans la terre de laquelle tu as été tiré. » Sentence bien propre à inspirer la crainte sans exclure néanmoins toute consolation. Avant même d'avoir chassé l'homme, Dieu le rappelle ; avant de l'avoir repoussé, il le reprend. « Jusqu'à ce que tu retournes dans la terre de laquelle tu as été tiré. » Dieu ne dit pas : Jusqu'à ce que tu sois réduit en poudre, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de toi, mais : « Jusqu'à ce que tu retournes dans la terre de laquelle tu as été tiré ; » afin que tu entretiennes en toi l'espérance de la résurrection. Je t'envoie là d'où je t'ai pris ; et, de même qu'alors je t'en ai tiré, il me sera tout aussi facile de t'en tirer de nouveau. « Parce que tu es terre, et que tu iras dans la terre. » Tu ne seras pas anéanti; mais « tu iras dans la terre. » Au lieu de : « Tu iras, » quelques interprètes mettent : « Tu retourneras. »

Nous avons donc, dans la mesure de nos facultés, et avec la grâce du Saint-Esprit, parcouru avec vous le paradis; nous avons lu ces monuments royaux, nous avons vu les coupables rendus à la liberté, nous avons admiré la clémence du Juge. Puissions-nous, grâce à la même clémence, obtenir le salut que donne le Christ, afin de posséder ces biens célestes et éternels dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur. A lui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE DE SÉVÉRIEN

ÉVÊQUE DE GABALES

SUR LE SERPENT

AVANT-PROPOS

Il n'est point douteux que l'homélie suivante ne soit de Sévérien, évêque de Gabales. Saint Jean Damascène, le pape Adrien et un synode de Paris le reconnaissent formellement. On remarquera dans ce discours le même style, les mêmes défauts, les mêmes qualités que dans les discours précédents, et après les avoir lus on croira sans peine qu'ils sont les uns et les autres du même auteur.

HOMÉLIE.

Du serpent que Moïse éleva sur une croix dans le désert. De la divine Trinité.

1. Nous avons, dans notre discours d'hier, réfuté les hérétiques, et nous avons combattu pour la gloire du Fils unique; non assurément dans la pensée d'éclaircir ces mystères, mais dans celle de reconnaître sincèrement la grâce que nous avons reçue. Nos paroles n'ajoutent rien à la gloire du Christ; mais, comblé par lui de bienfaits, il nous est doux de faire éclater notre reconnaissance. Il serait souverainement déraisonnable de répondre par le silence à tant de témoignages de bonté, d'autant plus que David nous impose l'obligation contraire, comme vous l'avez entendu, et qu'il s'écrie : « Que toute la terre vous adore et chante vos louanges. » *Psalm.* LXV, 4. Par conséquent, nous louons Dieu, non pour ajouter à sa gloire, mais pour accroître la nôtre. Nous glorifions Dieu, non pour lui donner quelque chose, mais pour obtenir nous-même le manteau glorieux de l'immortalité; car il est écrit : « Je glorifierai ceux qui me glorifient, et ceux qui me méprisent seront méprisés. » I *Reg.*, II, 30. Dans ce combat que nous avons soutenu de toutes nos forces, nous avons prouvé qu'il n'était point permis de franchir les limites de la divine gloire, pas plus aux hommes qui vivent sur la terre qu'aux anges qui vivent dans les cieux, aux archanges, aux principautés, aux chérubins et aux séraphins.

Vous vous rappelez d'ailleurs, vous tous qui nous prêtez une attention si favorable, quelle a été la conclusion de ce discours. Mais aujourd'hui, mes frères, le roi de gloire annonce lui-même la croix, et l'Apôtre, obéissant à la voix de son royal Sauveur, fait de la croix le sujet des considérations les plus élevées; car le Seigneur disait à ses disciples : « Voilà que nous montons à Jérusalem, et que le Fils de l'homme va être livré entre les mains de ses ennemis; » *Matth.*, XX, 18; et Paul écrivait aux Galates en les réprimandant : « Qui donc vous a aveuglés à ce point, vous devant les yeux desquels le

Le Roi de gloire annonce lui-même la croix et l'Apôtre fait de la croix le sujet de considérations les plus élevées.

Christ se présente avec la croix qu'il a soufferte pour vous? » *Galat.*, III, 1. Puis donc que la voix de notre Souverain et la doctrine de son fidèle serviteur nous invitent à marcher sur ces traces royales, c'est un devoir pour nous de traiter dans la mesure de nos forces le sujet de la croix du Sauveur. Sans doute nous resterons au-dessous d'un pareil sujet, mais du moins nous aurons fait ce que nous devions faire.

Que dit donc le Sauveur? « Voilà que nous montons à Jérusalem; et le Fils de l'homme sera livré. » Le vainqueur de la mort annonce sa passion; il prédit la croix, Celui qui sur la croix a triomphé de la mort; il prédit le combat qu'il va soutenir, et par cela même sa victoire. Appliquez ici votre esprit pour bien comprendre la voix du Seigneur. Avec quelle autorité il disait: « Voilà que nous montons à Jérusalem; et le Fils de l'homme va être livré pour être mis en croix. » Or, Celui qui parle ainsi, le moment du combat venu, oublie en quelque façon cette dignité et la majesté de sa divinité : « Mon Père, dit-il, si c'est possible, que ce calice passe loin de moi. » *Matth.*, XXVI, 39. N'y a-t-il pas là une contradiction? Rappelez-vous l'Incarnation. Mais reprenons notre sujet. Le Sauveur dit à ses disciples : « Voilà que nous montons à Jérusalem et que le Fils de l'homme va être livré. » Voyez avec quelle assurance il s'exprime. En prédisant sa passion il met en évidence son humaine nature : « Le Fils de l'homme sera livré. » Le corps visible souffre; mais sa divinité, dont l'intelligence saisit seule la grandeur, apporte la vie. Le corps subit, mes frères, l'action dissolvante de la mort; mais la puissance de Celui qui habite en ce corps ranime ce que la mort a glacé. C'était le Sauveur qui mourait quant au corps; c'était lui-même qui le ressuscitait par son Esprit. « Détruisez ce temple, avait-il dit, et dans trois jours je le relèverai. » *Joan.*, II, 19. Voilà que nous montons à Jérusalem. Jamais les disciples du Christ ne doivent descendre; toujours ils doivent monter. En réalité, du reste, la route de Jéricho à Jérusalem suivait une pente ascendante; et, au point de vue spirituel aussi, la passion du Sauveur le conduisait au faîte de la résurrection. Adam, de l'enfer où il était tombé, était rappelé au ciel; et la nature qui gisait à terre était transportée au plus haut des cieux. « Nous montons à Jérusalem. » Où est Dieu, là on voit la vertu monter; où est le vice, là on voit l'iniquité se précipiter.

Aussi David disait-il des hommes qui vivent dans la vertu : « Bienheureux tous ceux qui habitent dans votre maison; ils chanteront vos louanges dans les siècles des siècles. Bienheureux l'homme qui attend de vous son secours; vos ascensions règnent dans son cœur. » *Psalm.* LXXXIII, 5-6. Vos ascensions, c'est à savoir, ces pensées pieuses et élevées qui transportent loin de la terre les âmes par lesquelles Dieu est fidèlement honoré. Il y a donc une voie de la chasteté qui conduit vers les hauteurs, une voie de la justice qui gagne les hauts sommets : toutes les voies de la piété mènent à des régions élevées le véritable serviteur de Dieu. « Venez, disaient à ce sujet les Gentils, allons à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob. » *Mich.*, IV, 2. A coup sûr, on monte là où règne la doctrine de la piété; et l'on descend là où règne l'iniquité. David nous l'apprend dans ces paroles : « Délivrez-moi de ceux qui descendent vers l'abîme. — C'est vous, dit-il ailleurs, qui m'élevez loin des portes de la mort. » *Psalm.* XXIX, 4; IX, 15. Ce mot « nous montons, » n'a donc pas été dit sans motif. « Voilà que nous montons. » Pourtant le Sauveur vint seul à la passion; pourquoi donc ce pluriel : « Nous montons? » Parce que cette passion est le salut de tout le genre humain. De là ces accents de la voix mâle et sublime de ce divin apôtre que vous entendiez tout à l'heure : « J'ai été attaché avec le Christ à la croix. — Je vis; mais ce n'est plus moi qui vis; c'est le Christ qui vit en moi. » *Galat.*, II, 19-20. Puis, pour montrer les fruits de la croix, il ajoute : « Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, en se chargeant pour nous de la malédiction; car il est écrit : Maudit soit tout homme pendu à un gibet. » *Galat.*, III, 13; *Deuter.*, XXI, 23.

2. Prêtez-moi ici toute votre attention, afin de saisir la vérité dans toute son étendue. Les Juifs vont s'inscrire en faux contre notre doctrine, eux que Paul appelle « les ennemis de la

croix du Christ, dont la fin sera la perdition; » *Philipp.*, III, 18-19; ils diront aux esprits simples : Si tout crucifié est maudit, comment attendez-vous de votre Christ une bénédiction? Comment espérer la vie de celui qui est tombé sous les coups de la mort? Ce qui est certain, selon l'aveu formel de Paul lui-même, c'est l'existence de la malédiction; « car il est écrit : Maudit soit tout homme pendu à un gibet. » *Galat.*, III, 13; *Deut.*, XXI, 23. Si cela est écrit et attesté, comment un maudit comblerait-il de bénédiction les adorateurs de sa croix? — Voilà ce que ne cessent d'objecter et d'alléguer les Juifs, ces ennemis de la croix du Sauveur. Lors donc qu'un Juif vous dira : Comment un maudit peut-il bénir? répondez-lui : Les serpents déchiraient au désert vos pères de leurs morsures; Moïse cependant prend l'image d'un serpent, le suspend à une croix et dit : « Quiconque après avoir été mordu par un serpent regardera cette image, sera guéri. » *Num.*, XXI, 8. — Que fait ce texte à la question? répliquera-t-on.— Beaucoup certes. N'avez-vous donc pas entendu le Seigneur s'écrier : « Maudit sois-tu parmi toutes les bêtes de la terre? » *Genes.*, III, 14. Expliquez-nous alors comment cette image d'un animal frappé de malédiction a pu rendre la santé à vos pères? Je répète ce que j'ai déjà dit, afin de bien préciser ma pensée. Si vous voyez tant de difficultés à ce qu'une bénédiction découle d'un être frappé de malédiction, puisqu'il est écrit : « Maudit soit tout homme pendu à un gibet; » comment l'image du serpent, de l'être à qui il a été dit : « Maudit sois-tu parmi toutes les bêtes de la terre, » a-t-elle apporté la bénédiction aux Hébreux dans les conjonctures pénibles où ils se trouvaient? N'eût-on pas inspiré plus de confiance en tenant ce langage : Que celui d'entre vous qui aura été mordu lève ses yeux vers le ciel où règne Dieu, et il sera sauvé; ou bien, en passant le ciel sous silence : Si vous êtes atteint par ces morsures, regardez le candélabre, et vous serez sauvé; regardez la table des pains sacrés, et vous serez sauvé; regardez l'autel, le voile, l'arche, les chérubins, le propitiatoire. Or, votre grand législateur ne dit rien de pareil; il se contente d'élever une croix et d'y fixer l'image du serpent maudit. Pourquoi donc, ô Juifs, Moïse agit-il de la sorte? Pourquoi fait-il fondre l'image d'un serpent, lui qui avait dit : « Vous ne ferez fondre aucune statue et vous ne ferez pas d'image taillée? » *Levit.*, XXVI, 1.

Mais à quoi bon m'adresser à ces ingrats? J'interroge le législateur lui-même : Dites-moi, ô serviteur très-fidèle de Dieu, est-ce que vous allez faire ce que vous avez défendu? Ce que vous avez interdit, allez-vous donc l'exécuter? Quoi! vous qui avez promulgué cette loi : « Vous ne ferez fondre aucune statue, et vous ne ferez pas d'image taillée, » vous faites fondre et sculpter celle d'un serpent! — Sans doute, répondra-t-il, j'ai porté cette loi; mais je me proposais d'écarter toute occasion d'impiété et d'éloigner ce peuple du culte des idoles. Si maintenant je fais fondre l'image d'un serpent, c'est pour figurer le mystère de la croix; c'est pour ouvrir la voie dans laquelle s'élanceront les apôtres, que j'élève longtemps à l'avance cet étendard admirable et inconnu de la croix. — Rien de forcé dans cette interprétation; écoutez plutôt le Seigneur approuvant cette figure antique et se l'appliquant à lui-même. S'adressant à Nicodème, l'un des principaux d'entre les Juifs, comme à un docteur du peuple capable de comprendre l'économie de l'Incarnation, il lui dit : « De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle. » *Joan.*, III, 14-15.

Répondez-moi maintenant, Juifs insensés, est-ce que ce serpent n'était pas d'airain? Une matière inanimée pourra donc triompher de la mort parce qu'elle reproduit l'image de la croix; et on ne croira pas en la réalité de cette même croix! et cela, après la conversion de la terre entière, après l'établissement de la piété dans tout l'univers, après que les Gentils ont embrassé la foi, que les Eglises ont été fondées, après les plus rudes combats, les plus admirables épreuves, et l'introduction sur la terre d'une vie digne des anges! Il y a là, je crois, une preuve assez claire de l'impuissance où sont nos enne-

mis de nous reprocher à bon droit la malédiction attachée à la croix et cette croix elle-même. Nous nous sommes occupés d'eux suffisamment; et nous allons, entre nous fidèles, examiner et peser le véritable sens des textes sacrés. Pourquoi donc le Seigneur s'est-il servi de l'image du serpent de préférence à toute autre pour figurer le mystère de la croix? Si l'exemple tiré du serpent d'airain nous permet de réfuter nos adversaires avec facilité, il nous reste encore à montrer aux enfants de la vraie religion pour quelle raison cette image d'un animal frappé de malédiction a été choisie pour représenter le Christ que nous adorons. En conséquence, tandis que nous vous l'expliquerons avec toute l'ardeur dont nous sommes capable, veuillez nous prêter la plus favorable attention.

Le serpent d'airain type du mystère de la croix.

3. Le serpent d'airain, mes frères, était donc un type du mystère de la croix. Quant à savoir de quelle manière, le voici : De même que ce serpent, tout en ayant la forme et l'extérieur du serpent, n'en avait ni le venin ni la perversité; de même le Sauveur, quoiqu'il eût revêtu, selon l'expression du divin Apôtre, l'apparence d'une chair de péché, était néanmoins exempt de toute sorte de péché; ce que le bienheureux Isaïe, d'accord sur ce point avec le grand Paul, annonce en ces termes: « Il n'a point fait de péché; jamais la fraude n'a été trouvée dans sa bouche. » *Isa.*, LIII, 9; I *Petr.*, II, 22. Voilà donc, d'après Isaïe, une première image; en voici une autre : contemplez la vérité resplendissant à travers les figures. Les serpents mordaient les enfants d'Israël, et le peuple allait périr misérablement. Moïse alors demande au Seigneur un remède efficace; ce remède, le Seigneur le lui indique par ces paroles : « Fais un serpent d'airain, et dresse-le devant le tabernacle du témoignage. » *Num.*, XXI, 8. Que veut dire ce symbole ? Des serpents infligent de cruelles morsures, et l'on va mettre en leur place un autre serpent en croix ! Encore une fois qu'est-ce que cette énigme? Quel mystère est caché sous cette ombre? De même qu'alors, nous est-il répondu, un serpent qui n'avait jamais mordu ni blessé personne, est attaché à un gibet, pour représenter les serpents qui mordaient; de même, tandis que tous les hommes sont coupables de péché, Jésus qui en est totalement exempt souffre pour eux tous. Ainsi, un serpent inoffensif est mis en croix pour les serpents qui mordent: pour nous également qui sommes voués à la mort, on met en croix Celui qui n'avait jamais eu rien de commun avec le péché. C'est encore là l'objet d'une des prophéties d'Isaïe : « Il s'est offert à la mort, dit-il, pour les péchés du peuple; le Seigneur s'est livré lui-même pour nos péchés. » *Isa.*, LIII, 6-12.

Mais il faut corroborer par des témoignages l'explication de ce mystère. De même donc qu'alors autres étaient les serpents qui s'attaquaient au peuple hébreu, autre celui qui était mis en croix; de même autres sont les auteurs du péché, à savoir tous les hommes, autre celui qui seul souffre la croix pour eux. Voilà cette seconde figure que nous avions annoncée. Considérez-en maintenant une troisième: « La parole de deux ou de trois témoins, est-il écrit, doit trancher toute affaire. » *Deuter.*, XIX, 15. Pour quelle raison le serpent d'airain est-il mis en croix ? Pour remédier aux morsures des autres serpents. Autre donc encore est celui qui est attaché à la croix, autres ceux aux morsures desquels on vient remédier. Ne comprenez-vous pas déjà les allusions faites ici à la vérité ? N'apercevez-vous pas à travers ces voiles de la lettre l'économie de la rédemption? Le serpent est, dit-on, élevé en croix pour porter remède aux morsures des serpents : Le Christ aussi a été crucifié pour mettre un terme à l'opération des démons. Le serpent qui est attaché au gibet est distinct de ceux que l'on combat: de même une différence profonde sépare le Christ qui est attaché à la croix des démons qui sont repoussés. D'un côté, l'apparition de l'image du serpent d'airain a suffi pour arrêter les morsures des autres serpents; de l'autre, la mort du Christ a suffi pour triompher de la mort et mettre les démons en fuite. Il avait donc bien raison de s'appliquer cette figure le Sauveur, quand il disait : « De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert; de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse

pas, mais reçoive la vie éternelle. » Le bienheureux Moïse nous offre, mon bien cher frère, une autre figure de la croix. Quelle est cette figure, je vais vous le dire ; car, lorsqu'on parle de la croix, on ne saurait trop apporter d'explications pour l'intelligence de ce mystère.

Tandis que les Israélites étaient au désert, des étrangers que l'on appelait les Amalécites vinrent leur faire la guerre. Moïse ordonne à Jésus, fils de Navé, général des Hébreux et successeur futur de Moïse lui-même, de marcher contre eux, pendant que lui demeurera sur la montagne les bras étendus. En effet, « Moïse, dit l'Ecriture, gravit la montagne et étendit ses bras. Et il arriva que, pendant que ses bras étaient étendus, les Israélites avaient l'avantage ; lorsque, vaincu par la fatigue, ses bras retombaient, Amalec reprenait le dessus. » *Exod.*, XVII, 11. Quelle est la signification de cette figure? Mais voilà le Juif qui, redoutant que, grâce à cette figure, la croix du Christ ne resplendisse plus glorieuse, s'écrie : Il n'y a point de rapport entre ce que vous dites et cette figure. Elle exprimait la prière et ne représentait aucun mystère à venir, comme vous le prétendez. — Si vous dites la vérité, si la victoire des Hébreux fut le fruit de la prière de Moïse, pourquoi l'Ecriture n'en dit-elle rien? Dès lors qu'elle ne dit pas : Tandis que Moïse priait, elle marque clairement que la victoire n'a pas été le fruit de cette prière, elle l'attribue à l'extension des mains du législateur. En effet, quand il les étendait, Israël était vainqueur ; et Amalec triomphait quand elles retombaient. Encore une fois, à devoir attribuer cette victoire aux prières de Moïse, nous devrions lire : « Et quand Moïse priait, Israël était vainqueur. » Or, l'Ecriture ne dit rien de la prière, non certes qu'elle fût inutile, mais parce qu'elle devait céder la place à l'image de la croix ; et de la sorte, c'est à cette image et à cette figure que la victoire est attribuée.

« Pendant que les bras de Moïse restaient étendus, les Israélites avaient l'avantage. » Qu'est-ce à dire, les bras étendus? Représentez-vous-les ainsi, et vous aurez une éclatante image de la croix que vous adorez. Mais la fatigue, observe l'historien, gagnait Moïse, et la pesanteur du corps ne lui permettait pas de maintenir longtemps cette figure. Que faire alors? Pour ne pas renoncer à la victoire en même temps qu'à tenir les mains étendues, Moïse appelle Aaron et Or à son aide, et ils soutiennent ses bras, et empêchent de cette manière la victoire de s'évanouir avec la figure de la croix. Pourquoi Aaron et Or sont-ils précisément chargés de ce ministère ? Aaron, mes frères, remplissait les fonctions de grand-prêtre ; Or appartenait par le sang à la tribu royale : de la sorte, le sacerdoce et la royauté se tiennent pour ainsi parler debout aux deux côtés de l'image de la croix. De même que, lors de la transfiguration du Seigneur sur la montagne, Moïse et Elie parurent à sa droite et à sa gauche pour servir d'escorte en quelque manière à la personne royale du Christ; de même, nous voyons à côté de la croix Aaron qui représente le sacerdoce, et Or qui tient entre ses mains la première fleur de la royauté. En parlant ainsi, j'ai pour dessein de montrer à la fois de quelle manière l'image de notre croix sainte a été offerte à nos pères, et de quelle manière ils ont honoré ce type de la rédemption. Mais si les hommes chargés de l'annoncer à l'avance l'ont proclamée d'une façon si glorieuse, et l'ont environnée de tant d'honneur, avec quelle chaleur, quelle vivacité de langage devons-nous parler de la croix du Seigneur et de sa divine rédemption? Je n'ignore pas à quel point vous êtes avides d'études dogmatiques, de considérations sur la théologie : or, telles sont les considérations que vous venez d'entendre ; car c'est agir sous l'influence de la même pensée que de proclamer la croix et de célébrer les louanges du Logos, fils unique de Dieu. Par conséquent, que vous chantiez la divinité du Fils unique, ou que vous célébriez l'incarnation, vous rendez à la piété un seul et même témoignage.

4. Au reste, toutes les fois que l'on vous parlera de la croix et de l'Incarnation, élevez votre âme vers les hauteurs qu'habite la majesté du Fils unique. N'abaissez point vos pensées, à cause de l'apparence très-humble qu'il a pour vous revêtue ; élevez-les plutôt, en vous rappelant la charité de celui qui vous a sauvés. A

vous la croix, à Dieu la majesté. La majesté de Dieu ne sera pas plus rehaussée par nos louanges, qu'abaissée par nos mépris : seulement, ceux qui s'efforcent de l'abaisser accomplissent leur propre abaissement; ceux au contraire qui la chantent, quelle que soit leur condition, rehaussent leur propre dignité. Conséquemment, ainsi que nous le disions tout à l'heure, célébrer la rédemption et célébrer la théologie, c'est obéir à la même pensée. Comme dans notre dissertation d'hier nous avons laissé quelque chose à dire sur ce passage : « Afin qu'ils vous connaissent, vous le seul vrai Dieu, et le Seigneur Jésus-Christ; » *Joan.*, XVII, 3; comme, à propos de ces paroles, « le seul vrai Dieu, » maintes prophéties et maints témoignages ont été proférés, établissant que le Fils est le seul vrai Dieu, il me semble indispensable d'examiner la valeur de ces assertions.

Réfutation des Anoméens. L'hérétique commence par nous dire : Qu'avez-vous donc à nous apprendre sur la mission de laquelle il est parlé ? car il est écrit formellement : « et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » Est-ce que celui qui envoie serait seulement égal à celui qui est envoyé ? — Si vous lisez l'Ecriture, répondrons-nous, en demeurant l'esclave de la lettre, vous vous trouverez souvent, nous vous l'avons déjà dit, en opposition avec nous, et vous serez en désaccord avec les données de la raison des textes, irréprochables en eux-mêmes assurément, mais que vous aurez mal entendus : si, au contraire, vous les prenez dans leur sens véritable, jamais votre esprit ne se mettra dans une opposition de ce genre, parce qu'alors le Saint-Esprit lui-même dirigera votre œil, et lui fera voir les choses telles qu'elles sont. Ces paroles : « Il a été envoyé, — il a envoyé, » sont des paroles humaines à la vérité; mais le sens qu'elles recouvrent est un sens divin. Ni celui qui a envoyé n'a envoyé d'un lieu dans un autre; ni celui qui a été envoyé n'est venu d'un lieu dans un autre. Pourtant, assure l'hérétique, le Père a envoyé le Fils dans le monde, comme si le Fils n'eût point été présent à ce monde auquel il était envoyé. L'Ecriture dit du Seigneur lui-même : « Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui. » *Joan.*, I, 10. Comment pouvait-il venir celui qui était présent, apparaître celui qui était caché? Incontestablement, si vous prenez le mot « il a été envoyé, » au pied de la lettre, il vous faudra placer celui qui aura été envoyé en des lieux où il n'était pas auparavant, de façon à ce que celui qui l'envoie l'envoie là où il n'avait pas encore habité. Pourquoi donc alors l'Evangéliste écrivait-il : « Toutes les choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui ? » *Joan.*, I, 3. S'il était dans le monde, comment est-il envoyé dans le monde ? N'avez-vous pas entendu le Créateur s'écrier : « Je remplis le ciel et la terre, dit le Seigneur. » *Jerem.*, XXIII, 24. Quel est donc le sens de ce mot : « Il a été envoyé ? » Il a été vu, il s'est montré par l'intermédiaire de la chair.

Cette mission n'implique aucun changement de lieu, mais la présence de l'invisible divinité rendue sensible. Lorsque Dieu est venu sur la terre par l'incarnation, il n'a pas privé pour cela les cieux de sa majesté; de même que, après son ascension en corps et en âme, il n'a pas retiré à la terre l'action particulière qu'il y exerçait. Examinons cependant la question d'une autre manière. S'il faut entendre littéralement, mes frères, ce qui est dit du Père envoyant le Fils dans le monde, il s'ensuivra rigoureusement que celui qui envoie se sépare réellement de celui qui est envoyé. S'il demeure avec lui, le mot « il a envoyé » devient superflu; si, au contraire, la mission a été donnée, la séparation indiquée tout à l'heure est, dans le sens littéral, absolument nécessaire. Mais l'on ne doit pas s'asservir à la lettre, il faut prendre toujours la foi pour guide. — Et qui nous certifiera que Celui qui est apparu sur la terre était en même temps dans les cieux? Qui nous certifiera que Celui que le Père a envoyé n'a point été séparé du Père ? — S'il a été envoyé dans le monde, comme d'ailleurs le déclare l'Ecriture, à supposer que l'envoyé se sépare de celui qui l'envoie, comment le Fils a-t-il dit : « Je suis dans le Père, et le Père est en moi ? » *Joan.*, XIV, 11. Comment ajoutait-il : « Et celui qui m'a envoyé, mon Père, est avec moi ? » *Joan.*, VIII, 16. Voyez-vous la nature divine exempte de sé-

paration ? C'est l'incarnation qui détermine le caractère véritable de la mission. — Que signifient alors ces paroles : « Je monte vers mon Père ? » *Joan.*, XX, 17. Si le Père est avec lui, pourquoi monte-t-il ?—Cette ascension explique l'incarnation, et indique l'assomption du corps du Sauveur, et non la séparation de la divinité. Désirez-vous apprendre comment en retournant aux cieux il n'a pas plus quitté la terre qu'en venant sur la terre il n'avait quitté les cieux, et ne s'était séparé du Père ? Le Sauveur, qui disait à ses disciples : « Voilà que je suis avec vous ; » néanmoins « je monte, » là d'où je suis descendu, « vers mon Père ; » *Matth.*, XXVIII, 20 ; leur dit également : « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » Ce texte donc, « afin que l'on vous connaisse, vous qui êtes le vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ, » peut être entendu de deux manières : c'est un double glaive dirigé, l'un contre l'idolâtrie, l'autre contre l'incrédulité des Juifs. En parlant du « seul vrai Dieu, » il démontre l'inanité des idoles sans vie ; en parlant de « Jésus-Christ qui a été envoyé, » il confond ceux qui n'admettent point l'incarnation. Entendez donc l'Ecriture selon l'esprit, et ne faites point injure à sa majesté, en ne voyant pas au delà de la lettre.

5. Ce qui vous prouvera clairement que la mission divine en question n'implique aucun changement de lieu, et désigne seulement l'incarnation, c'est le langage que tient un Evangéliste au sujet de Jean-Baptiste, lequel pourtant, venu de la terre, apparaissait sur la terre : « Il fut un homme envoyé de Dieu, » dit-il. *Joan.*, I, 6. Est-ce donc que Jean-Baptiste est venu du ciel ? est-ce qu'il a été envoyé d'en haut ? comment donc est-il venu ? Cet homme a été envoyé, non pas en ce sens qu'il soit passé d'un lieu dans un autre, mais en ce sens qu'une mission lui a été confiée. Comment alors le Verbe divin, qui remplit tous les lieux, ferait-il injure à la divine nature en disant qu'il a été envoyé, et n'indiquerait-il pas de la sorte son incarnation ? Voyez-le, mon frère, accomplir à la fois le mystère de l'incarnation, et sauvegarder sa majesté et sa puissance divine. Son caractère de prêtre, il l'affirme en ce passage : « Je monte vers mon Père, et je le prierai, et il vous enverra le Paraclet, l'Esprit de vérité. » *Joan.*, XX, 17 ; XIV, 16-17. — Si vous montez au ciel, si vous priez, si votre prière est exaucée et si, après votre prière, vous envoyez l'Esprit, car vous dites : Je prie et j'envoie ; pourquoi, avant l'ascension, passer sous silence l'autorité du Père ? Si vous n'agissez pas avec l'autorité qui convient à la divine majesté, et si vous attendez d'être remonté vers le Père dans les cieux pour lui offrir vos prières et vos supplications, obtenir ainsi la grâce de l'Esprit et la répandre sur la terre entière ; pourquoi, avant cette ascension, avant cette prière, user de l'autorité qui vous est propre ? En effet, avant votre ascension, quand vous veniez de ressusciter d'entre les morts, vous avez soufflé sur le visage des apôtres, en disant : « Recevez le Saint-Esprit. » *Joan.*, X, 22. Ce que vous demandez à votre Père, vous le donnez avant même de le demander. C'est donc une demande fictive que vous faites. — Il n'y a rien de fictif dans ce que je fais, répond le Sauveur ; la vérité n'a pas besoin de feindre ; mais la majesté divine exige une chose et l'humanité en exige une autre. — Pourquoi donc souffler sur le visage des apôtres ? — Parce qu'il me fallait, une fois ressuscité d'entre les morts, donner au monde les prémices de vie. Dès qu'il fut formé, Adam reçut le souffle de la vie : « Dieu souffla sur le visage d'Adam un souffle de vie, dit l'Écriture, et il fut fait âme vivante. » *Genes.*, II, 7. Or ce souffle vital qu'Adam avait perdu, je profite de ma présence pour vous le rendre. Celui qui était tombé, je le relève : celui qui était livré à la corruption, je le régénère ; celui qui était mort, je le ressuscite. J'ai pour témoin de ce mystère le prophète qui a prédit de sa grande voix cette inhalation sainte. Ecoutez, en effet, ce langage de Nahum, l'un des douze prophètes : « Célèbre, ô Juda, tes solennités ; rends à Dieu tes actions de grâces. L'on ne songera plus à revenir à l'ancien ordre de choses. » *Nah.*, I, 15. L'ordre précédent est arrivé à sa fin : « L'on ne songera plus à revenir à l'ancien ordre de choses. C'est la prédication de la grâce nouvelle : le règne du

passé a fini, un nouveau règne commence. « Célèbre tes solennités... » Pourquoi cette expression : « Célèbre ? » Parce que la résurrection devait s'accomplir le jour même de Pâques. « Célèbre, ô Juda, tes solennités ; et rends à Dieu tes actions de grâces. L'on ne songera plus à revenir à l'ancien ordre de choses ; il a fini, il est aboli. » L'ordre de choses précédent est arrivé à son terme. Et pourquoi en est-il ainsi ? « Il est monté de la terre celui qui a soufflé sur ta face, et qui t'a délivré de toute affliction. » *Nah.* II, 1. Mais reprenons la partie citée tout à l'heure. « Célèbre, ô Juda, tes solennités ; rends à Dieu tes actions de grâces. On ne songera plus à revenir à l'ancien ordre de choses. » A quelles solennités est-il fait illusion ? Les solennités d'autrefois étaient l'image des solennités nouvelles. Le premier jour des azymes apparaîtra, si l'on y regarde de près, comme la figure de la passion. La fête de la Pentecôte, qui venait ensuite, figurait la venue du saint et adorable Esprit. La fête des Tabernacles rappelait celle des tabernacles célestes. Aussi le Seigneur, pour nous enseigner que ces tabernacles d'un jour figuraient les tabernacles à venir, disait-il aux riches du siècle : « Faites-vous des amis avec l'argent de l'iniquité, afin que lorsque vous serez morts, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. » *Luc.*, XVI, 9. Ces tabernacles passagers étaient donc la figure des tabernacles de l'éternité. Puisque le mystère du Christ réalisait les figures antiques et amenait le règne de la grâce nouvelle, le prophète annonce toutes ces choses et s'écrie avec raison : « Célèbre, ô Juda, tes solennités ; rends à Dieu tes actions de grâces. » C'est pourquoi « l'on ne songera plus à revenir à l'ancien ordre de choses ; » la grâce a tout renouvelé. « Cet ordre a fini, il est aboli. Car il est monté de la terre, celui qui souffle sur ta face et qui t'arrache aux afflictions. »

Le prophète Nahum nous montre le Seigneur donnant par son souffle sa sainte grâce.

C'est en ces termes que le prophète Nahum vous montre de la façon la plus claire le Seigneur donnant par son souffle sa sainte grâce. De son côté, Isaïe prédit également, quoique d'une façon différente, le Christ ressuscité d'entre les morts et communiquant aux siens le Saint-Esprit. « Il s'est souvenu des jours éternels, celui qui a tiré de la terre le conducteur des brebis, » dit-il ; et, au lieu d'ajouter : Il a soufflé sur leur face, il se contente de ces expressions : « Il a mis sur eux l'Esprit saint. » *Isa.*, LXIII, 11. Dignité divine, appellation divine, majesté royale, gloire sans ombre, puissance incompréhensible, tous ces attributs conviennent à cet Esprit qui est glorifié avec le Père, qui règne avec le Fils, qui opère toutes choses et répartit ses dons divins entre les hommes comme il l'entend. Cette doctrine, je le sais, fortifie les fidèles serviteurs, de même qu'elle blesse et confond nos ennemis, principalement ces ennemis de toute piété qui refusent de glorifier l'Esprit saint en union avec le Fils et le Père. Les malheureux ! ils ne daignent même pas faire part au divin Esprit des dons qu'ils ont eux-mêmes reçus. L'Apôtre disait de lui-même et de ceux qui lui ressemblent : « Si nous souffrons avec lui, nous serons glorifiés avec lui. » *Rom.*, VIII, 17. De manière que Paul sera glorifié avec Dieu, et que le divin Esprit ne le sera pas ! Une nature mortelle sera si haut placée qu'elle sera glorifiée avec le Christ, et l'Esprit adorable ne pourrait pas revendiquer l'honneur qui nous est accordé ! C'est encore des hommes que le même apôtre dit ailleurs : « Si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui ; » II *Tim.*, II, 12 ; et l'Esprit saint ne régnerait pas avec le Christ ! Quelle ingratitude ! Quelle intolérable folie ! Quelle impiété dans ce sentiment ! Quel blasphème et quelle plaie mortelle ! Nous comptons régner un jour avec Dieu, et nous rangerions l'Esprit divin parmi les simples serviteurs !

6. En nous exprimant de la sorte, mes frères, nous ne prétendons plus que l'Esprit saint doive partager la gloire du Christ de la même manière que nous ; il nous suffit de réfuter l'impiété des hommes qui n'accordent même pas à cet Esprit une part égale à la nôtre. Daignez, Seigneur, entendre favorablement le langage que nous avons tenu. Quand même nous reproduirions dans toute leur crudité les paroles des impies, que nul d'entre vous, mes frères, ne voie dans cette allégation des impiétés d'autrui un outrage au divin Esprit. Si nous les reproduisons, ce

n'est point pour y adhérer, c'est plutôt pour les dénoncer et pour éloigner de cette doctrine perverse les disciples de la piété véritable. Les apôtres, qui certes aimaient le Seigneur, qui l'avaient vu dans sa gloire, n'ont point hésité à rapporter dans les saints Evangiles les propos injurieux que tenaient les Juifs; ils ont consigné tout ce que ces téméraires osaient dire du Christ, à savoir que c'était un pécheur, qu'il ne venait pas de Dieu, et le propos suivant qu'ils lui jetèrent à la face: « Vous n'êtes qu'un Samaritain, et qu'un possédé du démon. » *Joan.*, VIII, 48. Ce ne sont point les rapporteurs, mais les auteurs de ces blasphèmes que flétrit l'Ecriture. Apprenez donc quelle est la puissance de l'Esprit; apprenez la doxologie que chantaient les apôtres; suivez leurs enseignements, marchez sur les traces de ces saints; gardez bien de vous égarer en suivant de profanes traces: adorez la Trinité, glorifiez la Trinité, proclamez la Trinité. Ainsi pensent les prophètes, ainsi prêchent les apôtres, ainsi croient les martyrs. Entendez Paul prêchant la Trinité : « Il y a des grâces diverses, mais il n'y a qu'un seul et même Esprit; il y a des ministères divers, mais il n'y a qu'un seul et même Seigneur; il y a des opérations diverses, mais il n'y a qu'un seul et même Dieu opérant tout en toute chose. » I *Cor.*, XII, 4-6. Pourquoi ne commence-t-il point par le Père? Pourquoi ne le proclame-t-il pas en premier lieu, puis le Fils, puis enfin le Saint-Esprit? Renversez-vous donc l'ordre voulu, ô Paul, et confondez-vous le rang de l'un avec celui de l'autre? Le Sauveur a déterminé cet ordre comme il suit: « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » *Matth.*, XXVIII, 19.

Abrogez-vous donc ce décret de la théologie? Loin de nous de semblables pensées touchant l'Apôtre. Il savait bien, ce saint et admirable docteur, que les décrets de la théologie ne seraient pas violés, quoiqu'il rappelât d'abord le Saint-Esprit; que ce langage n'outragerait pas la nature parfaitement simple de Dieu, et qu'il n'attribuerait point de division à cette indivisible essence. En mentionnant tout d'abord l'Esprit divin, il se propose d'établir que cet Esprit saint, malgré le troisième rang qui lui est attribué d'ordinaire, n'est point pour cela vraiment le dernier. Il y a des hommes, en effet, qui entendent mal ce langage et qui, au lieu de mettre les trois personnes divines sur le même rang, introduisent parmi elles des degrés : le premier, disent-ils, c'est le Père; le second, c'est le Fils; le troisième, c'est le Saint-Esprit. A ces esprits qui, ne comprenant pas l'ordre admirable qui caractérise l'adorable Trinité, s'efforcent dans leur perversité de souiller la pureté de cette théologie, Paul répond en intervertissant l'ordre des noms, afin de faire apparaître la vérité dans toute sa force et de pulvériser l'opinion de ces méchants. — Nous savons bien, répliquent-ils, que l'Apôtre a mentionné légèrement le Fils et l'Esprit saint; mais quand il en est venu au Père, il a mis en œuvre une théologie beaucoup plus haute. — Effectivement il avait dit de l'Esprit saint : « Le même Esprit; » il avait dit du Fils : « Le même Seigneur ; » mais pour le Père, il ajoute : « Celui qui opère tout en toute chose. » Qu'en concluez-vous? Que ces paroles : « Il opère tout en toute chose, » impliquent la supériorité du Père? — Précisément, répondent-ils. Qu'elles lui donnent une prééminence incontestable ? — Précisément encore. — Eh bien! je prends acte de vos aveux; ne violez pas seulement les conditions arrêtées. Examinons donc comment ce vase d'élection, comment cet apôtre que l'Esprit saint lui-même dirigeait, a traité cette question.

Les dons du Saint-Esprit sont donnés à chacun pour l'utilité de l'Eglise.

« Les dons du Saint-Esprit qui se manifestent au dehors sont donnés à chacun pour l'utilité de l'Eglise. L'un reçoit du Saint-Esprit le don de parler avec sagesse; un autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science; un autre reçoit du même Esprit le don de guérir les maladies; un autre reçoit le don de prophétie ; un autre, celui d'interpréter les langues ; un autre, celui de la foi; d'autres, des dons d'un autre genre. Or, toutes ces choses... » Prêtez une oreille attentive; notez bien l'identité de l'expression et du sens. Celui-là même qui a dit précédemment : « Le même Dieu qui opère tout en toute chose, » I *Cor.*, XII, 7-10, ayant à parler du Saint-Esprit, lui attribue absolument le

même privilége. « Toutes ces choses, poursuit-il, un seul et même Esprit les opère, les distribuant à chacun comme il l'entend. » *Ibid.*, 11. Par conséquent, ce n'est point altérer l'ordre indiqué par la doxologie que de mettre en premier, en second ou en troisième lieu, le nom de l'une des personnes divines. En parlant de premier, de second ou de troisième rang, on n'établit entre elles aucune différence de nature, on indique seulement la voie sûre et parfaitement tracée que suit la théologie. Voici encore un passage où l'Apôtre affirme son droit d'observer distinctement, dans la classification des noms divins, l'ordre qui leur convient, certain qu'il est de ne pas compromettre et de ne pas altérer la doctrine qu'il annonce : « Notre-Seigneur Jésus-Christ lui même, et Dieu notre Père.... » écrit-il aux Thessaloniciens. II *Thessal.*, II, 15. — Eh quoi ! vous donnez le premier rang au Fils, et vous ne laissez au Père que le second ? — Quand vous parlez de premier, nous dit-il, vous concevez l'idée d'une supériorité réelle ; mais moi, que je parle de premier et de second, j'ai toujours en vue la simplicité indivisible de la divine nature ; et non-seulement telle est ma pensée, mais telle est mon invariable prédication. Prenez donc garde de faire injure à la parole de l'Ecriture, et d'outrager les dogmes venus du ciel.

L'Ancien Testament lui-même vous offre un exemple de cette inversion. De même que Paul, après avoir commencé par le Saint-Esprit, passe ensuite au Fils, puis du Fils au Père, mettant en premier lieu le nom qui ne venait qu'en troisième lieu, sans introduire pour cela aucun changement dans la doctrine, et précisant au contraire ce qu'il y a là d'indifférent pour la vraie théologie ; de même l'Ancien Testament vous présentera une figure où sera retracée une semblable conclusion. Qui de nous, mes frères, ne sait que l'Ecriture nomme en premier lieu Abraham, en second Isaac, en troisième Jacob ? « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » *Exod.*, III, 6. Ce n'est assurément pas sans raison que l'Ecriture assigne le premier rang au chef de la famille, le second au fils, le troisième au petit-fils. Cependant, à cause de l'indivisibilité de la nature, Dieu n'a point fait de difficulté, malgré la distinction des époques et l'ordre de la succession, d'intervertir cet ordre pour établir sa doctrine. Dans le Lévitique, j'indique le livre, pour qu'on n'attribue pas à mes paroles un sens qu'elles n'auraient point, il est écrit : « Si les enfants d'Israël viennent à prévariquer, je les livrerai entre les mains d'une nation étrangère, et ils iront dans un pays étranger, et ils serviront des dieux étrangers. » *Levit.*, XXVI, 40-42. Il prédit la captivité de Babylone dans ce passage : « Et ils iront dans un pays étranger, et ils serviront des dieux étrangers. — Alors leur cœur incirconcis sera dans la confusion ; » et peu après il ajoute : « Et je me souviendrai du testament de Jacob, du testament d'Isaac, du testament d'Abraham. »

7. Je reprends ce que j'ai dit, les applaudissements ayant empêché de le bien saisir. « Là, dit-il, leur cœur incirconcis sera dans la confusion ; et ils reviendront vers moi, et je les guérirai. » A peine a-t-il fait entendre ses menaces, qu'il offre la réconciliation. « Et je les ramènerai dans la terre de leurs pères, et je me souviendrai du testament de Jacob, du testament d'Isaac, du testament d'Abraham. » Le voyez-vous bouleverser l'ordre naturel, pour établir l'égalité honorifique des patriarches ? Il ne prétend certainement pas donner Jacob comme le plus ancien des trois ; il les nomme indistinctement pour ne point établir entre eux de différence. Toutefois, quand il s'agit des patriarches, le temps marque une distinction entre la souche et le fruit : les parents et les enfants ont les uns et les autres une nature mortelle. Mais pour l'adorable et immortelle Trinité, ni la parole ne divise sa nature, ni le temps n'y introduit de division, ni les siècles n'y opèrent de séparation ; entre le Père, le Fils, le Saint-Esprit, règne l'union la plus parfaite. Ecoutez encore ce noble et divin héraut parlant du Père comme il suit : « Bien des fois et de bien des manières Dieu a parlé autrefois à nos pères par les prophètes ; mais dans ces derniers temps il nous a parlé par son Fils, qu'il a fait héritier de toute chose, et par lequel il a créé les siècles. » *Hebr.*, I, 1-2. Donc, au-

cune séparation n'existe entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit; aucun temps ne les sépare, ni aucun intervalle de temps. Avant les siècles était le Père ; avant les siècles était le Fils, car il a fait les siècles; avant les siècles était le Saint-Esprit. Jamais de scission dans la divine nature, jamais de division au sein de la divine puissance. Soutenez bien votre attention : Le Père règne, le Fils règne, le Saint-Esprit règne également. Cette démonstration, je n'ignore pas que je vous l'ai déjà exposée ; mais répéter les mêmes choses « ne m'inspire nulle répugnance et peut vous être extrêmement salutaire. » *Philipp.*, III, 1. Le Père règne donc, car il est écrit : « Dieu est notre roi pour l'éternité. » *Psalm.* LXXIII, 12. Le Fils règne aussi, car il est écrit : « Le Seigneur lui donnera le trône de son père David, et il régnera sur la maison de Jacob dans tous les siècles. » *Luc.*, I, 32. L'Esprit saint règne, car Isaïe a dit : « Et je vis de mes yeux le souverain Seigneur des armées assis sur un trône élevé et sublime. Et il me dit : Va et dis à ce peuple : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas; vous verrez de vos yeux, et vous ne distinguerez pas. » *Isa.*, VI, 1-9.

Cette théologie du prophète, l'Apôtre l'applique à l'Esprit saint. « J'ai vu le souverain Seigneur des armées, écrit Isaïe ; et il m'a dit : Va et dis à ce peuple. » Or, Paul entend par le souverain Seigneur des armées le Saint-Esprit ; discourant à Rome contre les Juifs, il s'écriait : « C'est à juste titre que le Saint-Esprit annonçait à nos pères ce langage par la bouche du prophète Isaïe : Va, dis à ce peuple : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas. » *Act.*, XXVIII, 25. Donc, si d'un côté le prophète s'exprime ainsi : « Je vis le souverain Seigneur des armées, et il me dit : Dis à ce peuple, » de l'autre, Paul transporte dans son discours ce titre à l'Esprit divin. Par conséquent, ce divin Esprit est le Souverain et le Seigneur des armées qui disait à Isaïe : « Va et dis à ce peuple : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas ; vous verrez de vos yeux et vous ne distinguerez pas. » — « J'ai entendu la voix du Seigneur qui disait : Va, dis à ce peuple. » Le Seigneur, c'est le Père; le Seigneur, c'est encore le Fils. « Le Seigneur, lisons-nous, a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite. » *Psalm.* CIX, 1. Le Seigneur, c'est encore l'Esprit saint ; car « le Seigneur, c'est l'Esprit, et là où règne l'Esprit du Seigneur, là règne la liberté. » II *Cor.*, III, 17. Que l'on n'aille pas croire que le mot Dieu soit le premier nom divin en dignité, et que le nom de Seigneur vienne seulement au second rang ; les noms Dieu et Seigneur, encore qu'ils n'aient point la même signification, appliqués à la nature divine, expriment la même dignité. Et vraiment, s'il fallait assigner au mot Dieu le premier rang, et au mot Seigneur le second, Moïse n'eût point usé indifféremment de l'un à la place de l'autre. « Le Seigneur votre Dieu, disait-il, le Seigneur est unique. » *Deuter.*, VI, 4. Il aurait dû mettre en premier lieu le premier de ces noms et dire : Dieu votre Seigneur est unique ; mais, comme il veut montrer qu'aucun de ces noms n'a d'avantage sur l'autre, il met en premier lieu le mot Seigneur, et le mot Dieu seulement en second lieu. Mais revenons à notre sujet.

Le Seigneur est Esprit.

« Le Seigneur est Esprit. » Conséquemment, le Père est Seigneur, et le Fils et le Saint-Esprit le sont aussi bien que lui. Pourtant, Paul parle d'un Seigneur unique. Dès lors, comment y aurait-il un Seigneur ici, et là un autre Seigneur ? L'Apôtre entend par là une domination unique : c'est dans le même sens qu'il parle d'un seul Dieu. « Nous n'avons qu'un seul Dieu, le Père, auteur de toute chose, disait-il ; un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui ont été faites toutes les choses. » I *Cor.*, VIII, 6. — Donc, s'écriera-t-on, l'Apôtre traite le Père de Dieu, et le Fils de Seigneur. — Eh bien ! examinons, mes frères, examinons, je vous en prie, si ce mot Seigneur ne convient à la majesté divine qu'en seconde ligne, et si nous n'avons pas le droit de revendiquer pour lui le premier rang, et d'invoquer pour ce but le témoignage de l'Ecriture. C'est pour nous un devoir d'enseigner avec zèle ; mais c'en est un aussi pour vous de nous écouter avec empressement, et pour nos adversaires de s'instruire de la vérité. Quel témoignage viendra donc prouver que le nom de

Seigneur est le premier des noms divins, et celui qui exprime le mieux la gloire éblouissante du Créateur. Prêtez l'oreille au Roi-prophète : « Qu'ils rougissent et qu'ils soient confondus dans les siècles des siècles; qu'ils soient saisis d'effroi et qu'ils périssent ; et qu'ils sachent bien que Seigneur c'est votre nom. » *Psalm.* LXXXII, 18-19. Nos ennemis disent d'ordinaire au sujet du Verbe Sauveur : le nom de Seigneur est celui du Christ ; le nom de Dieu est celui du Père. Je demande maintenant encore de bien définir le sujet. Acceptez-vous ce langage des hérétiques? maintenez-vous les conditions voulues? A la vérité, je redoute votre versatilité. Réfuté sur ce point, vous désertez cette vérité pour passer à d'autres arguties ; confondu de nouveau sur ce terrain, vous recourez à de nouveaux sophismes, au lieu de vous attacher à la lumière si éclatante, si radieuse, de la vérité ; car la vérité ne repousse point par son éclat, seulement « l'impie s'enfuit, alors même que personne ne le poursuit. » *Prov.*, XXVIII, 1.

8. Revenons cependant à la question. « Qu'ils sachent que Seigneur est votre nom. » Si l'on parle du Père, apprenez ainsi que le nom du Père est Seigneur. Le nom du Père étant Seigneur, Paul nous dit aussi qu'il n'y a qu'un seul Seigneur, Jésus-Christ. Conséquemment, si le Christ possède ce nom en commun avec le Père, il possède également en commun la divinité. Mais les Juifs refusent d'avouer que le nom de Seigneur est attribué au Père, afin de le donner comme le nom véritable du Fils et de réserver pour le Père celui de Dieu. J'accepte et cette définition et ces conditions. Sans mettre aucune différence de dignité entre ses noms, comme je l'ai dit souvent, et comme le fait l'Eglise, qui glorifie indistinctement les personnes de l'adorable Trinité, je consens à m'accommoder de votre faiblesse, et je raisonne de la sorte : Acceptons, soit, le texte où il est dit : « Qu'ils sachent bien que Seigneur c'est votre nom. » Que fera-t-on des paroles qui viennent immédiatement après : « Vous seul êtes le Très-Haut sur la terre ? » Ainsi, selon votre doctrine impie, le Père ne sera plus le Très-Haut, puisque le Fils est le seul Très-Haut sur la terre. Il ne s'agit point ici, mes frères, de ces flots de la mer qui donnent la mort ; il s'agit des flots de la charité qui sanctifient. En présence du Christ, de ses paroles et de ses enseignements, cet esquif où Dieu est honoré peut se tenir en paix. Comment, lorsque la mer, à la vue des pas du Sauveur, et en entendant ces paroles : « Tais-toi, rentre dans le calme, » a reconnu l'autorité de cette voix, l'Eglise ne se soumettrait-elle pas à son Epoux, dont les paroles sont des paroles de vie et dont les lèvres distillent une grâce vraiment divine ? Il est écrit : « La grâce est répandue sur vos lèvres. » *Marc.*, IV, 39 ; *Psalm.* XLIV, 3.

Mais poursuivons l'ordre de nos idées. « Qu'ils sachent bien que Seigneur c'est votre nom. » Choisissez le sentiment que vous voulez : non pas que ce choix dépende uniquement de votre vouloir ; car, lorsque Jésus, fils de Navé, disait au peuple : « Choisissez aujourd'hui celui que vous désirez servir ; donnez-vous soit aux dieux que vos pères ont servis, soit au Seigneur votre Dieu, » *Jos.*, XXIV, 15, il ne prétendait pas conférer aux Hébreux le droit absolu de se prononcer ; il voulait seulement leur insinuer que la piété est toujours le parti préféré des hommes qui aiment sincèrement le Seigneur. Nous lisons plus loin : « Vous êtes témoins contre vous-mêmes que vous avez choisi le Seigneur et que vous vous êtes engagés à le servir. » *Ibid.*, 22. De même que ce choix n'était en aucune façon injurieux à la divine majesté, de même qu'il exprimait seulement la volonté bien arrêtée des serviteurs de Dieu ; de même, en ce moment, toute libre détermination de ma part, loin de blâmer en rien le respect dû au Seigneur, ne sera que la manifestation de ma volonté.

Donc, à qui devons-nous appliquer ces paroles, « afin qu'ils sachent bien que, Seigneur, c'est votre nom ? » au Père, ou bien au Fils ? S'il faut les appliquer au Père, si, par conséquent, ce nom Seigneur est le nom du Père, comme il est également le nom du Fils, « un seul Seigneur, le Christ Jésus par qui ont été faites toutes les choses, » I *Cor.*, VIII, 6, il s'ensuivra qu'ils possèdent la même dignité ainsi que le même nom. Mais le nom du Fils est Seigneur ; donc le Fils seul est Seigneur. « Vous seul, dit le Psal-

miste, êtes le Très-Haut sur la terre. » De ce que le Fils est le seul et unique Seigneur, en conclurons-nous que le Père n'exerce en aucune sorte la domination ? Assurément non. Car si, lorsqu'on parle du Père et lorsqu'on le déclare seul Dieu, on n'exclut pas pour cela le Fils de la divinité, puisque « au commencement était le Verbe, et que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu ; » *Joan.* I, 1 ; en sorte que les mots : « Le Verbe était Dieu, » enlèvent à ceux-ci : « Le Père Dieu » toute vertu exclusive ; de même, en disant du Fils qu'il est seul Seigneur, on n'exclura pas le Père de la domination, attendu qu'il est écrit pareillement: « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite. » *Psalm.* CIX, 1. Donc, Seigneur est le Père, Seigneur est le Fils, Seigneur est le Saint-Esprit, car « l'Esprit est Seigneur. » II *Cor.*, III, 17. Mais voilà de nouveau les hérétiques exaspérés et furieux d'entendre qualifier de Seigneur l'Esprit saint. Comment, s'écrient-ils, l'Esprit serait-il Seigneur, lui qui, par la bouche du prophète David, chantait le Fils en ces termes : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur ? » Vous le voyez, poursuivent-ils, l'Esprit saint reconnaît lui-même, par l'organe de son prophète, la souveraineté sur lui du Fils et du Père. — Que répondre, mes frères ? Pour que ces paroles proférées ne laissent subsister dans votre esprit aucun nuage, je vais les examiner soigneusement et vous exposer leur sens complet et véritable.

9. Un jour le Sauveur, tout en discourant devant la synagogue, voulut savoir le sentiment et l'opinion qu'avaient sur son compte la plupart de ses auditeurs. « Quel est, leur dit-il, d'après vous, le Christ ? de qui est-il fils ? » Les Scribes et les Pharisiens répondent : « De David. » *Matth.*, XXII, 42. Alors Jésus, attaquant leur réponse, ajoute : « Comment David, parlant sous l'inspiration de l'Esprit saint, l'appelle-t-il Seigneur en ces termes : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite?» *Ibid.*, 43-44. La mention qui est faite dans ce texte de l'Esprit saint n'a point évidemment pour but d'établir son infériorité vis-à-vis du Christ ; et le prophète se proposait certainement de proclamer à la lumière de l'Esprit divin qui lui dévoilait l'avenir, que le Christ, tout en étant son fils selon la chair, était néanmoins en réalité son Seigneur véritable. Il ne s'agissait pas, en effet, de savoir si le Seigneur en question était celui de l'Esprit saint, mais s'il était celui de David, mais si le fils de David était en même temps son Seigneur et son Maître. Or cette question, le Sauveur l'arrête par son objection, de manière à confondre d'avance les prétentions calomnieuses des hérétiques et à sauvegarder la dignité du Saint-Esprit. Quelles sont ses paroles ? « Si David l'appelle son Seigneur, comment était-il son fils ? » Il ne dit pas : Si l'Esprit saint l'appelle son Seigneur, mais : « Si David l'appelle son Seigneur. » Pourquoi donc a-t-il ajouté : « Si David l'appelle dans l'Esprit saint son Seigneur ? » Parce qu'une révélation de l'Esprit de Sainteté, et non le témoignage des sens, pouvait seule permettre de parler du Christ avant son avénement. David n'annonçait pas ce qu'il voyait ; il se bornait à chanter sur sa lyre spirituelle ce que l'Esprit de Dieu lui révélait. Voilà pourquoi le Sauveur s'exprime ainsi : « Comment David l'appelle-t-il en l'Esprit saint son Seigneur ? » C'est pareillement afin de prévenir les blasphèmes des hérétiques contre cet Esprit qu'il ajoute aussitôt, ainsi que nous l'avons déjà observé : « Si David l'appelle son Seigneur, comment serait-il son fils ? » Donc le roi-prophète parle sous l'action de l'Esprit saint quand il appelle le Christ son Seigneur. Au reste, notons bien ceci, que tous les prophètes ont reçu de l'esprit divin les vérités qu'il convenait d'annoncer. Que les prophètes aient parlé sous cette inspiration divine, nous le connaissons tous, et l'Apôtre le déclarait quand il disait : « L'Esprit saint avait bien raison de parler ainsi à vos pères par la bouche de son prophète. » *Act.*, XXVIII, 25. Dieu avait dit autrefois d'une façon générale : « Je répandrai sur toute chair mon esprit, et ils prophétiseront.» *Joël*, II, 28. — « Qui fera de tous les enfants de ce peuple, s'écriait encore Moïse, autant de prophètes du Seigneur, lorsque le Seigneur aura répandu sur eux son esprit ? » *Num.*, XI, 29. Soutenons ici notre attention : il s'agit de dé-

montrer la divinité de l'Esprit saint. Au surplus, il n'est pas nécessaire que nous l'exaltions; sa propre dignité suffit à le glorifier convenablement. Permettez-moi seulement de procéder par demande et par réponse ; il sera plus facile au moyen de ce dialogue de résoudre des difficultés qui se présenteraient. Commençons donc nos questions.

Nos adversaires admettent-ils que l'Esprit saint a parlé par les prophètes, le nient-ils ou le révoquent-ils en doute ? S'ils le révoquent en doute, nous n'aurons qu'à rappeler le texte cité tout à l'heure et à invoquer le témoignage même de Dieu : « Je répandrai mon Esprit sur toute chair, dit le Seigneur, et ils prophétiseront. » C'est donc l'Esprit saint qui donne la vertu prophétique. Le grand Moïse aussi, pour prouver que le Saint-Esprit est l'auteur de la prophétie, fait entendre ces admirables accents : « Qui fera de tous les enfants de ce peuple autant de prophètes du Seigneur, lorsque le Seigneur aura répandu son Esprit saint sur eux ? » Si, au contraire, nos adversaires reconnaissent la vérité, à savoir que l'Esprit de Dieu a parlé en la personne des prophètes, alors écoutons le bienheureux Zacharie, le père du précurseur, qualifier de Dieu l'Esprit saint par lequel les prophètes ont été inspirés : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, dit-il; car il a visité et opéré la rédemption de son peuple. Et il a élevé le signe du salut dans la maison de David son serviteur, comme il l'avait promis par la bouche de ses prophètes qui ont été dès le commencement. » *Luc.*, I, 68-70. Si celui qui a parlé par la bouche des prophètes est Dieu, le Saint-Esprit ayant parlé par la bouche des prophètes, ainsi que l'atteste David au livre des Rois : « L'Esprit du Seigneur a parlé en moi, » II *Reg.*, XXIII, 2, il s'ensuit que l'Esprit saint est Dieu et Seigneur. Mais voici une preuve irréfragable de cette vérité : le divin Apôtre voulant montrer aux Corinthiens que la prophétie est l'œuvre du Saint-Esprit s'exprime dans les termes suivants : « Si tous prophétisent, et qu'un infidèle ou un homme ne sachant qu'une langue entre dans votre assemblée, il est convaincu par tous, il est jugé par tous : le secret de son cœur est découvert; et, se prosternant le visage contre terre, il adorera Dieu et reconnaîtra hautement que Dieu est véritablement parmi vous. » I *Cor.*, XIV, 24-25. Entendez-vous le maître de la piété proclamer la divinité de l'Esprit habitant en ceux qui prophétisent ?

Le Saint-Esprit a donné aux prophètes la vertu prophétique.

10. Pourquoi donc alors, ô hérétique, être scandalisé de la piété véritable ? Pourquoi faire injure à la majesté de l'Esprit saint ? pourquoi violer la confession de la vraie foi ? Relisez les promesses que vous avez faites au jour des mystères; vous avez dit en ce jour : Je crois au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit. Ce que vous croyiez, l'avez-vous donc effacé ? ce que vous confessiez, l'avez-vous donc détruit ? ce que vous aviez proclamé formellement, l'avez-vous donc odieusement renié ? Etes-vous donc ennemi déclaré de la paix ? vous mettez-vous en opposition ouverte avec ce que vous avez juré ? ne voulez-vous donc plus de votre foi, et préférez-vous y substituer l'examen ? C'est à vous croyant, à vous confessant, que les dons divins ont été communiqués; et, après les avoir reçus, vous attaquez la foi dans ses limites, vous introduisez la discussion ! Ne blessez pas la grâce dans sa dignité, ne violez pas la parole par vous donnée lors de cette redoutable et effrayante initiation, quand vous avez déclaré publiquement que vous croyiez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. C'est encore au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit que vous avez été baptisé; c'est encore au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit que l'on vous a béni. A nous les dons de la grâce, à vous les blasphèmes contre cette même grâce ; à nous la liberté de l'Esprit saint, à vous ce servage que vous imposez à ce même Esprit. Quelle démence, quelle ingratitude ! Reniez donc la grâce nouvelle, ou bien respectez l'Ancien Testament, ou bien admettez pour la Trinité sainte la parfaite égalité dont nous vous avons bien des fois prouvé, par des témoignages irrécusables, la certitude.

Voici du reste une preuve nouvelle à ajouter aux autres : Les choses de la loi nouvelle, comme je l'ai souvent observé, sont souvent indiquées dans l'ancienne loi. Or, Dieu parla un jour en ces termes à Moïse : « Adresse-toi, lui dit-il, à

Aaron et à ses fils. Bénissez de cette manière les enfants d'Israël. » *Num.*, VI, 23. Soutenez votre attention. On eût pu facilement s'imaginer que c'était là un sujet indifférent ; en conséquence, le Seigneur dit : « Vous bénirez ainsi,» pour qu'il ne prît fantaisie à personne d'établir des bénédictions, et pour que l'on observât en toute chose les prescriptions de l'Ecriture. « Bénissez ainsi..... » Et de quelle manière ? « Le Seigneur vous bénira et vous gardera. » *Ibid.*, 24. Remarquez bien la déclaration mystique de la Trinité, dans cette triple formule de la bénédiction : « Le Seigneur vous bénira et vous gardera ; le Seigneur tournera son visage vers vous et vous bénira. Le Seigneur lèvera sa face sur vous, et il vous donnera la paix. » *Ibid.*, XXV, 26. Voyez-vous cette allusion manifeste à la glorieuse et sainte Trinité ? Et quelle est la grâce qui ne découle pas du Saint-Esprit ? quel est le don qui n'a pas en lui son principe ? quel bien peut exister sans lui ? que peut-il arriver à l'homme de surnaturel sans cet Esprit divin ? Interrogez les Ecritures et voyez. Toutes les fois qu'il s'agit d'annoncer ou de montrer un fait supérieur à la nature, c'est à l'Esprit saint qu'il est attribué. Par exemple, les exploits si merveilleux et si grands qui furent accomplis par Samson, ce vaillant guerrier, c'est à la direction de l'Esprit saint qu'ils sont dûs. Des étrangers sans nombre vinrent sur Samson, dit l'Ecriture ; et Samson était seul ; non-seulement il était seul, mais de plus garrotté. Quelle espérance de liberté restait-il à cet homme chargé de liens ? quelle espérance de salut à ce captif ? Comment viendra-t-il à bout de ces ennemis si nombreux ? « Or, voilà que l'Esprit de Dieu descendit sur Samson, et Samson se précipita sur les étrangers, et se saisissant d'une mâchoire d'âne, il en tua mille parmi eux. » *Judic.*, XV, 14-15. Remarquez en cette circonstance la sagesse de l'Ecriture. Prévoyant qu'il paraîtrait incroyable à ceux qui n'auraient point connu Samson, qu'un homme chargé de liens ait triomphé d'ennemis parfaitement libres, qu'un seul combattant ait triomphé d'une troupe nombreuse, l'Ecriture ajoute comme explication : « Et l'Esprit du Seigneur descendit sur Samson, et celui-ci s'emparant d'une mâchoire d'âne, tua mille de ses ennemis. » De cette manière la puissance de l'Esprit divin rendait croyable cet exploit au-dessus de l'humaine nature. Aussi Moïse a-t-il dit avec raison : « Comment un seul homme a-t-il pu en poursuivre mille ; comment deux en ont-ils mis en fuite dix mille, sinon parce que le Seigneur les a livrés, et parce que Dieu les a vendus ? » *Deuter.*, XXXII, 30.

L'intervention du divin Esprit se manifeste sans cesse dans les Ecritures.

Parcourez les saints livres, et à chaque grande action vous retrouverez manifeste l'intervention du divin Esprit. Les étrangers se présentant, l'Esprit saint, vous l'avez vu, est descendu sur Samson. Dans une autre circonstance, un lion attaque le même Samson, et il met ce lion en pièces, comme s'il se fût agi d'un chevreau. On l'a chargé de chaînes de fer ; sa femme lui dit : Samson, voilà les ennemis. « Et l'Esprit du Seigneur, dit encore l'Ecriture, descendit sur Samson, et ses fers furent brisés aussi facilement que l'étoupe sous l'action du feu. » *Judic.*, XVI, 9. Jamais un des exploits de cet homme de Dieu n'est cité, sans qu'il soit fait mention de la vertu de l'Esprit divin. Mais un jour Samson fut dépouillé de sa force ; notez alors le langage que tient l'Ecriture, elle qui, toutes les fois qu'il s'était agi d'un exploit et d'un triomphe du héros, avait dit : « L'Esprit du Seigneur descendit sur Samson. » Au contraire, quand les cheveux de Samson eurent été coupés et qu'il eut livré le secret de la grâce, l'Ecriture remarque aussitôt que « le Seigneur s'éloigna de Samson ; » *Judic.*, XVI, 20 ; et elle ne se trompe pas, car « le Seigneur est Esprit. » II *Cor.*, III, 17.

Ce n'est pas seulement dans l'ancienne loi que vous trouverez des faits de cette nature ; l'histoire des apôtres elle-même vous en fournira. Toujours les saintes Lettres, quand il est question d'une œuvre importante et remarquable, font mention de la puissance du divin Esprit. Voyez Paul, en Chypre, châtiant d'une parole le misérable mage Elymas, qui se déclarait contre la vérité ; comme il annonce une chose vraiment miraculeuse, à savoir la cécité que sa parole va produire, il s'exprime en ces termes : « Voici la main du Seigneur sur toi, et tu seras

aveugle, et tu ne verras plus le soleil. » *Act.*, XIII, 11. Assurément, ce prodige d'un homme rendu aveugle par une seule parole était au-dessus de la puissance de Paul comme de la puissance de toute nature mortelle : il n'est point ordinaire qu'une parole humaine change les lois de la nature et prive de la vue. De crainte qu'en voyant dans ces paroles celles d'un homme, et conséquemment dans les faits quelque chose de fabuleux, on n'estimât le récit erroné, l'Ecriture mentionne une fois de plus la vertu de l'Esprit saint : « Alors, dit-elle, Paul rempli du Saint-Esprit, lui dit. » *Act.*, XIII, 9. Il existe encore une preuve de même nature sur la même question : c'est le fait d'un homme tenant un langage bien au-dessus de sa condition ; fait qui est également attribué à l'action de l'Esprit saint. Pierre et Jean parlent au milieu des Juifs. « Et alors Pierre rempli de l'Esprit saint dit au peuple : Je vous le demande devant Dieu, est-il juste de vous écouter de préférence au Seigneur ? Jugez-en vous-mêmes. » *Act.*, IV, 8-19. Pourquoi ces mots, « rempli du Saint-Esprit ? » Comme cette élévation de langage était au-dessus d'un homme du vulgaire, le souvenir du pécheur aurait pu nuire à la croyance en l'authenticité de la parole du saint ; et c'est pour que vous ne soyez pas trop étonnés de cette facilité de parole qu'il est fait mention préalablement de la sagesse de l'Esprit divin. Citons un autre exemple encore, si vous le voulez bien, afin que la lumière sur ce point se fasse de plus en plus éclatante. Le ciel s'ouvre bien pour les saints ; mais il ne s'ouvre pas sans l'intervention du Saint-Esprit : ce ne sont point les yeux du corps qui permettent d'apercevoir le ciel, c'est la vertu de l'Esprit céleste. Etienne vit les cieux ouverts ; mais, comme l'observe l'Ecriture, quand il les vit, il était rempli de l'Esprit saint. Par conséquent, mes frères, impossible de voir le ciel sans l'intervention du Saint-Esprit ; impossible d'enseigner avec autorité et d'opérer des miracles sans la vertu de cet Esprit également saint et adorable. « Toutes ces choses, un seul et même Esprit les produit, les divisant à chacun comme il l'entend. » I *Cor.*, XII, 11. Gloire à lui dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.